

Lundi 28 Juillet.

Nous sommes partis ce matin. Quel travail pour faire grimper la clairière des scouts à Caroline ! Heureusement, tous les scouts, le curé y compris, sont venus pousser derrière, et Linette mettait des cales derrière les roues à mesure que Caroline gagnait un peu de terrain.



Nous sommes passés à Peyrebeille. C'est un endroit un peu singulier.



L'HABITAT DE LA DÉCROISSANCE

anthologie d'une littérature engagée,
émergence d'un récit architectural nouveau ?



DAVID REXER

illustration en couverture de Pierre FOURNIER, issue de l'ouvrage ***Sur les routes de France***
(1952-54), Les Cahiers dessinés, 2015

L'habitat de la décroissance

anthologie d'une littérature engagée
émergence d'un récit architectural nouveau ?

David REXER

mémoire de master en architecture
école nationale supérieure d'architecture de Strasbourg
décembre 2022

sous la direction de Pascale MARION

Introduction

Dans son article *Cultiver la ville écosympathique : un imaginaire à inventer*, Joël Larouche souligne l'importance de distinguer l'habitat écologique, de l'action d'habiter. En effet, lorsque le premier ne signifie que l'objet matériel, le second est ce qui lui donne vie : « Le bâti n'est que le prolongement de nous-même »¹. Cela signifie que l'architecte doit inventer l'habitat, en prenant conscience que c'est la façon dont il sera investi qui lui donnera sa valeur. « L'habitat écologique doit également dépasser « la chose » et investir la question du « comment vivre ». »²

L'habitat écologique ne se résume donc pas uniquement à un aspect technique : il ne s'agit pas de construire de façon bioclimatique, en matériaux recyclés par exemple, pour qu'il soit habité de manière écologique. L'habitat écologique doit être le support d'un mode de vie, et en cela, doit être l'extension de la manière de vivre de son occupant.

1 LAROCHE Joël, *Cultiver la ville écosympathique : un imaginaire à inventer*, École d'architecture de Montréal, 2005

2 Ibid.

L'objectif de ce mémoire est, dans cette optique, de mettre en relation certaines façons de penser l'habitat, avec des idées véhiculées par des penseurs du mouvement de la décroissance.

« Habiter » constitue en effet un des enjeux majeurs de notre futur. Dans un contexte d'instabilité écologique, politique ou économique allant toujours croissante, les préoccupations sur la qualité de vie future sont grandes. Les pronostics sont alarmants, et les cris d'alerte peinent encore aujourd'hui à être entendus.

Mais au-delà de l'analyse technique et scientifique de ces faits, le courant décroissant pointe du doigt une « colonisation de l'imaginaire au profit de la société de consommation »³. Cette expression est témoin que l'enjeu n'est peut-être pas tant d'ordre économique, mais prend sa racine dans une culture (voire un culte) du progrès. Les décroissants tentent de montrer que la construction de nos sociétés est un paradigme fondé sur la foi en l'économie. L'économie s'impose comme une loi régissant le fonctionnement de nos sociétés occidentales, mais elle n'a pourtant ni fondement naturel ni divin, elle est elle-même pure invention de l'homme. D'autres fonctionnements pourraient être envisagés, basés sur une nouvelle conception des interactions entre humains.

Ce sont ces principes de conception, que nous tenterons de mettre en lumière, et d'illustrer par l'approche concrète de notre discipline, l'architecture.

Ce mémoire ne prétend pas pour autant embrasser de manière systématique et rigoureuse l'ensemble des points de vue de la pensée décroissante. Il s'agirait pour ce faire de pouvoir circonscrire avec précision son champ d'action, d'identifier ses acteurs, et par là de figer sa définition de manière consensuelle. Il me semble que cette tâche est à elle seule herculéenne, et serait, compte tenu de l'engouement et de la prolifération d'écrits à son sujet, obsolète avant même sa parution.

Il s'agira plutôt de montrer l'existence de ponts entre les disciplines, confrontant d'un côté des récits de penseurs influents du mouvement, et de l'autre des outils de conception de l'espace, qu'ont su manipuler avec brio certains architectes, apportant ainsi une illustration concrète de préoccupations communes. Bien que la plupart des réalisations

3 Citation empruntée à Serge Latouche

- 9 explorées, ou des principes de conception⁴ ne se revendiquent pas comme faisant partie d'un courant, les idées qu'ils véhiculent tendent parfois vers certains des idéaux tant recherchés par les penseurs décroissants.

Afin de répondre à la question «en quoi la pensée décroissante peut apporter un éclairage nouveau sur les problématiques liées à l'habitat et à la façon de le concevoir», nous tenterons dans un premier temps d'explorer la notion d'habitat, terme empreint d'une multitude de sens ayant des portées parfois profondément ancrées en nous⁵, puis nous l'associerons à celui de décroissance pour tenter de définir ce que pourrait être un habitat décroissant, et quels sont ses enjeux au regard des conditions climatiques actuelles. Enfin, dans une seconde partie, nous tenterons de rapprocher certaines idées fortes du courant de la décroissance par des concepts architecturaux y faisant écho. Nous explorerons pour ce faire les thèmes récurrents dans les récits décroissants suivants :

- La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat à son espace environnant
- La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat aux autres
- La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au corps
- La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat à l'esprit ou une conception de l'habitat comme lieu de mise en action d'une idéologie
- La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au temps

⁴ Peut-être peut-on même se permettre de parler "d'état d'esprit" du créateur

⁵ Théorie des « coquilles du moi », MOLES Abraham, ROHMER Elisabeth, *Psychosociologie de l'Espace*, l'Harmattan, 1998

chapitre 1. Sur la piste d'une définition de l'habitat décroissant 21

- 1.1 Qualifier notre habitat 22
- 1.2 La décroissance et ses enjeux 36
- 1.3 Habiter décroissant, « Mieux, avec moins » 53

chapitre 2. La fabrication de l'habitat décroissant 65

- 2.1 La décroissance, un outil de conception du rapport de
l'habitat à son espace environnant 75
- 2.2 La décroissance, un outil de conception du rapport de
l'habitat au groupe 110
- 2.3 La décroissance, un outil de conception du rapport de
l'habitat au corps 136
- 2.4 La décroissance, un outil de conception de l'habitat comme
lieu de mise en action d'une idéologie 166
- 2.5 La décroissance, un outil de conception du rapport de
l'habitat au temps 194

Définition du sujet

L'objet de la recherche vise à identifier des concepts forts du courant de pensée de la philosophie de la décroissance, afin d'esquisser une définition de l'habitat décroissant, puis de conceptualiser les principales caractéristiques de son mode de production.

La thématique nous mène à croiser deux grands aspects théoriques que sont les théories de la décroissance et celles de la conception de l'habitat. En effet, nombreuses sont les publications liées aux deux disciplines de manière indépendantes, mais peu consentent d'une part à observer les incidences de la décroissance sur l'habiter (et non l'habitat comme objet), et d'autre part les enjeux que représentent aujourd'hui la décroissance dans la question de l'habiter.

Nous nous attacherons dans ce mémoire à considérer l'habitat non seulement comme un objet construit, mais surtout comme étant le lieu de « l'action d'habiter »⁶. Comme le précise Mathias Rollot dans son livre *Critique de l'Habitabilité*, « l'habitat est ce qui est habité par l'habitant et non uniquement là où il habite. Et ce n'est pas une métaphore que de dire qu'on habite aussi sa langue, son corps, sa

6 LAROCHE Joël, *Cultiver la ville écosympathique : un imaginaire à inventer*, École d'architecture de Montréal, 2005

ville, son pays, sa culture. »⁷. Il rappelle par-là la dimension profonde et incarnée de cette notion, qui forme des ponts entre lieux et mode de vie, voire façon d'être. 14

De fait, il ne sera pas fait l'analyse de l'habitat dans son aspect technique ou constructif, mais plutôt dans sa capacité à s'accorder à des maximes de modes de vie alternatifs.

Nous prendrons également le terme « décroissant », non pas comme un phénomène économique⁸, mais plutôt comme une « idéologie à part entière s'organisant autour de textes clés, d'auteurs de référence, de courants de pensées particuliers, d'un paradigme commun et de catégories de jugements partagées »⁹. D'après cette définition, le mode de vie décroissant sera entendu comme la mise en pratique concrète de cette idéologie¹⁰.

Afin d'aboutir à l'identification des concepts majeurs de la pensée philosophique décroissante, il est fait le choix dans cette étude de s'appuyer sur un corpus composé exclusivement d'ouvrages théoriques.

Nous proposons une relecture de certains ouvrages qui ont insufflé aux décroissants des pistes pour un nouveau mode de vie. Parmi eux André Gorz, Jacques Ellul, Ivan Illich ou plus récemment Serge Latouche, Paul Ariès ou Jean-Marie Harribey.

Le problème ici est de définir un cadre à la recherche. En effet, la décroissance, comme montré précédemment peut s'avérer recouvrir un vaste champ englobant de nombreuses disciplines. Par ailleurs, c'est un

7 ROLLOT Mathias, *Critique de l'habitabilité*, Libre et Solidaire, 2017 p. 27

8 S'opposant à « la croissance », qui est uniquement défini comme le phénomène économique qui caractérise l'augmentation du PIB d'un pays

9 MEGE Arnaud, *Militer pour la décroissance. De l'émergence d'une idéologie à sa mise en pratique*, Thèse de doctorat en sociologie, 2016

10 Ibid.

- 15 courant encore récent¹¹ qui continue de faire couler beaucoup d'encre, il est donc pour ainsi dire mouvant. Il ne serait à mon sens pas opportun de le cantonner dans une définition précise, alors même qu'il est au cœur des débats.

Cependant, n'est-ce pas le propre de la recherche que d'être dans la prospective ?

Il importe plutôt dans ce mémoire de montrer l'existence de passerelles entre les questionnements décroissants, et les problématiques spatiales que rencontrent les architectes. Les débats contemporains évoluent, les idées se heurtent, font des rappels du passé, et parfois les contredisent. Il semble dès lors peu pertinent de s'efforcer à atteindre une exhaustivité des ressources, mais au contraire, il est sans doute plus pertinent dans ce cas précis d'en extraire des tendances, des idées fortes, qui à elles seules peuvent témoigner du lien existant entre des questions de société et d'espace.

Etat de l'art

Afin d'aboutir à la définition du sujet, une approche de deux grandes thématiques a été nécessaire : celle de la décroissance, comprenant ses aspects techniques, sociologiques, ou philosophiques, et celle de la thématique de l'habitat, nous permettant d'identifier les principales problématiques qui lui sont liées, et ainsi d'établir une grille de lecture pour les ouvrages sur la décroissance.

Le corpus du mémoire se décline en deux grandes thématiques, qui sont à la fois sujets philosophiques, sociologiques et architecturaux.

11 Il prend réellement naissance en 2002, lorsque d'une part la revue *Silence* titre en février « La décroissance soutenable » en collaboration avec l'association Casseur de Pub, et d'autre part lors d'un colloque mené la même année par Ivan Illich, intitulé « Défaire le développement, refaire le monde »

En premier lieu, nous nous intéresserons à retracer les grandes questions que soulèvent la problématique de l'habiter. Nos investigations nous mèneront à nous initier à la pensée Heideggerienne, créant des ponts entre l'habitat et l'être. Thierry Paquot, en réinterprétant Heidegger, propose la définition suivante : « habiter c'est être présent au monde et à autrui », faisant sentir les entrelacs entre une question a priori spatiale, et son importance sociale, ou psychique. Heidegger lui-même propose des termes comme *Dasein*, pour montrer que l'être est avant tout défini par un espace et non une substance. Nous entamerons également une lecture de l'univers poétique de Bachelard, qui nous proposera une vision de la maison natale comme un monde intérieur, qui nous imprègne et nous nourrit. Plus récemment, ces questionnements ont ouvert la voie à d'autres penseurs comme Chris Younès, Thierry Paquot, Benoit Goetz, ou encore Augustin Berque, Michel Serres ou Philippe Madec. Les enjeux de l'habiter sont d'autant plus révélés par les difficultés actuelles rencontrées par les épidémies ou les catastrophes naturelles, qui ravivent les débats autour des questions spatiales de notre chez-soi. Dans le contexte actuel, il paraît plus qu'urgent de s'en saisir, et de redonner une interprétation nouvelle aux textes anciens (notamment ceux de Heidegger), qui lors de leur rédaction ne disposaient pas du même cadre contextuel que celui que nous connaissons aujourd'hui. Nous nous intéresserons de fait particulièrement aux ouvrages de Thierry Paquot, disposant d'un regard contemporain, et à ceux de Mathias Rollot, qui semblent parfaitement se saisir de l'héritage culturel des pairs dans une actualité plus que pertinente.

Dans un second temps, la recherche visera à croiser les résultats de cette première thématique avec celle, très actuelle également, de la décroissance. Le terme décroissance est très souvent mal compris et sujet à mauvaise interprétation. Il ne s'agit en l'occurrence pas de relater des théories économiques. La décroissance doit être comprise comme un projet sociétal, visant à améliorer le cadre de vie tout en diminuant les pressions de l'Homme sur son environnement. La pensée décroissantiste, avant d'être politique, est avant tout une pensée profondément philosophique et humaniste. Elle prend ses racines à une époque où le terme de décroissance n'existait pas encore. Nous citerons des auteurs comme Günther Anders, s'alarmant en son temps sur les dangers que représente le progrès, et le décalage qu'il engendre : « nous fabriquons un monde que nous ne sommes plus capable de nous représenter ». Puis nous nous laisserons guider par les ouvrages d'Hannah Arendt, d'Albert Camus ou d'Ivan Illich pour nous mener aux idées que défendent plus récemment Serge Latouche, Paul Ariès,

- 17 Pierre Rahbi ou encore Lewis Mumford. Nous proposerons par ailleurs une lecture de la thèse en sociologie d'Arnaud Mège, qui tente d'extraire l'essence de la pensée décroissantiste, pour en théoriser sa mise en application militante.

La principale difficulté posée par la constitution d'un état de l'art de la décroissance, est principalement l'incohérence et la pluralité des définitions que revendiquent ses défenseurs. Jean-Marie Harribey, qui est l'un des contributeurs majeurs de ce courant, dira à ce sujet « il n'existe pas un corpus unique et cohérent théorisant la décroissance ».

Afin de cibler de façon claire les propos, ce mémoire fera le choix d'établir sa propre définition de ce que représente la décroissance, dans le sens qui permettra la plus grande affinité avec le domaine de l'architecture.

Corpus d'étude

Ici, bien qu'il soit exclusivement composé de textes, le corpus d'étude est clairement à distinguer de l'état de l'art. Par ailleurs, nous gardons à l'esprit que ce mémoire ne cherche pas à croiser les idées des auteurs de manière exhaustive, mais tente plutôt de nouer un lien entre deux disciplines qui semblent pour le moment assez étrangères l'une à l'autre.

Nous nous intéresserons aux auteurs ayant apporté une contribution forte à la pensée de la décroissance, tout en interrogeant (expressément ou non) certaines questions spatiales.

Limites du corpus

Dans un souci de faisabilité pratique, ainsi que de maîtrise du temps nécessaire à l'élaboration de ce mémoire, nous nous basons

majoritairement sur des textes d'analyses, et non des textes sources, ce qui constitue en soi une faiblesse liée à la fiabilité des propos initiaux. 18
Néanmoins, les sources auxquelles nous nous référons sont issues majoritairement de publications scientifiques, ou d'auteurs reconnus par les pairs.

Méthodes et sources

Pour en arriver à qualifier l'habitat décroissant, il va de soi de démarrer la recherche par la définition du terme « décroissance » (qui appellera lui-même la définition des termes « croissance », « développement », « développement durable » ou « alternatif ») et la définition du terme « habitat ».

Ces notions, qui délimitent les deux thématiques du corpus d'étude, sont extrêmes riches et nourries. Aussi, dans un souci de faisabilité pratique, nous nous limiterons à l'étude d'ouvrages synthétisant les principales idées des auteurs influents. Nous gardons en mémoire que cette démarche ne vise pas l'exhaustivité des pensées, et d'assujetti au risque d'interprétations biaisées des auteurs. Nous proposerons néanmoins une lecture d'ouvrages validés par la communauté de chercheurs, ou d'auteurs reconnus pour la qualité de leurs travaux, nous permettant de nous fier avec une certaine confiance à leurs lectures des œuvres majeures. Par ailleurs, beaucoup d'ouvrages n'étant pas édités en français, la problématique de la traduction est également présente, pouvant engendrer des non-sens ou mal compréhensions pour cause d'intraductibilité (on pense notamment au Dasein de Heidegger, ou au Fûdo de Watsuji Tetsurô). Nous tacherons de nous fier aux auteurs ayant conscience et compréhension de ces problématiques linguistiques.

Il conviendra dès lors d'identifier les thématiques clés, qui permettent de réinterroger la fabrication de l'habitat, à travers le prisme de la décroissance.

La méthode de détermination de ces thématiques nécessitera l'utilisation d'un filtre de lecture, afin d'en discerner les principales composantes. Cette méthodologie sera plus expressément décrite au chapitre 2.

chapitre 1. Sur la piste d'une définition de l'habitat décroissant

Une notion qui dépasse son cadre bâti

Avant de nous intéresser à la question de l'habitat décroissant, nous n'avons d'autres choix que de commencer par définir ce qu'est l'habitat. Pourtant, tenter de trouver une définition universelle de ce mot qui en cache tant d'autres me semble bien impossible, au regard de la manière dont il a nourri et nourrit encore les débats philosophiques, sociologiques, éthologiques, ou architecturaux. Afin d'apporter une vision claire et instructive dans le cadre de ce mémoire, il importe de l'interroger avec les bonnes questions¹².

Comme évoqué en introduction, l'objet de ce mémoire n'est pas tant d'explorer la question de l'habitat sous l'angle de la technique d'architecture bioclimatique, de l'emploi de matériaux biosourcés, ou de chantiers « zéro carbone »¹³. Bien qu'être un domaine de recherche extraordinairement riche et indispensable à développer, il n'englobe souvent trop peu la question de la manière dont les lieux seront vécus. Pour Serge Latouche, « l'architecture éco-responsable avec l'habitat bioclimatique n'est pas la solution, au mieux constitue-t-elle un hypothétique élément de solution. ». Ce qui est ici entendu, c'est que la notion d'écologie doit être étendue non seulement à l'objet que constitue l'habitat, mais également à la manière d'y vivre.

12 « Cette question est plus difficile à traiter qu'elle n'en à l'air du premier coup d'œil. Car, si nous disposons de multiples réponses - modèle des lieux centraux de Christaller-Lösch, modèle proxémique de Heidegger-Moles, modèle des trois modes spatiaux de Lefebvre, modèles chorématiques de Brunet, théorie des régimes spatiaux d'action de Werlen, théorie de la géosymbolicité de Berque, pour n'en citer que quelques-unes - les questions auxquelles répondent ces multiples descriptions et explications ne sont pas toujours circonscrites avec soin. D'où la nécessité de poser des questions sur les façons adéquates de penser l'habiter », citation extraite de *Théorie de l'habiter*. Questionnements, éd. La Découverte, Mathis Stock, 2007

13 En référence au travail de l'atelier Zéro Carbone <https://atelierzerocarbone.com/>

« « l'habitation » ne désigne pas uniquement un objet, physique ou non physique, qui serait fini ou réalisé une fois pour toute (logement) ; mais qu'elle induit aussi un processus actif de la part d'un habitant, une énergie, une action infinie, voire même un état, une manière d'être, une condition. »¹⁴

Mathias Rollot

La question que nous nous posons porte alors sur la manière de considérer l'habitat, comme étant le lieu de l'habiter. Celui-ci n'est donc pas nécessairement le logement, ni même un lieu construit.

« les rares architectes qui évoquent l'habiter [...] pensent que l'architecture contribue à l'habitabilité du monde »¹⁵

Thierry Paquot

Par cette phrase, Thierry Paquot sous-entend que l'habitabilité, c'est-à-dire la capacité d'un lieu à être habité, ne dépend pas uniquement de l'architecture des lieux, mais s'étend également à des facteurs qui n'en dépendent pas. L'habitabilité renvoi à des notions qui dépassent le cadre même du rôle des architectes.

De la même manière, penser l'architecture comme n'étant qu'«un abri de fonctions» paraît très rapidement atteindre ses limites, notamment du point de vue sociologique, voire symbolique.

En effet, cette dernière notion, étant bien souvent reléguée au second plan, est pourtant une constitutive première du statut, ainsi que de la nécessité de l'habitat. Joseph Rykwert, dans son ouvrage *La maison d'Adam au Paradis*, s'interroge sur la forme et ainsi les motivations qui auraient donné naissance à l'habitat premier.

14 ROLLOT Mathias, *Critique de l'habitabilité*, Libre et Solidaire, 2017, p.14

15 PAQUOT Thierry, *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, European, 2005, p.154

Par cette réflexion a priori historique, Rykwert veut avant tout éveiller à l'essence de l'habitat, ce qui fait de sa réflexion un intérêt particulièrement contemporain. Bien que décontextualisée, la recherche d'un archétype de l'habitat, permet de prendre conscience des nécessités qui ont appelé aux premières constructions.

S'il a bien invoqué des raisons techniques ou pratiques, à vocation de protection, d'abris¹⁶, découlant soit d'intuitions¹⁷, soit d'imitations¹⁸, Rykwert nous fait remarquer la prédominance de la fonction symbolique, dans les premières «fabrifications humaines»¹⁹.

Selon lui, si Adam se dotait d'une maison au Paradis, «il ne s'agissait pas pour lui d'échapper aux intempéries, mais de créer un volume qu'il puisse interpréter en fonction de son propre corps, et qui, en même temps, constitue un relevé du plan du paradis, dont il saurait dès lors occuper le centre.»²⁰ Rykwert mentionne ainsi une nécessité symbolique plus grande encore que pratique, permettant à l'humain d'accéder à une forme de symbiose avec la nature et le divin.

«l'abri qu'offrait la houppa était purement symbolique. Ce qui ne le rendait pas moins indispensable. Son plancher était la terre, il se trouvait soutenu par des êtres vivants, le treillis de son toit ressemblait à un firmament en réduction, c'était à la fois l'image des corps enlacés et la preuve que le monde consentait à cette union.

Plus encore, la houppa établissait, en un instant critique, une correspondance - une méditation - entre les sensations profondes des corps propres et la signification de cet

16 comme l'ont pu le penser par exemple Gottfried Semper ou Alois Riegl, pour qui l'architecture est issue de la clôture

17 Le Corbusier

18 Laugier, Riegl

19 Rykwert n'évoque à ce moment pas encore de constructions, mais plutôt des objets possédant des armatures, ayant plutôt des fonctions rituelles (nurtunja ou waninga par exemple), qui, au moyen de quelques développements, auraient pu être les prémices des premières délimitations de l'espace

20 RYKWERT Joseph, *La maison d'Adam au Paradis, Parenthèses*, 2017, éd. originale 1972, p.215

Joseph Rykwert

D'après les pensées de Walter Benjamin, Georges Teyssot, montre à quel point la définition de la maison doit être étendue à des sens plus larges, et comment elle s'est notamment exprimée à travers le temps par l'outil que constitue le rêve. «toute l'histoire se construit et s'écrit à travers de petites choses qui ne s'expriment et ne montrent leur importance que grâce aux forces du rêve»²².

Il est également utile de rappeler que le terme d'« habitat », provient historiquement de la botanique et de la zoologie. C'est « le site occupé par une plante à l'état naturel »²³. Cette notion nous rappelle une nouvelle fois que l'habitat dépasse largement l'espace du logement, et ne peut être réduit à la question d'un objet. L'habitat décrit comme «site» pose donc la question de la frontière de celui-ci, et ainsi, la question : jusqu'où doit-on le considérer.

Monique Eleb²⁴ nous fait remarquer par ailleurs que le sens des mots employés pour définir l'habitation a également évolué au cours de l'histoire. C'est le cas notamment des termes «appartement» et «logement». Au début considéré comme une «partie de l'hôtel particulier», dès l'apparition de «l'immeuble», l'appartement est une «partition de l'immeuble», devenant à cette occasion symbole de bourgeoisie.

21 RYKWERT Joseph, *La maison d'Adam au Paradis, Parenthèses*, 2017, éd. originale 1972, p215

22 VERY Françoise, Georges Teyssot, *Walter Benjamin. Les maisons oniriques*, Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine, 29, 2014

23 Thierry Paquot, conférence donnée lors des Rencontres de Sophie le 8 février 2020

24 dans une conférence intitulée Entre confort, désir et normes, le logement contemporain, pour le CAUE du Gars en 2016, en mentionnant son livre ELEB Monique, *Les 101 mots de l'habitat à l'usage de tous*, Archibooks, 2014

Par opposition, le «logement» a été inventé en réponse à la nécessité de création d'un habitat ouvrier. Il est quant à lui issu du vocabulaire militaire (logis). L'appartement est donc historiquement bourgeois, et le logement historiquement ouvrier. Cependant, dans les années 1950, l'INSEE impose la dénomination de logement, pour tout habitation.

Cette conception d'un habitat allant au-delà du domicile, emprunte alors plusieurs échelles connaît une multitude des théories sociologiques²⁵, montrant que l'appropriation d'un espace peut être vu comme se faisant à travers des strates spatialement délimitées.

Friedensreich Hundertwasser parle quant à lui de « cinq peaux »²⁶, qui sont autant d'enveloppes constitutives de l'environnement vécu :

- l'épiderme, qui peut être vu comme ce qui délimite notre être. C'est la frontière entre ce qu'est notre corps, et ce qui ne l'est pas, qui est extérieur à nous.

- le vêtement, symbolisant plus encore qu'un assemblage de fils et de tissus, une image que l'on donne à voir.

- l'habitat, qui est selon lui le refuge contre une nature contraignante, ou une société envahissante. On le fait à notre image, il est une expression de soi. Il ne correspond pas forcément au lieu où l'on réside, mais c'est le lieu que l'on s'approprie comme tel, le lieu que l'on habite

- la société, représentant nos interactions avec les autres humains. Elle peut s'entendre à l'échelle d'un bâtiment, d'une rue, d'un quartier, ou plus largement, à l'ensemble des relations tissées à travers notre vécu

- l'écologie, représentant l'ensemble de nos interactions avec notre environnement au sens large. Il est général, il ne fait pas de distinctions entre espèces. Il est le monde avec lequel nous sommes amenés à vivre.

Dans ce schéma, l'habitat est représentatif d'une « peau » bien spécifique. Néanmoins, il est important de comprendre que ce que montre Hundertwasser à travers sa théorie des cinq peaux, est non seulement leurs existences définies et distinctes, mais surtout qu'elles entretiennent en permanence des relations entre elles, si bien qu'elles

²⁵ Les Coquilles d'Abraham Moles, les Sphères de Peter Sloterdijk, pour n'en citer que quelques-unes

²⁶ Hundertwasser. *Le peintre-roi aux cinq peaux*, Pierre Restany, éd. Taschen, 2003

27 peuvent dans certains cas être interdépendantes l'une de l'autre.

Cela signifie alors, selon Hundertwasser, que l'habitat aurait une portée bien supérieure à son cadre bâti, et entretiendrait une relation intime avec son soi (1ère peau), l'image de soi (2nde peau), sa relation avec les autres (4ème peau), et son empreinte dans l'environnement (5ème peau).

C'est dans cette complexité, que l'habitat doit être pris en considération par ses concepteurs. Son champ d'influence permet de prendre conscience de l'importance du rôle de l'architecte. Mathias Rollot souligne également la lourdeur de cette tâche, en accordant que l'architecte peut, par l'espace, aider « à créer des conditions de possibilités particulières pour le développement de l'existence individuelle », mais que « la question n'est pas de savoir si l'espace qu'il conçoit influence les modes de vie, mais de comprendre quelle légitimité a le concepteur pour proposer un design des modes de vie eux-mêmes. »²⁷

Pourquoi nous intéresser à la question de l'habitat aujourd'hui ?

Lorsque l'on utilise les mots, aujourd'hui courants, que sont «écologie», «économie», ou encore «écosystème», c'est bien à la «maison de l'humain» que l'on se réfère : d'après le grec ancien, *eco* tirerait sa racine du mot « *oikos* » qui signifie «maison». A ce terme sont tour à tour associés «*logos*», qui signifie le discours, «*nómos*» qui se réfère à la loi, l'administration, et «*sustéma*» qui signifie l'organisation. Ces 3 termes donnés ici à titre d'exemple, montrent comment la maison, cet habitat de l'humain, peut également servir à définir des notions qui sont désormais devenues les principaux enjeux de notre temps.

27 ROLLOT Mathias, *Critique de l'habitabilité*, Libre et Solidaire, 2017, p. 196

Nous pourrions proposer les définitions suivantes

Ecologie : récit de la maison de l'humain

Economie : administration de la maison de l'humain

Ecosystème : organisation de la maison de l'humain

Pourrions-nous dès lors nous risquer à y voir une relation entre notre manière d'habiter, et la manière dont on habite le monde ?

Dans une conférence donnée à l'ENSA Strasbourg en 2019²⁸, Jacques LEVY décrit l'environnement naturel comme étant un environnement parmi d'autres, dans une multitude d'environnements à dominantes sociales. Notre société prendrait aujourd'hui conscience non seulement de la fragilité de l'environnement naturel, mais par la même occasion également de sa propre fragilité à travers sa dépendance à la nature. Cela permet de comprendre que : les environnements peuvent écraser les acteurs, les acteurs peuvent détruire les environnements, les acteurs peuvent protéger les environnements, et les environnements peuvent libérer les acteurs. En s'appuyant sur les travaux de Spinoza (l'équivalence du bon et du bien), Kant («traiter autrui comme une fin et non comme un moyen»), et Ricoeur («soi-même comme un autre»), Jacques Lévy propose l'éthique comme un moyen de trouver des valeurs communes entre acteurs et environnements. L'habiter est à travers cette vision, un bien éthique.

«l'habiter est la dimension spatiale de l'éthique. Il consiste dans la recherche d'un équilibre entre acteurs (spatialités) et environnements. Tous deux sont fragiles et potentiellement menaçants. L'enjeu est d'inventer des solutions qui renforcent les uns et les autres.»²⁹

«l'habiter organise un équilibre entre environnements, naturels et artificiels»³⁰

Jacques Lévy

28 LEVY Jacques, «habiter aujourd'hui. Un monde à inventer», conférence ENSAS Strasbourg 2019

29 Ibid.

30 Ibid.

29 D'autres formules comme celle qu'emploie Chris Younès reprend également le thème de l'habitation, en insistant sur le fait qu'habiter constitue un art à part entière, qui peut donc par définition être perfectionné.

l'architecture peut être vue comme l'«art d'accueillir l'habitation humaine»³¹

Chris Younès

Pour Martin Heidegger³², habiter sera avant tout un devoir de participation active à la vie de la ville, puisque habiter est selon lui, une manière «d'être au monde». Ses propos trouvent d'ailleurs leur contexte durant la reconstruction d'après-guerre, durant laquelle, la coopération et l'association étaient de rigueur pour établir des projets de re-logement de grande envergure.

Il souligne l'importance de la question de l'habitation, y compris pour les constructions que n'en sont pas. Ces dernières, n'ont d'après lui de raison d'être que pour servir l'humain dans sa manière d'habiter le monde. Habiter, constituerait dès lors, l'enjeu premier de l'architecture.

«Quant aux constructions qui ne sont pas des logements, elles demeurent toutefois déterminées à partir de l'habitation, pour autant qu'elles servent à l'habitation des hommes. Habiter serait ainsi, dans tous les cas, la fin qui préside à toute construction. Habiter et bâtir sont l'un à l'autre dans la relation de la fin et du moyen»³³

Martin Heidegger

31 YOUNES Chris, SAUZET, Maurice, *Habiter l'architecture. Entre transformation et création*, Paris, Massin, 2003

32 HEIDEGGER Martin, *BATIR HABITER PENSER*, conférence à Darmstadt, 1951

33 Ibid.

Mathias Rollot quant à lui rapproche les notions de l'habitat aux enjeux climatiques, et aux concepts de biorégions.

«Entre défis techniques et défis cognitifs, l'après-pétrole est aujourd'hui encore de l'ordre de l'utopie. Or, parce qu'il nous appartient de faire advenir cette ère, de la faire entrer dans l'ordre du réel habité, l'heure est venue de faire le point sur la longue histoire de l'habitabilité, ses registres et ses productions, ses potentialités et ses limites.»³⁴

Mathias Rollot

L'habiter constitue pour lui à la «raison d'être» de l'architecture, car c'est bien aux humains qu'elle est destinée. Par ailleurs il souligne qu'il n'y aurait de toute évidence pas d'architecture sans humain, ce qui signifie toute l'importance de la vocation même de l'architecture, qui est avant tout au service de l'humain.

Il ne s'agit pas du dessin de leurs façades, de la qualité de composition de leur plan, ou de la plastique qu'ils forment (une machine à coudre aussi peut être jolie et bien composée). C'est la manière dont ils sont destinés à l'humain, ou non, qui en fait, ou non, des architectures...³⁵

Mathias Rollot

Dès lors, il apparaît évident que si le devenir de l'humain semble d'être de faire face à une menace qu'il n'estimait pas jusqu'alors³⁶, son habitat s'en trouve également impacté, et il est indéniable qu'il constitue un

34 ROLLOT Mathias, *Critique de l'habitabilité*, Libre et Solidaire, 2017

35 ROLLOT Mathias, *Critique de l'habitabilité*, op. cit.

36 D'après les derniers rapports du GIEC alertent que les politiques engagées ne sont pas suffisantes pour rétablir la trajectoire empruntée, compte tenu des estimations sur l'empreinte environnementale de l'humain. Le dernier groupe du GIEC met en avant pour la première fois la notion de sobriété, ce qui témoigne de l'urgence de la situation. D'après l'analyse de CARBONE 4, Rapport du groupe III du GIEC : Les points clés, <https://www.carbone4.com/article-giec-groupe3-points-cles>, 2022, consultée en décembre 2022

- 31** levier de taille dans les enjeux écologiques, mais également sociétaux, économiques, ou politiques. La question de l'habitation semble donc plus pertinente que jamais.

« l'habiter est le but de l'architecture »³⁷

Christian Norberg Schulz

³⁷ NORBERG SCHULZ Christian, *Genius Loci*, Mardaga, 2017

Nous l'avons vu précédemment, l'habitat peut être vu à travers des strates perceptives propres à chaque individu. L'habitat est donc bien vécu de manière personnelle, mais peut également être le reflet de cette individualité. Il peut être à la fois, vis-à-vis de l'habitant, ce qui façonne (Bourdieu, conditionnement), et ce qui est façonné. Il détient cette force double, et peut ainsi permettre à l'habitant d'exprimer ses convictions à travers sa manière d'habiter.

Dans sa thèse, Arnaud Mège mentionne par ailleurs l'avantage que procure de disposer d'un chez soi pour mettre en pratique son engagement militant.

« L'espace du « chez soi », parce qu'il est protégé des contraintes, des normes et des règles du monde extérieur, contribue ainsi à produire l'identité militante de celles et ceux qui, par l'adoption d'un discours idéologique spécifique et de pratiques alternatives singulières à celles valorisées dans (et par les promoteurs de) la « société de consommation », cherchent à se déprendre des discours et des pratiques dominantes, c'est-à-dire de l'idéologie et des modes de vie dominants.»³⁸

Arnaud Mège parle là de liberté d'expression dans son « chez soi ». L'habitat constitue un lieu reclus. On y entre ou on y sort, cela signifie qu'il est identifiable à un lieu, dont les limites forment une barrière plus ou moins perméable sur l'extérieur. C'est donc dans l'intimité de cet univers protégé qu'il constitue, que peut se matérialiser, en toute sécurité et loin des regards extérieurs, l'expression de ses habitants. L'ancrage en est sans doute sa première manifestation, à travers son appropriation.³⁹

38 MEGE Arnaud, *Militer pour la décroissance. De l'émergence d'une idéologie à sa mise en pratique*, Thèse de doctorat en sociologie, 2016

39 Comme nous le rappelle A. MOLES et E. ROHMER, l'ancrage, dans notre mode de vie occidental, se fait en réalité spontanément et systématiquement. «le système social auquel nous participons n'est jamais errant dans l'espace, il n'est jamais dépourvu d'un ancrage.» Citation issue de MOLES Abraham, ROHMER Elisabeth, *Psychosociologie de l'Espace*, l'Harmattan, 1998, p66

33 Friedensreich Hundertwasser conçoit quant à lui l'habitat comme étant constitutif d'une de nos « peaux », montrant que l'on peut en déterminer un dedans et un dehors (le chez-nous, ou le chez-les-autres). L'habitat peut-être entendu en quelque sorte comme un prolongement de notre être, puisqu'on peut s'y identifier en tant qu'individu. C'est ce don d'identité que l'habitat procure, qui peut donner la possibilité de son expression à travers lui. Hundertwasser ne s'est pas contenté de théories, mais a cherché à mobiliser de manière concrète les multiples possibilités d'appropriation et d'expression de soi qu'offre le logement, notamment par des interventions matérielles sur celui-ci.

Dans sa conférence célèbre de 1951⁴⁰, Martin Heidegger cherche à démontrer qu'habiter est en réalité synonyme de construire. Pour cela, il s'appuie sur l'étymologie du mot allemand *Bauen* qui possède plusieurs sens. Le premier serait qu'il est une manière de s'identifier, de représenter notre comportement. « Nous travaillons ici et nous habitons là »⁴¹. Il prend part à un processus d'identification, dans la façon dont il est pratiqué, et dont il est perçu par les autres. C'est donc une façon « d'être au monde ».

Le second, est qu'il « enclos et soigne ». Cela signifie qu'il établit un rapport avec ce qui l'environne, que ce soit par sa morphologie en le cloisonnant ou s'y implantant, ou que ce soit par le soin qui lui est apporté dans son usage, comme « cultiver un champ, cultiver la vigne ». C'est donc une conception frugale du rapport entre l'habitat et son environnement.

Enfin, il souligne que le mot habitat renvoie également aux habitudes, aux actes quotidiennement répétés, qui en perdent peu à peu l'éclat de leur sens. Ainsi, l'habiter se banalise, et paraît inaperçu aux côtés de ce qui est actif. « Le sens propre de *bauen*, habiter, tombe en oubli. »

André-Frédéric Hoyaux (1969) rejoint la pensée heideggerienne, en affirmant que « l'on habite également à travers l'acte de construire »⁴².

40 HEIDEGGER Martin, *BATIR HABITER PENSER*, conférence à Darmstadt, 1951, voir encart p.37

41 Ibid.

42 HOYAUX André-Frédéric, *Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter*, Cybergeog, 2002

« habiter pour l'être-là, c'est donc se construire à l'intérieur d'un monde par la construction même de celui-ci. »⁴³

André-Frédéric Hoyaux

Bâtir est ce qui permet à l'être de structurer son monde, c'est donc une manière pour lui de s'exprimer en tant qu'étant, en façonnant une partie de l'environnement qui l'entoure. Bien qu'il n'est pas réservé à tous de bâtir, au sens premier son construire, l'action de bâtir est ce qui permet à l'humain de faire d'un lieu son habitat. Nous pourrions peut-être même aller jusqu'à penser que l'on ne bâti pas seulement son habitat en élevant des murs, mais on bâtit également son habitat comme on peut bâtir sa vie, par l'action de projeter et organiser, afin d'assurer la sécurité d'un avenir.

Bâtir, voulons-nous dire, n'est pas seulement un moyen de l'habitation, une voie qui y conduit, bâtir est déjà, de lui-même, habiter.

«Bauen est proprement habiter.

«Habiter est la manière dont les mortels sont sur terre.»⁴⁴

Martin Heidegger

Il semble dès lors que se projeter dans son habitat, c'est déjà en partie exprimer son individualité, à travers l'appropriation que l'on en fait.

«on s'aperçoit que la nature humaine trouve toujours à réaliser sa singularité et cela même au sein de projet commun auquel elle n'a pas participé»⁴⁵

⁴³ Ibid.

⁴⁴ Heidegger, *Bâtir habiter, penser*, op. cit.

⁴⁵ HOYAUX op. cit.

- 35** Par cette citation, l'auteur souligne que l'habitant, aura tendance à chercher à exprimer son individualité à travers le lieu dans lequel il vit, qu'il ait prit part à sa construction ou non, ce qui serait, selon l'auteur, inhérent à la nature humaine.

Il semblerait donc que l'habitat est un lieu qui permettrait, non seulement à l'habitant d'y développer son identité, mais également qui lui offrirait la possibilité de la mettre en forme, de la matérialiser. Il participe donc à la construction de l'individu, et à son expression.

1.2 La décroissance et ses enjeux

Qu'est-ce que la décroissance ?

Avant de parler de décroissance, il faut d'abord évoquer ce que signifie la croissance. La croissance, est un terme qui se réfère à une mesure de flux économique. Elle se calcule à partir de l'évolution du produit intérieur brut d'un pays⁴⁶. Ce dernier quantifie la production de richesse d'un pays, à travers l'analyse des transactions monétaires. Un achat d'un bien matériel permet par exemple à son vendeur de créer une richesse par sa marge de revente, crée une richesse pour le fabriquant ayant vendu un produit transformé à partir de matières premières et crée une richesse pour le producteur de matière première. Toutefois, le PIB ne se contente pas de mesurer uniquement les échanges matériels, mais aussi les transactions immatérielles, comme la vente de services. Par là, dans l'exemple précédent, la vente du bien matériel peut engendrer une richesse pour l'employé de la boutique, le transporteur, les services bancaires, les assureurs... La liste est alors quasi infinie. Le PIB est donc la mesure de « l'agitation des transactions monétaires dans un pays »⁴⁷, et la croissance correspond à son augmentation.

Or il apparaît que cet outil de mesure ne donne pas une lecture correcte du bonheur généré par ces transactions. Tous les échanges monétaires ne vont pas toujours dans le sens du bien-être général d'un pays. Il est facile de s'en rendre compte en prenant l'exemple suivant : dans le cas d'un accident de voiture dans lequel le conducteur serait blessé, aucune production de richesse ne semble apparaître. Le conducteur n'a pas non plus vécu une expérience favorisant son bien-être. Et pourtant, ce scénario permet une augmentation du PIB, dans le sens où il mobilise des services de secours, de soins, d'assurances, de réparation, etc...

⁴⁶ Le PIB est l'invention de Simon Kuznets en 1934, d'après la page Wikipédia « Produit intérieur brut »

⁴⁷ Terme repris de l'interview de Thimotée Parrique, pour la chaîne Reporterre du 7 juillet 2021

37 Dans ce cas, l'augmentation du PIB ne semble pas avoir accompagné l'augmentation de l'indice de bien-être⁴⁸. Nous pouvons dès lors éloigner tout a priori quant à la perte de bien-être que pourrait susciter la décroissance du PIB, ces deux notions n'étant pas liées l'une à l'autre.

Au-delà de l'aspect économique, le terme de décroissance ne doit pas uniquement être compris comme étant le contraire de la croissance, ce dernier est plutôt appelé récession. La décroissance doit être vue comme un courant de pensée, en gestation depuis le début des années 1970.

Ses fondements s'appuient notamment sur l'ouvrage fondamental *Limits to Growth*⁴⁹, de Dennis Meadows, Donella Meadows et Jørgen Randers, publié la première fois en 1972, dans lequel les auteurs, écologues, ont donné des scénarii de l'avenir de la planète, au moyen de simulations⁵⁰, croisant une multitude de données très précises sur l'économie, l'écologie ou la géopolitique. Leurs études se basant sur l'existence de limites au développement humain⁵¹, aboutissent à la possibilité d'un effondrement des sociétés au cours du XXI^e siècle⁵².

« L'effondrement est le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, etc.) ne sont plus fournis (à un coût raisonnable) à une majorité de la population par des services encadrés par la loi . »⁵³

48 Certains pays ont entrepris des démarches afin de donner une mesure de l'indice de bien-être, comme le budget bien-être en Nouvelle-Zélande, ou le Bonheur National Brut au Bhoutan

49 Meadows, Donella H., and Jorgen Randers. *Limits to Growth*. Chelsea Green Publishing, 2013

50 Basé sur le calculateur World 3 qu'ils ont eux-mêmes développé

51 Car on peut considérer la Terre comme un système clos

52 L'effondrement est défini par les précédents auteurs comme un dérèglement systémique des principaux piliers de la société, comme l'économie, les relations géopolitiques, l'approvisionnement en énergie et en ressources

53 COCHET Yves , *L'effondrement, catabolique ou catastrophique ?*, compte rendu du Séminaire du 27 mai 2011, institut Momentum

La décroissance se positionne alors comme une théorie de société dans laquelle l'indice de progrès ne serait plus seulement indexé sur un flux monétaire, mais prendrait également en considération l'ensemble des écosystèmes et du vivant dans toutes ses composantes⁵⁴. C'est aussi une critique écologiste, visant directement les sociétés industrielles, le capitalisme, le consumérisme et tout ce qui a trait au goût du profit. Son mot d'ordre est « de toute urgence réduire nos consommations [dans les pays développés] »⁵⁵.

Pour Ivan Illich (dans les années 1970), « le problème ne réside pas seulement dans la marchandisation du monde, mais dans le fait que les institutions qui étaient censées être le produit des citoyens, avec ou sans médiation représentative – c'est là la définition minimale de la démocratie – sont devenues des fins en soi, qui ne poursuivent que leur propre expansion destructrice ». Les institutions sensées être au service de leurs citoyens, à partir de certains seuils, créent des normes par lesquelles les individus doivent se soumettre. « la croissance de la puissance collective des institutions et des outils se retourne contre la société »⁵⁶. Nous pouvons là encore voir que la croissance économique ne rime pas forcément avec bien-être.

54 BAYON Denis, FLIPO Fabrice, SCHNEIDER François, *La décroissance: Dix questions pour comprendre et en débattre*, La Découverte, 2011

55 Ibid.

56 Ibid.

Les fondements d'une pensée décroissante

Nous l'avons vu, la décroissance vise à promouvoir le bien-être, par un changement de valeurs attribuées aux choses. Néanmoins, bien que les penseurs décroissants s'accordent sur le fait que cette quête du bonheur ne peut aller de pair avec le fonctionnement actuel de l'économie capitaliste, la définition même d'un courant de pensée ne fait pas consensus.

« Aussi, la décroissance apparaît comme un objet double, à la fois idéologique, qui s'articule autour de la production de concepts et théories politiques, et pratique, c'est-à-dire incarné par des manières de faire et de se présenter au monde en rupture avec les logiques sociales dominantes fondées sur le consumérisme. »⁵⁷

« Jean-Claude Besson-Girard prétend que « la décroissance n'est pas une théorie, ni même un concept. C'est une réaction au temps des crises. Thimothée Duverger va quant à lui préférer parler de la source spirituelle de la décroissance, référant à cette branche du mouvement qui cherche selon lui à répondre à la crise de sens des sociétés modernes »⁵⁸.

Ces deux citations, extraites pour l'un d'un mémoire de philosophie sur la décroissance, et de l'autre d'une thèse en sociologie sur le militantisme décroissant, témoignent à elles seules du caractère pluriel que revêt le

57 MEGE Arnaud, *Militer pour la décroissance. De l'émergence d'une idéologie à sa mise en pratique*, Thèse de doctorat en sociologie, 2016

58 FOURNIER François, *La décroissance : examen philosophique d'un mouvement pour une économie alternative*, Université de Laval, Mémoire de philosophie, 2017

terme de décroissance.

Timothée Duverger parle quant à lui de 5 différentes sources de la pensée décroissante, donnant chacun un sens différent au mot :

- «1- la source écologiste, qui affirme le primat de la nature ;
- 2- la source bioéconomiste, qui assume les limites de la croissance économique ;
- 3- la source anthropologique, qui remet en cause l'uniformisation du monde ;
- 4- la source démocratique, qui re-légitime le débat public ;
- 5- la source spirituelle, qui répond à la crise de sens des sociétés modernes»⁵⁹

Il n'est donc pas question dans ce mémoire de définir le terme de décroissance par une idéologie bien précise. Au contraire, il est intéressant de soulever le nombre de sens donnés à ce terme, emprunté aussi bien par les économistes, les philosophes, les politologues, les écologues, les anthropologues ou les sociologues.

Afin de clarifier le périmètre d'étude de ce mémoire, nous proposons de nous intéresser particulièrement à certaines idées d'auteurs influents, évoquant les problématiques en lien avec notre discipline. En effet, bien qu'ils puissent être passionnants, l'aspect économique de la décroissance et son discours politique, ne peuvent trouver leur racine dans l'architecture. Au contraire, l'architecture est vue dans ces cas comme conséquence, et non moteur d'une pratique. Ces aspects-là ne seront dès lors pas développés dans ce mémoire.

En revanche, la décroissance est également un mouvement social, qui promeut les interactions entre les hommes. De même, la décroissance témoigne également d'une attirance pour un mode de vie particulier,

⁵⁹ DUVERGER Timothée , *La décroissance : histoire d'une idée*, Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe, 2020

41 ainsi qu'un rapport à la nature, à l'environnement, et à spiritualité. Ces points retiennent particulièrement mon attention, dès lors que l'on considère l'architecture comme étant le « cadre ou le contexte d'une vie »⁶⁰.

«la décroissance préconise une révolution culturelle et sociétale qui consisterait en la sortie hors du système productiviste et « économiciste »³ dans lequel nous vivons.»⁶¹

Pourquoi nous intéresser à la décroissance aujourd'hui ?

Bien souvent, le concept de développement durable est préféré à celui, plus provocateur, de décroissance.

Le développement durable est une conception du développement qui soutient l'idée que les avancées technologiques futures permettront une efficience suffisante pour permettre de diminuer l'empreinte de l'humain sur la planète, jusqu'à un seuil soutenable. Cette ligne de conduite n'est pas opposée à la croissance, mais au contraire mise sur le progrès pour rétablir la trajectoire qu'emprunte la société aujourd'hui⁶²

A cette conception, s'oppose celle de la décroissance, qui est a priori bien moins optimiste, et donc bien moins "politiquement défendable". La décroissance se base notamment sur les études produites par Stanley Jevons, montrant que la foi dans le progrès comme solution aux enjeux environnementaux, s'avère être une grande prise de risque, au regard de la manière dont s'est développée notre civilisation jusqu'ici. Jevons montre que le développement des technologies n'a en réalité jamais réduit leur empreinte environnementale.

⁶⁰ Expression empruntée à Mickael Labbé

⁶¹ Ibid

⁶² voir rapports du GIEC

En effet, d'après lui, les progrès techniques permettant l'amélioration de l'efficacité d'un outil, c'est-à-dire d'en baisser sa consommation énergétique, n'entraînerait pas de baisse globale dans la consommation, mais paradoxalement une hausse : la baisse créerait une chute des prix de production, et ainsi une hausse de l'offre de biens. La demande augmenterait immédiatement en retour, ce qui globalement, entraînera une hausse de la consommation, alors même que chaque outil consomme moins. Sa théorie a été vérifiée à plusieurs reprises dans l'histoire notamment concernant la consommation de charbon en Angleterre au XIX^e siècle, où, en l'espace d'une trentaine d'années, alors même que la quantité de charbon nécessaire à la production d'une unité de fer avait chuté de 66%, la quantité totale de charbon consommé avait augmenté de 1000%.

C'est pour cette raison que le déphasage que doit surmonter le développement durable, entre d'une part le progrès de ses technologies, et d'autre part la réduction de l'empreinte environnementale, est, pour les décroissants, chose très peu probable. Ces derniers, en réaction, cherchent à proposer d'autres voies que de miser sur un avenir de progrès techniques dont l'issue semble compromise d'avance.

Par ailleurs, les objecteurs à la croissance soutiendront également, que le progrès technologique n'a jusqu'alors pas permis de progrès social, ni de progrès du bonheur.

« à la question “le progrès technique a-t-il été accompagné d'un progrès social ?”, William Morris a répondu non. »⁶³

Néanmoins, quelle est réellement la portée de la pensée décroissante ? Comment la mettre en action, et la matérialiser, dans une société qui est quant à elle bien ancrée dans un système de croissance⁶⁴ ?

Il semblerait que la mise en pratique des ces principes politiques rencontre des limites dans sa mise en application. En effet, l'organisation même du travail, ainsi que de la consommation, se nourrit elle même

63 BIAGINI Cédric, MURRAY David, THIESSET Pierre, *Au origines de la décroissance*, L'échapée, 2020

64 Nous entendons là que le fonctionnement même de la société et de l'organisation du travail

43 au moyen d'une logique de croissance. Il ne serait souhaitable pour aucune entreprise de décroître, alors qu'elle a même pour ambition de générer une plus-value.

Peut-être trouverons nous une issue plus heureuse à ce questionnement, en voyant en ces pensées (utopies ?), une démarche plus qu'un schéma à appliquer. Peut-être est-il plus souhaitable de nous inspirer du bon sens qu'elle sous-tend, ainsi que de la pertinence de s'approprier un regard plus distant, en dehors des schémas conventionnels, sur des questions fondamentales de l'organisation de nos sociétés.

Approche d'une philosophie de la décroissance

«Prétendre qu'il y aurait quelque chose comme « une théorie de la décroissance » serait, je peux le comprendre, certainement satisfaisant (...) mais je doute qu'on puisse trouver une telle chose.»⁶⁵

Philippe Gruca montre à travers son article, que l'idée même d'enfermer la décroissance dans un concept la rend instantanément obsolète. De la même manière, les auteurs ayant inspiré les différents courants dits aujourd'hui décroissants, sont souvent difficiles à recenser et à catégoriser.

En effet, le terme de décroissance n'est, comme vu précédemment, pas réellement unificateur d'un courant de pensée, ni une discipline en soi. De plus, ce que l'on tente d'identifier aujourd'hui comme étant pour certains un «bricolage» de «galerie d'ancêtres présentables»⁶⁶, sont pour beaucoup des penseurs qui n'auraient eu de volonté de n'appartenir à aucun groupe de pensée.

Günther Anders par exemple, qui est très souvent cité par les militants des mouvements pour la décroissance, ne se serait très probablement

65 GRUCA Philippe, *De Günther Anders à l'obsolescence de la décroissance*, La Ligne d'horizon, 2017

66 RIESEL René, SEMPRUN Jaimen, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, Paris, Nuisances, 2008, p.72-85

pas identifié à eux de son vivant⁶⁷, de même qu'en tant que philosophe il se refusait de se considérer comme tel :

« Bien que classé «philosophe», je ne m'intéresse que très peu à la philosophie. Mon intérêt porte sur le monde. De même que l'intérêt de l'astronome ne porte pas sur l'astronomie, mais sur les étoiles. La question de savoir s'il existe quelque chose comme la philosophie et si ce que je fais est de la philosophie ou je ne sais quoi, je m'en balance complètement. »⁶⁸

Étiqueter alors un groupe de penseur comme décroissant me semble dès lors aller à l'encontre de convictions libertaires de certains.

Il est peut-être alors préférable de nous accrocher aux mots de Philippe Gruca, qui apportent peut-être un angle plus ouvert sur la notion de décroissance :

«le mot de « décroissance » est un mot qui sert à certains pour se réunir, il est un faisceau d'analyses, de critiques et d'idées pour tous ceux qui se sont mis à réfléchir à l'état du monde, à se poser des questions tant philosophiques que politiques. Pour beaucoup, la décroissance est celle par qui le scandale arrive.»

Il s'agit dès lors d'établir un périmètre de penseurs, qui ont en commun à la fois une certaine vision pessimiste de la société industrielle et de son avenir, et à la fois la volonté de s'en détourner, de manière positive et construite.

67 d'après l'article de GRUCA Philippe, De Günther Anders à l'obsolescence de la décroissance, dans la revue Entropia, n° 10, Parangon, 2011, p101-113

68 « La mort du monde devant les yeux », Entretien de 1982 avec Mathias Greffrath», in Conférence, n°17, automne 2003, p. 279

Refonder la notion de valeur, Gorz, Guattari

Anne Frémeaux décrit la décroissance comme un «projet humaniste visant à renouveler le rapport que nous entretenons avec la nature comme avec autrui»⁶⁹. Elle entend par là que la décroissance, si tantôt qu'elle puisse être définie comme un projet, est avant tout une tentative de prise de recul sur les valeurs qui font les fondements des relations sociales de nos sociétés occidentales contemporaines.

En effet, s'il est une qualité à attribuer à ces pensées, c'est bien de provoquer le débat, et ainsi permettre de permettre à la recherche de se confronter à une opposition de point de vue.

Serge Latouche, qui est considéré comme l'une des figures de proue du parti pour la décroissance en France, évoque à ce sujet un conditionnement dès le plus jeune âge, de l'injonction à la consommation

«Ces bases imaginaires de l'institution de l'économie doivent être remises en question. Comme l'avait bien vu Baudrillard en son temps, « une des contradictions de la croissance est qu'elle produit en même temps des biens et des besoins, mais qu'elle ne les produit pas au même rythme ». Il en résulte ce qu'il appelle « une paupérisation psychologique », un état d'insatisfaction généralisée, qui « définit, dit-il, la société de croissance comme le contraire d'une société d'abondance. (...) Il s'agit sortir de l'imaginaire du développement et de la croissance, et de réenchâsser le domaine de l'économique dans le social»⁷⁰

Serge Latouche

69 FREMEAUX Anne, *Pour une philosophie de la décroissance*, Iphilo, 2013

70 LATOUCHE Serge, *La voie de la décroissance : Pour une société d'abondance frugale., Dialogues sur la société conviviale*, 2011

C'est cette quête de la consommation, qui selon lui mène à l'insatisfaction qu'il souhaite combattre. Et pour cela, Serge Latouche propose de «décoloniser l'imaginaire», c'est-à-dire de le libérer de son assujettissement à la consommation. Et afin de s'extraire de l'attrait commercial, il est important de songer à la valeur des choses, non plus à travers leur valeur pécuniaire, mais plutôt pas le bonheur qu'elles engendrent.

Dans ce cadre là, Gorz, comme Guattari proposent de révéler des valeurs qui ne soient pas uniquement marchandes, mais qui puissent prendre différentes autres formes, comme la « valeur de solidarité », la « valeur sociale », la « valeur intrinsèque », la « valeur esthétique », ou la « valeur écologique »⁷¹.

En effet, dans la critique que les deux auteurs font de cette rationalité, ce qui est en jeu dans l'écologie politique de Gorz comme dans la perspective écosophique de Guattari, c'est tout d'abord un déplacement de la valeur. Tandis que dans le capitalisme la valeur est enfermée à l'intérieur de la logique marchande et de l'équivalent général, dans les textes de Gorz et de Guattari sur l'écologie les figures de la valeur se démultiplient : « valeur de solidarité », « valeur sociale », « valeur intrinsèque », « valeur esthétique », « valeur écologique ». Les deux auteurs sont à la recherche de nouvelles modalités de valorisation dans le but de sortir de la logique marchande et de « la machine infernale d'une croissance économique aveuglement quantitative »⁷²

L'objectif serait donc non pas de tenter d'apporter une solution qui satisferait l'ensemble des acteurs du système contemporain, mais plutôt de reformuler le problème, par la révision des besoins réels en jeu.

⁷¹ BRANCACCIO Francesco, « *Changer la ville* », *Variations*, 22, 2019

⁷² Ibid.

47 Certains auteurs, comme c'est le cas de Kate Soper, tentent de développer des concepts «d'hédonisme alternatif», c'est-à-dire des conceptions morales centrées sur le seul but de conduire à un bonheur partagé au plus grand nombre. Pour cela, plutôt que de tenter de combler ses désirs individuels, elle propose de recourir à une conception «différente du niveau de vie» où «la possibilité de se balader dans la nature, de traîner et de bavarder au coin d'une rue, de jouir du silence ou d'un beau paysage, de voyager lentement, d'avoir du temps pour jouer, pour parler avec ses voisins ou tout simplement pour ne rien faire, serait privilégiée au détriment des satisfactions matérielles privées et de tous ces objets de consommation gaspilleurs de ressources qui nous éloignent de l'essentiel et qui au final n'alimentent qu'une seule chose : nos poubelles !»⁷³.

Que ce soit à visée d'épanouissement personnel, ou à portée sociale, la décroissance, bien que souvent radicale dans ses résolutions, permet toutefois de prendre conscience que beaucoup de valeurs attribuées aux objets ou aux services de nos quotidiens, sont enracinées à tort dans des conceptions *a priori* de nos relations sociales, à tel point qu'il est souvent omis de les remettre en cause.

Les registres d'expression du « militantisme décroissant »

L'économie est le maître mot de la pensée décroissante. C'est elle qui permet, en trouvant la valeur juste, l'équilibre entre sobriété et bien-être. Ce point est notamment révélé par Arnaud Mège, et décliné sous les formes du « faire moins », du « faire soi-même » et du « faire sans »⁷⁴.

Ces trois registres de mobilisation pratique sont d'après lui une manière

73 FREMEAUX Anne, *Pour une philosophie de la décroissance*, Iphilo, 2013

74 . MEGE Arnaud, *Militer pour la décroissance. De l'émergence d'une idéologie à sa mise en pratique*, Thèse de doctorat en sociologie, 2016

pour le militant de répondre à « l'injonction de faire autrement ». Il révèle notamment par une enquête de terrain, la volonté de militants de « vivre super simple », en « diminuant leurs consommations » ou « leurs déchets »⁷⁵.

«Faire moins» pourrait s'apparenter d'après son étude, à l'action de réduire intentionnellement ses consommations, qu'elles soient, de sorte à diminuer l'empreinte environnementale à l'échelle de l'individu. La réduction des consommations, entraîne indubitablement une baisse de l'utilisation d'énergie, de matières, de denrées, et de déchets.

«Faire soi-même» se rapporte à tout le champ d'action qui vise à se détourner des services marchandés. Pour autant, il n'est pas question de viser l'autonomie individuelle, qui nécessiterait l'acquisition d'une multitude de prérequis, mais une invitation à l'implication dans les gestes du quotidien. Cet objectif invite ainsi à l'entraide et à l'échange, afin de faire partager au plus grand nombre les capacités et les savoirs propres à chacun.

«Faire sans», est une conception qui va au-delà du faire moins, qui vise cette fois à l'abstinence, au refus de consommer. Cette proposition pointe du doigt les futilités, et cherche à démontrer qu'il est possible de s'en passer.

Bien entendu, ces trois concepts ne peuvent être appliqués à tous les domaines, et comportent également leurs propres limites⁷⁶. Néanmoins, ces thématiques pourront nous servir de fil conducteur pour déterminer un premier axe de réflexions sur la production de l'habitat décroissant. Nous les évoquerons en partie dans le chapitre 2.

⁷⁵ Ibid.

⁷⁶ voir partie suivante

Dans son analyse du mouvement décroissant, Cyril Di Méo dénonce le courant décroissant pour son caractère à la fois d'apparence dogmatique, et résolument anti-moderne.

«[nous avons]affaire à une pensée de type religieux qui prône une conversion spirituelle face à la décomposition de l'ordre naturel par la modernité»⁷⁷

«Ainsi, Cyril Di Méo analyse-t-il la décroissance, avant tout, comme un phénomène environnementaliste et réactionnaire. Elle serait fondée sur une anti-économie qui conduit ses promoteurs à faire l'éloge d'une société non corrompue par l'économie ; c'est la « résurgence du mythe du bon sauvage et d'une nature non corrompue par l'échange »⁷⁸

Par cette citation, Cyril de Méo met en garde à travers son ouvrage, de la nature quasi-religieuse de certains discours décroissants, ayant une tendance à la doctrine comme mode de communication, ainsi qu'une vision de la nature mystifiée et bonifiée.

Pour autant, en réponse à cet argumentaire, François Fournier dans son mémoire⁷⁹ oppose ces arguments aux pensées d'un des partisans du mouvement, Paul Ariès, pour qui il est essentiel de comprendre plutôt que de croire, pour se libérer des discours dogmatiques.

«nous devons nous libérer de la foi béate dans le Progrès (économique,

⁷⁷ DI MEO Cyril, *La face cachée de la décroissance, La décroissance : une réelle solution face à la crise écologique ?*, l'Harmattan, 2006

⁷⁸ Ros, Élodie. « Des militants de la décroissance. Les nouveaux militants de l'économie alternative, rupture de références et similitude d'engagement », *L'Information géographique*, vol. 76, no. 1, 2012, pp. 28-41.

⁷⁹ FOURNIER François, *La décroissance : examen philosophique d'un mouvement pour une économie alternative*, Université de Laval, Mémoire de philosophie, 2017

technique, etc.) pour apprendre à différencier ce qui relève de la conservation (des conditions de la vie) et ce qui relève de la réaction (notamment religieuse)»⁸⁰

La décroissance est également critiquée pour l'aspect historiciste qu'elle semble refléter, dans sa fascination pour des modes de vies aujourd'hui révolus. On l'associe volontiers, à "une marche en arrière", "un retour aux sources", ou "un retour à la terre", la décrivant comme se refusant tout progrès technique, dans une nostalgie de temps passés, décontextualisée vis-à-vis des modes de vie contemporain, et donc fondamentalement anti-moderne.

Bien qu'il soit vrai que des penseurs prônent ouvertement cette «marche en arrière»⁸¹, beaucoup d'entre-eux ne s'opposent pas complètement aux avancées techniques, dès-lors qu'elles ne desservent pas le mal-être de l'humain. Au contraire, il serait une erreur que de réduire la complexité des pensées en jeux, en imaginant qu'elles balayent d'un revers les problématiques contemporaines par un idéal anachronique, dans une sorte de solution de facilité.

Il est par ailleurs reproché, sans doute à juste titre, au courant décroissant d'être un mouvement "par opposition", c'est à dire n'être motivé principalement que par une volonté réactionnaire. Il est vrai que le terme même de décroissance a été inventé comme «slogan provocateur»⁸², et s'est propagé à travers la presse militante, des manifestations, voire des actions parfois violentes⁸³. Il est vrai notamment que certains des auteurs radicaux partagent également certains idéaux de la pensée anarchiste (c'est le cas par exemple de Henry David Thoreau, Pierre

80 ARIES Paul, *La politique des grandes questions abstraites, c'est celle des dominants*, ballast, 2017

81 nous pensons notamment à Lanza del Vasto

82 «construit à partir de la création des « casseurs de pub » par Vincent Cheynet et Bruno Clémentin en 1999», Ros, Élodie. « Des militants de la décroissance. Les nouveaux militants de l'économie alternative, rupture de références et similitude d'engagement », *L'Information géographique*, vol. 76, no. 1, 2012, pp. 28-41.

83 on pense par exemple à Ned Ludd, appelant au conflit social par la violence et la destruction

«on reproche notamment au courant décroissant d'opter pour une position irrationnelle, et purement en opposition avec le modernisme.»⁸⁵

Les décroissants sont considérés comme vouant un «culte au désastre», notamment à travers ce qui est appelé aujourd'hui collapsologie⁸⁶. Bien qu'il y ait du sens à vouloir faire face à des probabilités d'évolutions futures pessimistes⁸⁷, il semble que la pensée décroissante ne doit pas se résumer à une posture survivaliste et de repli sur-soi comme «dernier rempart pour la survie»⁸⁸. Il semble plus intéressant d'y voir une réflexion sociétale et individuelle, ayant principalement la qualité de créer un débat⁸⁹.

Enfin, le manque de solutions concrètes sur les possibilités d'évolutions des rouages sociétaux alors en place, ainsi que le peu d'exemple concrétisés, ne permettent pas aux décroissants d'établir une démonstration de la validité des théories par la pratique.

Il s'agira dès lors dans ce mémoire de prendre en compte les mises en gardes formulées par ces auteurs, afin de ne pas distancer les propos de la volonté première du courant de pensée, qui est de placer l'humain au cœur des préoccupations.

84 d'après l'article RACKHAM John, *Anarchisme et décroissance*, Le monde libertaire, 2011

85 René Riesel et Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2008, en particulier les pages 72 à 85

86 SERVIGNE Pablo, *La collapsologie dans son histoire* - conférence de Pablo Servigne, Institut Momentum, 2022

87 GIEC, op. cit.

88 ce qu'affirme par exemple Yves COCHET

89 Abraham, Yves-Marie, 2015, *conférence Décroissance soutenable?* <https://www.youtube.com/watch?v=cGTgPfWliag>

53 1.3 Habiter décroissant, « Mieux, avec moins »⁹⁰

L'habitat libéré des croyances

Nous avons pu voir dans les deux précédents chapitres, qu'à la fois l'habitat, et la décroissance, sont deux notions dont les contours sont difficilement définissables et le champ d'actions vastes. Il y a dès lors lieu de prendre toutes les précautions lorsqu'il s'agit d'associer ces deux termes pour tenter de voir en quoi ils pourraient répondre aux enjeux contemporains.

Néanmoins, nous tenterons dans ce chapitre, de mettre en avant le fait que des qualités inhérentes au mouvement décroissant, peuvent trouver leur expression à travers l'habitat, et vice-et-versa.

Dans un premier lieu, concevoir un habitat, en se libérant des croyances paraît être un premier pas pour caractériser ce que pourrait être un habitat décroissant.

Pour Serge Latouche, adopter la décroissance serait abandonner « une foi et une religion : celle de l'économie »⁹¹. Il met par là en avant l'idée que l'économie est fondée sur le fait que les ressources, les énergies, tout ce qui provient de la nature ne compte pas dans le système économique, et donc aurait un prix nul. Ce qui compte, c'est les transactions humaines⁹². L'économie peut donc être vue comme un système de transformation⁹³.

90 En référence au livre de Philippe Madec, *Mieux avec Moins*, éd. Terre Urbaine 2021

91 LATOUCHE Serge, *La décroissance comme projet urbain et paysager*, Université de Lausanne, 2013

92 A titre d'exemple, l'or prends de la valeur lorsqu'il est extrait, transporté, puis transformé. Avant cela, il n'a aucune valeur monétaire, si ce n'est celui de son potentiel futur

93 D'après Jean-Baptiste Say, un des premiers théoricien de l'économie, « les ressources naturelles sont inépuisables, car sans cela, nous ne les obtiendrons pas gratuitement. Ne pouvant ni être multipliées ni épuisées, elles ne sont pas l'objet des sciences économiques », traité d'économie politique, 1803

Serge Latouche souligne qu'il est important de redonner une valeur aux ressources naturelles. **54**

« Comment pouvez-vous acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre ? L'idée nous paraît étrange. Si nous ne possédons pas la fraîcheur de l'air et le miroitement de l'eau, comment est-ce que vous pouvez les acheter ? »⁹⁴

Chef Seattle

Habiter décroissant, « Mieux, avec moins »

Walter Benjamin montrera trois traits communs entre le capitalisme et la religion. Le culte capitaliste comporterait des «divinités» (l'argent, la richesse, la marchandise) et des «adorateurs», il serait une préoccupation permanente qui animerait la vie quotidiennement et sans relâche, et enfin, il serait un culte universellement culpabilisant (et non expiatoire).

«Benjamin évoque, dans ce contexte, ce qu'il appelle « l'ambiguïté démoniaque du mot Schuld » – c'est à dire, à la fois « dette » et « culpabilité »»⁹⁵

La croyance commune voudrait nous laisser penser qu'un prérequis économique pour permettre une façon de vivre plus vertueuse serait requis (consommer bio coûte plus cher, il faut être propriétaire de son habitat pour mieux l'isoler, produire de l'énergie, avoir un jardin...). C'est là une contradiction : il faudrait exceller un temps dans le système de consommation afin de dégager les ressources nécessaires pour

⁹⁴ Extrait du discours du Chef Seattle prononcé en 1854 par Seattle (v. 1786-1866), chef des tribus Duwamish et Suquamish, devant le gouverneur Isaac Stevens.

⁹⁵ LOWY Michael, *Le capitalisme comme religion : Walter Benjamin et Max Weber*, Raisons politiques, vol. 23, 2006

55 ensuite pouvoir s'en extirper... Cela pourrait être comparable, dans une certaine mesure, à "faire la guerre pour avoir la paix", un schéma de pensée qui impose une infidélité temporaire aux convictions qui motivent l'objectif.

Pierre Rabhi parle d'une contradiction⁹⁶ : d'une part nous ne souhaitons pas cautionner l'enrichissement de firmes multinationales, de l'autre nous sommes contraints à utiliser leurs produits ou services dans notre vie quotidienne. C'est ce qu'il appelle « une dictature des grands groupes ». L'objectif est aujourd'hui selon lui de réduire ces contradictions.

Suivant ce schéma de pensée, d'après Arnaud Mège, avoir un mode de vie moins consommateur serait plus facile lorsque l'on est propriétaire d'un logement, et encore plus d'un logement de type pavillon individuel avec jardin. Or on le sait, cela est un non-sens lorsque les problèmes environnementaux sont étudiés à l'échelle globale : les pressions environnementales de l'Homme sur la Nature sont d'autant plus grandes dans des urbanismes étalés, peu denses voire isolés, nécessitant des réseaux de transports de matières, d'énergies et d'humains, longs, peu efficaces et coûteux sur le plan écologique.

Il est vrai que l'habitat collectif semble laisser moins de place au choix de la façon de l'habiter : ses espaces (en France en tout cas) sont normés, les logements sont pré-équipés d'installations typiques d'un mode de vie "occidental", la relation au voisinage du "chacun chez soi", la volonté d'y trouver le "confort de la maison individuelle"... Autant de conditionnements qui incitent, voire orientent l'utilisateur dans la façon de le pratiquer.

Sa conception est devenue si courante, qu'on peut imaginer qu'elle a pu imprégner une pensée collective, comme un archétype de l'habiter, un modèle "bon", un modèle à suivre. Nous pourrions nous demander quelle part le logement collectif tel qu'il est produit actuellement laisse-t-il à l'expression des individus qui l'occupent ?

Pour autant, Arnaud Mège montre sans sa thèse⁹⁷, qu'il n'est pas forcément nécessaire d'« avoir un lieu à soi pour faire autrement », et qu'il existe ainsi des pistes pour se libérer de cette croyance. Des

⁹⁶ Ibid, interview Pierre Rabhi

⁹⁷ MEGE Arnaud, *Militer pour la décroissance. De l'émergence d'une idéologie à sa mise en pratique*, Thèse de doctorat en sociologie, 2016, p374

manières alternatives d'y parvenir existent. C'est ce qui motivera en partie les recherches développées dans le deuxième chapitre de ce mémoire.

Nous nous intéresserons dès lors à l'habitat, comme étant le lieu de l'habiter décroissant. L'objet de cette deuxième partie sera d'en donner les clefs, dans lesquelles des architectures ayant des qualités spatiales indéniables, capables de conférer du bien-être à leurs occupants, peuvent aussi répondre aux enjeux ciblés par la pensée décroissante.

l'habitat décroissant, une croix sur le bien-être ?

Bien que critiqué pour son caractère a priori à contre-courant, rétrograde, et anti-moderne, le courant de pensée de la décroissance ne cherche pas, à imposer une baisse de la qualité de vie.

Au contraire, cette philosophie se veut purement humaniste, et tend, comme nous avons pu le montrer précédemment, à mettre l'humain au coeur de sa réflexion.

Nous pourrions par ailleurs, sans trop nous tromper, affirmer que penser l'habitat au sens que développe Mathias Rollot, c'est à dire comme étant un lieu fait pour et par l'homme, est déjà en un sens, adhérer à cette réflexion humaniste.

La décroissance peut notamment plutôt être vue, comme un moyen de mettre en question sa propre conception du bien-être. Il ne s'agit pas par là de culpabiliser, à travers une injonction à moins consommer par exemple, mais plutôt d'inviter à porter un regard nouveau sur notre manière de vivre et le monde qui nous entoure, notamment au regard de la situation environnementale globale.

Cette réflexion, allant même au-delà de l'impératif écologique, convie au bon sens et à une quête personnelle de son épanouissement. Elle n'est pas réduction du bien-être, mais au contraire, libératrice de la dépendance d'un mode de vie.

Telles sont les paroles portées par Pierre Rabhi, mais aussi partagées par bons nombres de penseurs, architectes, paysagistes, agriculteurs, ou collectifs. La décroissance peut également être source d'inspiration, ou de bonheur.

Des initiatives agissant en sa faveur se font de plus en plus nombreuses, comme le montre Philippe Madec dans son livre *Mieux avec Moins*¹⁰⁰ : «Le temps suspendu du confinement du printemps 2020 a permis de mettre en lumière différentes initiatives : Alternatiba, la Fabrique des transitions, les Chemins de la transition, Cluster de la transition des territoires de montagne, la 27e région, démocratie ouverte, #nouslespremiers, et autres collectifs, nationaux ou locaux. Des milliers d'associations se retrouvent sur le portail web des alternatives dit transiscope, elles concernent tous les domaines, de l'alimentation à l'éducation, de l'habitat à l'économie sociale et solide, etc. ».

Pour conclure cette partie et afin de déterminer une ligne de conduite pour la recherche à mener, il sera proposé dans cette étude de considérer l'habitat décroissant comme étant le **“lieu de vie d'humains, dans lequel peuvent prendre forme des réflexions, partageant à la fois une vision pessimiste de la société de consommation et de son avenir, et à la fois la volonté d'en proposer des alternatives”**

«il faut «d'une philosophie abstraite de la révolution, revenir au pain et au vin de la simplicité»¹⁰¹

Albert, Camus

⁹⁸ [de la dépendance à la consommation]

⁹⁹ Interview de Pierre Rabhi pour le site internet onpassaalacte.fr, en 2014

¹⁰⁰ Ibid. p79

¹⁰¹ CAMUS Albert, *Oeuvres complètes*, Tome I, Gallimard, La Pléiade, 2008, p.838

La décroissance peut apporter un regard nouveau sur nos rapports à ce qui nous environne. Bien que fondamentalement basée sur la question du devenir sociétal, les penseurs qui nourrissent cette attitude s'intéressent de près à tout ce qui à trait à l'humain, et à son bien-être. De cette manière, le champ de la décroissance est nourri par une multitude de disciplines, qui peuvent, chacune à leur échelle, réinterroger leurs rapports à l'humain. C'est là, il me semble, la qualité première de ce courant de pensée, que de ne rien tenir comme acquis et de permettre un pas de côté, ne s'interdisant pas même la protestation ou l'utopie.

Ne perdons pas de vue que la préoccupation première de tout individu qui cherche à imaginer une société future, est la quête du bien-être de ceux qui la composent. Néanmoins, la différence entre les courants de pensées se fait peut-être dans la définition que l'on accorde au bien-être.

Nous chercherons dès lors dans cette seconde partie, à nous appuyer sur les ouvrages des penseurs associés au courant décroissant, pour réinterroger l'habitat, dans les différentes dimensions qui le composent.

Que veut dire maintenant bâtir? Le mot du vieux-haut-allemand pour bâtir, buan, signifie habiter. Ce qui veut dire : demeurer, séjourner. Nous avons perdu la signification propre du verbe bauen (bâtir) à savoir habiter. Elle a laissé une trace, qui n'est pas immédiatement visible, dans le mot Nachbar (voisin). Le voisin est le Nachbar, le Nachbarbauer¹, celui qui habite à proximité. Les verbes buri, büren, beuren, beuron veulent tous dire habiter ou désignent le lieu d'habitation. Maintenant, à vrai dire, le vieux mot buan ne nous apprend pas seulement que bauen² est proprement habiter, mais en même temps il nous laisse entendre comment nous devons penser cette habitation qu'il désigne. D'ordinaire, quand il est question d'habiter nous nous représentons un comportement que l'homme adopte à côté de beaucoup d'autres. Nous travaillons ici et nous habitons là. Nous n'habitons pas seulement, ce serait presque de l'oisiveté, nous sommes engagés dans une profession, nous faisons des affaires, nous voyageons et, une fois en route, nous habitons tantôt ici, tantôt là. A l'origine bauen veut dire habiter. Là où le mot bauen parle encore son langage d'origine, il dit en même temps jusqu'où s'étend l'être de l'« habitation ». Bauen, buan, bhu, beo sont en effet le même mot que notre bin (suis) dans les tournures ich bin, du bist (je suis, tu es) et que la forme de l'impératif bis, « sois »³. Que veut dire alors ich bin (je suis)? Le vieux mot bauen, auquel se rattache bin, nous répond : « je suis », « tu es », veulent dire : j'habite, tu habites. La façon dont tu es et dont je suis, la manière dont nous autres hommes sommes sur terre est le buan, l'habitation. Être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter. Maintenant, le vieux mot bauen, qui nous dit que l'homme est pour autant qu'il habite, ce mot bauen, toutefois, signifie aussi : enclore et soigner, notamment cultiver un champ, cultiver la vigne. En ce dernier sens, bauen est seulement veiller, à savoir sur la croissance, qui elle-même mûrit ses fruits. Au sens d'« enclore et soigner », bauen n'est pas fabriquer. Au contraire, la construction (Bau) de navires ou de temples produit elle-même, d'une certaine manière, son œuvre. Ici bauen est édifier, non cultiver Les deux modes du bauen - bauen au sens de cultiver, en latin colere, cultura,

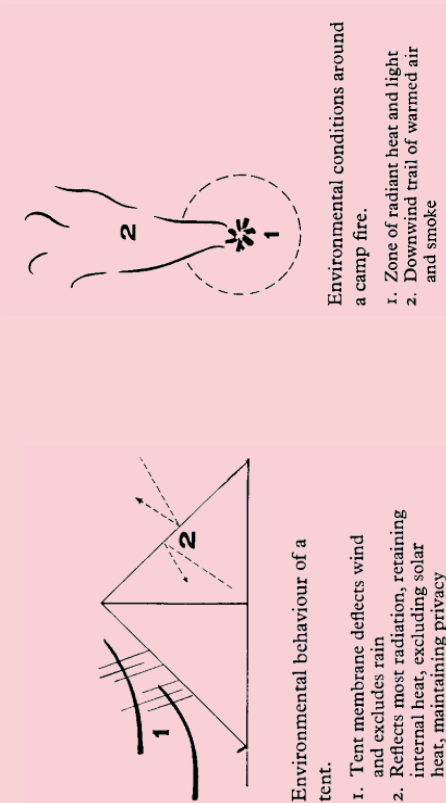
1 Où nach est une forme ancienne de nais, près, proche. Commentaire

2 Forme moderne de buan. Commentaire

3 Tous ces mots sont des dérivés de la racine indo-européenne Mû ou Meus, « être », « croître ». Bhû (« être », « devenir ») est sanscrit, beo (« suis », « sois ») est vieil-anglais. Bis, en allemand, est une forme ancienne. - La même union des sens d'« être » et d'« habiter » se rencontre dans le verbe wesen. Cf. N. du Tr., 1. Commentaire

et bauen au sens d'édifier des bâtiments, aedificare tous deux compris dans le bauen proprement dit, dans l'habitation. Mais bauen, habiter, c'est-à-dire être sur terre, est maintenant, pour l'expérience quotidienne de l'homme, quelque chose qui dès le début, comme la langue le dit si heureusement, est « habituel ». Aussi passe-t-il à l'arrière plan, derrière les modes variés dans lesquels s'accomplit l'habitation, derrière les activités des soins donnés et de la construction. Ces activités, par la suite, revendiquent pour elles seules le terme de bauen et avec lui la chose même qu'il désigne. Le sens propre de bauen, habiter, tombe en oubli.

Extrait de la conférence de Martin Heidegger de 1951 à Darmstadt, publié dans l'ouvrage *Essais et Conférences*, éditions Gallimard, 1980



les illustrations ci-dessus de Reyner Banham symbolisent deux alternatives possibles à l'usage du bois comme d'un constitutif primitif de survie : il peut être consommé pour faire profiter de la chaleur qu'il dégage, ou il peut servir de matériau de construction d'un abri. Cette métaphore peut être lue comme deux approches possibles des enjeux contemporains : un raisonnement efficace et agréable mais sur un temps court, ou un raisonnement plus contraint mais également plus durable.

BAHAM Reyner, The architecture of the well-tempered environment, The Architectural Press, 1969

Money is a game and the ladder we climb
Turns a saint into a sinner with his finger in crime
I'll break it down for you motherfuckers line by line
This is business economics in a nursery rhyme

She sells seashells on a seashore
But the value of these shells will fall
Due to the laws of supply and demand
No one wants to buy shells 'cause there's loads on the sand

Step one, you must create a sense of scarcity
Shells will sell much better if the people think they're rare, you see
Bare with me, take as many shells as you can find and hide 'em
On an island stockpile 'em high until they're rarer than a diamond

Step two, you gotta make the people think that they want 'em
Really want 'em, really fuckin want 'em
Hit 'em like Bronson
Influencers, product placement, featured prime time entertainment
If you haven't got a shell then you're just a fucking wasteman

Three, it's monopoly, invest inside some property
Start a corporation, make a logo, do it properly
«Shells must sell», that will be your new philosophy
Swallow all your morals, they're a poor man's quality

Four, expand, expand, expand
Clear forest, make land, fresh blood on hand

Five, why just shells?
Why limit your self? She sells seashells, sell oil as well!

Six, guns, sell stocks, sell diamonds
Sell rocks, sell water to a fish, sell the time to a clock

Seven, press on the gas, take your foot off the brakes
Run to be the president of the United States

Eight, big smile mate, big wave that's great
Now the truth is overrated, tell lies out the gate

Nine, Polarise the people, controversy is the game
It don't matter if they hate you if they all say your name

Ten, the world is yours
Step out on a stage to a round of applause
You're a liar, a cheat, a devil, a whore
And you sell seashells on the seashore

Rain, rain, rain, rain
A storm, it comes our way
And those who rise through distorted lies
Poisoning the veins
But we like to point the blame, blame, blame, blame
It's easier to blame
But point the mirror at ourselves
We're all part of this old money game

L'argent est un jeu et l'échelle que nous gravissons
Qui transforme un saint en pécheur avec son doigt criminel
Je vais le décomposer pour vous, enfoirés, ligne par ligne
C'est l'économie d'entreprise dans une comptine

Elle vend des coquillages au bord de la mer
Mais la valeur de ces coquillages va chuter
En raison des lois de l'offre et de la demande
Personne ne veut acheter des coquillages parce qu'il y en a plein sur le sable

Première étape, vous devez créer un sentiment de rareté
Les coquillages se vendront beaucoup mieux si les gens pensent qu'ils sont rares, tu vois
Nu avec moi, prends autant de coquillages que tu peux en trouver et cache-les
Sur une île, stockez-les jusqu'à ce qu'ils soient plus rares qu'un diamant

Deuxième étape, tu dois faire croire aux gens qu'ils les veulent
Je les veux vraiment, je les veux vraiment putain
Frappez-les comme Bronson
Influenceurs, placement de produit, divertissement aux heures de grande écoute
Si vous n'avez pas de coquille, vous n'êtes qu'un putain d'idiot

Trois, c'est le monopoly, investissez dans une propriété
Démarrer une société, créer un logo, le faire proprement,
«Les coquillages doivent se vendre», telle sera votre nouvelle philosophie
Ravale toute ta morale, c'est la qualité d'un pauvre homme

Quatre, développez-vous, développez-vous, développez-vous
Dégagez la forêt, faites de la terre, du sang frais à portée de main

Cinq, pourquoi juste des coquillages ?
Pourquoi se limiter ? Elle vend des coquillages, vend de l'huile aussi !

Six, armes à feu, vendre des actions, vendre des diamants
Vendre des cailloux, vendre de l'eau à un poisson, vendre l'heure à une horloge

Sept, appuyez sur le gaz, enlevez votre pied des freins
Courir pour être le président des États-Unis

Huit, grand sourire mon pote, grosse vague c'est super
Maintenant la vérité est surestimée, dis des mensonges à la porte

Neuf, polarise les gens, la polémique est le jeu
Peu importe s'ils te détestent s'ils disent tous ton nom

Dix, le monde est à toi
Montez sur scène sous une salve d'applaudissements
Tu es un menteur, un tricheur, un diable, une putain
Et tu vends des coquillages au bord de la mer

Pluie, pluie, pluie, pluie
Une tempête, elle vient à notre rencontre
Et ceux qui s'élèvent à travers des mensonges déformés
Empoisonnent les veines
Mais nous aimons pointer le blâme, blâme, blâme, blâme
C'est plus facile de faire culpabiliser
Mais pointons le miroir sur nous-mêmes
Nous faisons tous partie de ce vieux jeu d'argent

chapitre 2. La fabrication de l'habitat décroissant

Dans cette partie, nous cherchons à caractériser des points singuliers des ouvrages traitant de la décroissance, ayant rapport de près ou de loin à des thématiques récurrentes en architecture, et dans les questions de la conception de l'habitat.

Il y a lieu de montrer qu'il est possible d'illustrer spatialement certaines pensées, de traduire par des concepts réalisables un réel état d'esprit. Les exemples montrés sont bien plus des pistes de réflexion, qu'une véritable recette de la fabrique de l'habitat décroissant. En effet, l'objectif n'est pas tant la formalisation d'un archétype, mais bien de montrer que la question écologique pour l'habitat s'étend au-delà d'un aspect purement technique (bioclimatique ou autre) : l'habitat est bien le foyer de l'expression de ses habitants, de la projection de soi.

Pour cela, nous proposerons un classement des idées dégagées par nos lectures à travers plusieurs thématiques. La fréquence d'occurrence des idées à travers les textes nous a permis de dégager une grille de lecture, afin de cibler les éléments pouvant référer à des problématiques architecturales.

Premiers pas du travail de recherche

Une première piste dans le travail de recherche a été donnée par un article issu du Journal La décroissance, nommé «Géants d'hier, néant d'aujourd'hui», qui a par la suite donné lieu à l'ouvrage Aux origines de la décroissance, par Cédric Biagini, David Murray, et Pierre Thieset¹⁰². Les penseurs qui y sont présentés ne se revendiquaient pas décroissants en tant que tels, mais leurs idées ont été les fondements du courant de pensée, et sont régulièrement ré-invoquées par les théoriciens actuels. Ce premier panel a permis de constituer ce qui représente le socle du courant de pensée, à partir duquel certaines ramifications ont pu apparaître.

Comme évoqué précédemment, nous ne catégoriserons pas les penseurs de la décroissance selon un courant politique actuel, mais plutôt à travers une forme de poésie et de romantisme qui anime leurs idées. Nous élargirons dès lors le champ de recherche à des penseurs issus de périodes antérieures à l'apparition même du terme de décroissance. Ce qui est recherché ici, se rapporte bien plus à un état d'esprit, une «philosophie de vie», tendant vers un mode de vie en quête d'harmonie avec l'environnement, plutôt qu'à des programmes politiques, ou de pensées économiques ou scientifiques.

Nous rappelons également que l'objet de la recherche vise à puiser dans les idées, et parfois dans la sémantique des textes de penseurs, afin d'en trouver une corrélation avec des concepts, voire de réelles formalisations spatiales, qui ne s'en revendiquent pourtant pas (encore).

La lecture de ce premier ouvrage a donné un aperçu des principales sources qui ont pu de près ou de loin contribuer à la genèse du courant de pensée contemporain. Néanmoins, ce premier aperçu ne se réclamant pas comme exhaustif, il sera complété par une recherche plus approfondie tournée à la fois vers d'autres penseurs antérieurs et à la fois la prise en compte des débats actuels

102 éditions L'échapée, 2017

Détermination d'une grille de lecture

L'établissement d'un filtre de lecture nous permet de cibler avec efficacité les concepts clés dans nos lectures, permettant de mettre en opposition/ relation des concepts sociologiques, philosophiques ou politiques avec des problématiques spatiales.

Les points qui retiendront notre attention à la lecture d'ouvrages du corpus sont :

1. L'évocation de la relation à l'environnement, au milieu. Quels sont les rapports des penseurs à ce qui les entoure ? De quelle manière cet environnement a pu les nourrir ? Serait-il même à l'origine de certaines de leurs idées ? De quelle manière le lieu aurait-il pu nourrir des événements, des actions humaines¹⁰³ ?

2. La thématique des relations lieux/liens sociaux. Dans la continuité du point précédent, de quelle manière l'architecture aurait-elle été motrice dans la constitution de liens sociaux ?

3. La thématique du confort et des biens fondamentaux. Où sont fixées les limites entre les deux ? Où l'architecture doit-elle trouver son point d'équilibre ?

4. La vision de l'environnement comme moyen d'épanouissement. Qu'est-ce qui nourrit cette sensation de bien-être ? Comment est perçue la poésie du lieu ?

5. Les interrogations liées aux échelles. Il est souvent évoqué un retour à une société « à taille humaine », comment cette taille peut-être définie ?

Nous écartons dès lors par ce filtre les différents autres aspects, que sont entre autres les portées politiques et réactionnaires du mouvement, ou encore les théories économiques.

103 Ludger Schwarte dans son ouvrage *Philosophie de l'architecture* (éditions Zones, 2019, p.19) décrit à ce sujet l'architecture comme « configuration de choses qui rend des événements possibles »

Présentation du travail de recherche

Cette étude ne se veut ni scientifique, ni politique, ni même philosophique ou économique, mais tente plutôt de rallier de façon sensible, les questions spatiales auxquelles se confrontent aujourd'hui les architectes, les urbanistes et tout créateur d'espace qu'il soit. Pour y parvenir, et afin d'éclaircir les propos tout en soulignant que le produit de la recherche se veut bien architectural, il a été fait le choix de différencier les idées par thèmes. Nous entendons bien que le choix fait de ces thèmes ne révèle aucunement l'imperméabilité de leurs frontières, et bien au contraire, nous verrons qu'il est bien souvent ardu de catégoriser de façon unique certaines idées.

Il est dès lors fait le choix d'une restitution sous forme d'anthologie, s'appuyant sur des extraits de textes ou des conférences pour faire surgir des questionnements.

L'ordre de présentation des différentes thématiques ne suggère toutefois pas de suite narrative particulière, ni quelconque ordre d'importance ou de chronologie entre rubriques, la lecture des thématiques peut dès lors se faire indépendamment les unes des autres.

L'émergence de thématiques clés

Au fil de nos lectures, une attention est prêtée à l'occurrence de certains termes redondants. Nous nous rendons compte que l'habitat peut être vu comme un référentiel commun à ces thématiques : la notion d'habitat nous permet d'appréhender notre relation au monde, notre chez-nous. C'est en quelque sorte un à la fois un point de départ et d'arrivée, ce qui nous sert de référent.

Nous suggérons dès lors de mettre en relief la façon dont l'habitat entretient, dans la conception décroissante, des relations à différentes

échelles avec ce qui l'environne¹⁰⁴. Nous proposons une exploration allant de la plus éloignée, à la plus intime : 72

- La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat à son espace environnant, c'est-à-dire l'environnement dans lequel se tient l'habitat,
- La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au groupe, c'est là l'évocation de la bulle sociale
- La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au corps, autrement dit au rapport à nos besoins physiques et notre physiologie
- La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat à l'esprit ou une conception de l'habitat comme lieu de mise en action d'une idéologie, plaçant l'habitat à la fois comme lieu de la pensée en action, et comme support d'un modèle de vie
- La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au temps

Ces 5 thématiques n'ont toutefois pas de rapport direct avec les 5 centres d'intérêts qui constituent notre grille de lecture.

Des thématiques non traitées

La mise en évidence d'outils de conception, fait nécessairement appel à des thématiques pratiques, liées notamment aux techniques de constructions, de mise en œuvre des matériaux, pouvant dans notre cas faire référence à des architectes bioclimatiques, biosourcées, biodégradables, zéro émissions, locales, frugales... Bien qu'il soit vrai que ces intentions entrent véritablement dans la lignée des propos des philosophes de la décroissance, il en sera néanmoins fait abstraction

¹⁰⁴ Nous pouvons voir par là une allusion aux bulles de proxémie de Peter Sloterdijk, caractéristiques des interactions entre ce que nous sommes et ce qui nous entoure, à travers différentes échelles

73 dans ce mémoire, compte tenu notamment de la grande quantité de publications de qualité sur ces sujets.

Néanmoins, cette idée très répandue de la réduction du concept de la décroissance à des problématiques d'ordre essentiellement techniques, m'a poussé à prendre du recul sur cette question, et a en ouvrir d'une façon plus large les thématiques qu'ils concernent. Cela a notamment été un des arguments probants pour moi dans le choix de la thématique de mon mémoire.

A qui s'adressent ces outils ?

Nos lectures réinterrogeront le rôle hégémonique de l'architecte vis-à-vis de la conception de l'habitat. En effet, lorsque nous savons que 99% du patrimoine bâti en 2050 l'est déjà actuellement¹⁰⁵, nous pouvons nous demander qui est réellement l'acteur de l'habitat de demain ?

Ces outils sont dès lors des pistes de réflexions sur des rapports que peuvent entretenir l'habitat et ce avec quoi il interagit. Il ne s'agit pas d'extraire des formules prêtes à l'emploi - d'autant plus que chaque problématique est unique et devrait être traitée comme telle -, mais plutôt d'éveiller les acteurs de l'habitat à des questions pour les quelles, la philosophie décroissante a pu se saisir et tenter d'y apporter un regard singulier.

La pensée d'Albert Jacquard nous permettra de conclure cette introduction en ce sens : «Il ne s'agit pas d'articuler les échelles à travers la compréhension de mécanismes ou de dynamiques environnementales ou socio-économiques mais d'adopter une position ouverte, fraternelle et réflexive commune pour le quotidien ou pour le collectif.»¹⁰⁶

¹⁰⁵ selon Philippe MADEC, dans l'interview #71 - *Architecture : la solution ?* Philippe Madec, Greenletter Club, 2022

¹⁰⁶ SERRANO José, Jacquard A. et Amblard H., 2014, *Réinventons l'humanité*, Association DD&T, 2015

2.1 La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat à son espace environnant

« L'effet de lieu » - Bourdieu, Geddes

La question de l'habiter, ne peut se dissocier de celle du lieu de l'habitat. Ce dernier exerce sur les habitants une force, souvent non perçue, que Pierre Bourdieu (1930-2002) décrit comme «l'effet de lieu».

Selon P. Bourdieu, le lieu vécu produit bien une action sur les usagers, cette action peut prendre trois formes :

1. Les qualités géographiques, physiques du lieu = espace physique
2. Les dynamiques rencontrées dans le lieu, les flux immatériels = espace social
3. La représentation que l'on en a, sa portée symbolique. = espace réifié

L'espace géographique serait dès lors «socialement hiérarchisé», conséquence directe de ce qu'il nomme "effet de lieu". Par l'observation de la distance des personnes aux lieux de culture (théâtres, bibliothèques, cinémas, salles de concert), Bourdieu révèle une relation directe entre l'endroit où l'on vit, et notre "position sociale". Ce qui est à retenir ici, à mon sens, n'est pas tant dans l'importance de la distribution géographique des humains, mais plutôt dans le fait que l'espace peut avoir un lien direct avec nos comportements en société. Et cela peut également se reproduire à l'échelle de nos habitats.

En effet, l'habitat est à la fois un marqueur de notre position sociale par l'image qu'il renvoie, mais aussi, est ce qui nous préserve du monde extérieur.

« Dans cette perspective, Pierre Bourdieu énonce le postulat que la position dominante ou dominée des groupes dans la société est confortée par des « effets de lieu » subordonnés à la qualité des structures et des dynamiques de l'espace géographique ainsi qu'à ses représentations. »¹⁰⁷

L'importance est donnée à la fois à la qualité des espaces, et à la symbolique qu'ils dégagent, ayant dès lors la faculté, par « effet de lieu », d'influer la manière d'habiter un lieu. Nous comprenons à travers cette pensée toute l'importance de l'image de l'espace urbain, ainsi que du rôle de ses faiseurs d'espaces.

Ramenés à une échelle plus large, les propos de Bourdieu peuvent être vus comme un écho à la notion développée par Patrick Geddes, de conurbation.

Patrick Geddes (1854-1932) est un biologiste, sociologue et précurseur notamment dans certaines théories de l'économie. Il est l'inventeur du terme de conurbation, servant à qualifier la zone d'influence de la ville qui s'étend par-delà de ses limites administratives. Ainsi imaginer que l'effet de lieu dont parle Bourdieu peut être vécu également à une échelle plus large, celle de la ville et de ses zones périurbaines, supposerait que la ville en tant que lieu exerce elle-même son influence sur ces dernières.

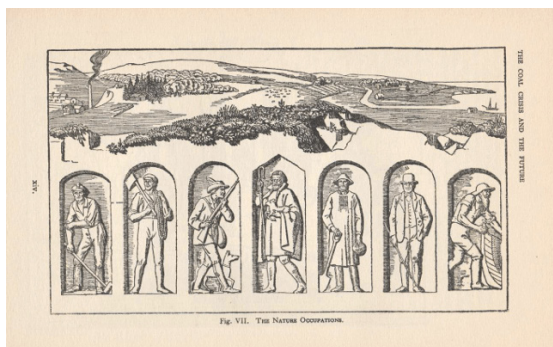


illustration de Patrick Geddes, coupe de la vallée

¹⁰⁷ SELIMANOVSKI Catherine, *Effets de lieu et processus de disqualification sociale*, Espace populations sociétés, 2009

77 Par ailleurs Patrick Geddes, du haut de son observatoire urbain, a ouvert la voie à des travaux de recherches et d'expérimentations sur la vie en ville, ses dynamiques, l'occupation de ses espaces publics. Il propose l'une des premières tentatives de théorisation des interactions sociales à l'échelle du quartier.

Geddes révèle notamment l'aspect biologique que peut revêtir l'économie : il montre que « le principe clé de l'économie n'est pas « un toit et de quoi se nourrir » mais bien « la culture et l'éducation » »¹⁰⁸. Cette approche était alors novatrice, et tend à souligner l'importance de ce qui crée un produit, plutôt que du produit lui même.

Les diagrammes qu'il établit pour tenter de comprendre la société, à travers son observation, son autant de tentatives d'associer à un lieu, une caractéristique ou fonction sociale.

«L'influence de l'environnement ordinaire excède probablement celle de l'hérédité ou de la fonction. L'importance de la nourriture et de la qualité de l'atmosphère commence à être reconnue, ainsi que celle de la lumière. Le jardinier butte le céleri pour l'attendrir, le zoologiste arrête les transformations du têtard en retirant la lumière, le sphymographe montre l'accélération du pouls au moindre rayon de soleil ; et le médecin comme le physiologiste n'hésitent pas à généraliser et appliquer ces résultats au développement de la vie humaine dans les villes.»¹⁰⁹

Patrick Geddes

108 KRAUS Sabine, Patrick Geddes, *architecte de paysages et médecin de l'environnement*, Conférence ENSAS Montpellier, 2012

109 GEDDES Patrick, John Ruskin, *Economist*, Hardpress Publishing, 2012

Le lieu n'est jamais chose figée. Il se situe dans processus perpétuel de transformation faisant interagir des composantes inhérentes ou extérieures à lui.

Parmi ces composantes, Lewis Mumford (1895-1990), qui était à la fois urbaniste, historien et philosophe, identifie dès les années 30 le capitalisme comme étant facteur de déstabilisation et d'impermanence :

« Dès son origine, remarquait Mumford, le capitalisme urbain s'avéra l'ennemi de la stabilité, et au cours des quatre derniers siècles, à mesure qu'augmentait sa puissance, l'efficacité de son dynamisme destructeur ne fit que croître». ¹¹⁰

«Dans le système capitaliste, la permanence n'a pas droit de cité, ou plutôt les seuls éléments stables qui s'y retrouvent de façon constante sont l'avarice, la cupidité et l'orgueilleuse volonté de puissance»¹¹¹.

Lewis Mumford

A travers ces deux citations, Mumford met en avant que le capitalisme n'engendre jamais la durabilité, si ce n'est pour générer du profit. Il parle notamment par là de l'aptitude qu'il a à provoquer le désir de consommer toujours d'avantage, faisant de l'obsolescence une banalité, souhaitable à la fois pour le consommateur avide de nouveautés, et le fabricant en poursuite de la croissance de ses ventes. Mumford transpose habilement cette notion à l'échelle urbaine, remarquant que les bâtiments deviennent eux-mêmes très vite obsolètes et appellent au bout d'une dizaine d'années des travaux nouveaux. Le capitalisme, d'après Mumford est donc facteur de mutation constante, toujours en

110 MUMFORD Lewis, *Le déclin des villes*, Éditions France-Empire, 1970

111 Ibid.

Mumford appuie ses conclusions par une lecture historique de l'urbanisme et des techniques. Il voit notamment «l'histoire des techniques non pas comme un progrès inéluctable et glorieux, mais comme un appauvrissement de la vie»¹¹³.

«l'histoire de Rome indique avec un relief particulier ce qui, dans le domaine politique aussi bien que dans celui de l'urbanisme, doit être à tout prix évité. (...) Lorsque, dans les centres surpeuplés, les conditions d'habitat se détériorent tandis que le prix des loyers monte en flèche, lorsque le souci d'exploiter de lointains territoires l'emporte sur la recherche de l'harmonie interne, nous songeons inévitablement à ces précédents romains.»¹¹⁴

Lewis Mumford

Lorsqu'il parle d'appauvrissement de la vie, il fait notamment référence à l'appauvrissement du sens moral, que véhicule le développement de la ville.

« Ainsi retrouvons-nous aujourd'hui les arènes, les immeubles de rapport, les grands spectacles avec nos matchs de football, nos concours de beauté, le strip-tease omniprésent par la publicité, les stimulations constantes du sexe, de la boisson, de la violence, dans un climat digne en tout point de la Rome Antique. Et nous voyons également se multiplier les salles de bains et piscines, et des autoroutes non moins coûteuses que les anciennes routes pavées, cependant qu'attirent les regards des milliers d'objets éphémères et brillants, merveilles d'une technique

¹¹² voir chapitre sur l'obsolescence

¹¹³ BIAGINI Cédric, MURRAY David, THIESSET Pierre, *Au origines de la décroissance*, L'échapée, 2020

¹¹⁴ MUMFORD Lewis, *La Cité à travers l'histoire*, Agone, 2011

collective, mises à la portée de toutes les convoitises. Ce sont les symptômes de la décadence : le renforcement d'un pouvoir amoral, l'amoindrissement de la vie.»¹¹⁵

Lewis Mumford

Les parallèles avec la Rome Antique sont frappants, notamment lorsque l'on sait que la ville constantine comptait à son apogée entre 1,2 et 1,7 millions d'habitants¹¹⁶, qui sera réduite à une population de moins de 100 000 habitants au XVIIe siècle¹¹⁷, après avoir essuyé maladies, famines, et guerres civiles. Mumford voit en cette chute, une illustration de la déchéance qu'induit le consumérisme. Drôle d'allusion, à l'heure où l'annonce de pandémies nouvelles se fait de plus en plus grande¹¹⁸.

Pour Guy Debord (1931-1994), le fonctionnement économique contemporain est également une cause de la mutation urbaine. Cet écrivain et cinéaste qui affirme que « le capitalisme va jusqu'à redessiner l'environnement en fonction de ses seuls intérêts »¹¹⁹. « L'urbanisme et l'aménagement du territoire sont une prise de possession de l'environnement naturel et humain par le capitalisme qui, se développant logiquement en domination absolue, peut et doit maintenant refaire la totalité de l'espace comme son propre décor »¹²⁰. Il exprime par-là l'importance de l'emprise de l'homme sur son environnement, ou autrement dit, la façon dont il se veut dominer la nature, notamment à travers la place qu'il accorde à l'automobile. La vision de Guy Debord est très critique et vise à interpeller en ce sens.

¹¹⁵ Ibid.

¹¹⁶ Encyclopédie italienne de la science, de la littérature et des arts, Rome, Institut Encyclopédie italienne, Ed., 1949 (réimpression photolyse intégrale de 35 volumes publiés entre 1929 et 1936), vol. XXIX, p. 659

¹¹⁷ Claudio Schiavoni, Eugenio Sonnino, Aspects généraux de l'évolution démographique à Rome : 1598-1824, Annales de Démographie Historique, 1982

¹¹⁸ La prochaine pandémie mondiale pourrait survenir dans les 59 ans à venir, revue Futurasciences, août 2021

¹¹⁹ Ibid.

¹²⁰ Ibid, l'auteur s'appuie notamment sur l'ouvrage DEBORD Guy, *La société du Spectacle*, thèse n°30, in Œuvres, Gallimard, 2006, p774

«C'était à Paris, une ville qui était alors si belle que bien des gens ont préféré y être pauvres, plutôt que riches n'importe où ailleurs.

Qui pourrait, à présent qu'il n'en reste rien, comprendre cela ; hormis ceux qui se souviennent de cette gloire ? Qui d'autre pourrait savoir les fatigues et les plaisirs que nous avons connus dans ces lieux où tout est devenu si mauvais ?

« ici fut la demeure antique du roi de Ou. L'herbe fleurit en paix sur ses ruines. – Là, ce profond palais des Tsin, somptueux jadis et redouté. – Tout cela est à jamais fini, tout s'écoule à la fois, les événements et les hommes, – comme ces flots incessants du Yang-Tseu-kiang, qui vont se perdre dans la mer. »

Paris alors, dans la limite de ses vingt arrondissements, ne dormait jamais tout entier, et permettait à la débauche de changer trois fois de quartier dans chaque nuit. On n'en avait pas encore chassé et dispersé les habitants. Il y restait un peuple, qui avait dix fois barricadé ses rues et mis en fuite ses rois. C'était un peuple qui ne se payait pas d'images»¹²¹

Guy Debord

121 DEBORD Guy, *Œuvres*, Gallimard, 2006



images extraites du film DEBORD, Guy Debord
In girum imus nocte et consumimur igni, 1978



83 Guy Debord tend à personnifier le capitalisme comme un acteur tierce, capable de prendre la main sur l'environnement naturel de l'humain. Néanmoins, ces citations témoignent bel et bien que l'humain interagit avec son environnement naturel. L'habitat de l'humain n'est pas la nature, mais à travers cette logique de domination, s'oppose à elle.

Si nous relient cette pensée à l'effet de lieu de Bourdieu, nous pouvons en extraire deux hypothèses. La première, est que notre position dans la société (notamment capitaliste), nous amène à entrer en opposition de manière corrélée à la nature. La domination sur elle, c'est-à-dire la contrainte, la soumission qu'on lui impose dans notre chez-nous, peut-être vu à la fois comme marque de distinction sociale, mais aussi comme condition d'appartenance. C'est symboliquement une image qui témoigne de l'hégémonie, de la toute puissance de l'homme dans son environnement.

La seconde hypothèse, plus fine encore, serait d'imaginer que cette domination sur la nature serait également conditionnante pour l'individu qui y grandit. En effet, Bourdieu établit un lien direct, à la fois entre le choix du lieu de vie, qui découlerait d'une recherche de proximité avec les éléments culturels et par là d'une certaine position sociale, et à la fois, de manière inverse, entre la place sociale de l'individu évoluant dans un contexte géographique plus ou moins favorable. Il me semble toutefois que ces hypothèses sont à reconsidérer aujourd'hui, notamment au regard du développement du numérique, qui tend à diffuser son contenu de manière homogène sur le territoire.

Si on en croit « l'effet de lieu », le rapport entretenu avec le contexte naturel, pourrait lui aussi être déterminant dans la manière dont on considère notre environnement, et donc dans notre ouverture à la société. On pourrait ainsi voir la relation à la nature, comme richesse culturelle.

Néanmoins, cette hypothèse bascule la conception de la répartition géographique de la culture, considérée actuellement bien plus forte en milieu urbain que rural. Avec l'aide de Bourdieu, ne pourrions nous pas voir en "le retour de la nature en ville" et l'engouement qu'il génère, un indicateur de la récente prise en compte de notre relation à la nature comme richesse culturelle, et ainsi, avoir le potentiel de devenir un nouveau marqueur social de « l'effet du lieu » ?

Lorsque nous nous intéressons à la ville et à son développement, il est indéniable de nous référer à sa notion de grandeur, au regard du territoire, de sa population, et du rapport qu'elle entretient avec ses citadins.

A ce sujet Thierry Paquot (né en 1952), dans son ouvrage *Mesure et démesure des villes*¹²² interroge notamment, à la fois la question de la grandeur des villes dans des problématiques urbaines ou logistiques, et à la fois la question de son rapport à une certaine éthique.

Dans la continuité de la pensée d'Ivan Illich (1926-2002), il montre la possible existence de seuils, au-delà desquels une société ne pourrait plus être conviviale¹²³.

«Ainsi, à la question de la (bonne ?) taille des villes, l'auteur interroge de possibles « justes seuils » ou « bons seuils »»¹²⁴

««Bien que les seuils soient variables, l'auteur observe dans ses lectures que le nombre de 30 000 habitants est relativement récurrent. (...)Mais, c'est «moins le nombre qui devrait être selon lui maîtrisé que l'adéquation entre une entité urbaine et son milieu.»»¹²⁵

¹²² PAQUOT Thierry, *Mesure et démesure des villes*, CNRS Editions, 2020

¹²³ Argument de Ivan Illich, voir chapitre sur le groupe

¹²⁴ MARTIN Elsa, STEBE Jean-Marc, *Thierry Paquot, Mesure et démesure des villes*, CNRS Editions, 2020, recension, 2021

¹²⁵ Ibid.

85 L'argument de Paquot, pose alors une double référence, la première étant une donnée propre aux relations sociales se développant au sein de groupes d'individus¹²⁶, et donc par là, reflétant une sorte d'universalité inhérente aux échanges humains ; et secondement, il nuance que le développement urbain est également, et sans doute prioritairement, dépendant de son milieu et des rapports qu'il entretient avec lui.

C'est à travers ce second argument, qu'il pose la relation de l'humain avec son milieu, et la limite qu'il crée entre l'urbain et le naturel.

«Une ville, rappelle Thierry Paquot, c'est l'heureuse combinaison de trois spécificités : 1/ l'altérité – on accueille l'autre comme un avantage y compris tout ce qui constitue le monde vivant (la flore, la faune) –, 2/ la diversité – qu'elle soit sociale, culturelle, économique ou sociale –, et 3/ l'urbanité – autrement dit l'hospitalité. Dans cette optique, la taille importe donc peu, même si le philosophe de la ville estime que ces trois qualités ne sont guère « envisageables à moins de 3 000 à 4 000 habitants et à plus de 500 000 à 600 000 habitants. »¹²⁷

Thierry Paquot rappelle dès lors que s'il faut bien évoquer le sujet de la taille des villes, c'est surtout pour évoquer les qualités que son échelle procure. En effet, d'après lui, c'est à travers une certaine fréquentation ou affluence, que peuvent, à raison d'interactions sociales, émerger des atouts pour le développement de la vie urbaine.

Mais la grandeur de l'espace géométrique n'est bien entendu pas la seule caractéristique permettant le bien-être des usagers.

«Aux temps naïfs où le tyran rasait des villes pour sa plus grande gloire, où l'esclave enchaîné au char du vainqueur

¹²⁶ voir chapitre sur la taille du groupe

¹²⁷ MARTIN Elsa, STEBE Jean-Marc, op. cit..

défilait dans les villes en fête, où l'ennemi était jeté aux bêtes devant le peuple assemblé, devant des crimes si candides, la conscience pouvait être ferme, et le jugement clair. Mais les camps d'esclaves sous la bannière de la liberté, les massacres justifiés par l'amour de l'homme ou le goût de la surhumanité, désespèrent, en un sens, le jugement. Le jour où le crime se pare des dépouilles de l'innocence, par un curieux renversement qui est propre à notre temps, c'est l'innocence qui est sommée de fournir ses justifications.»¹²⁸

Albert Camus

Dans son livre *L'Homme révolté*, Albert Camus affirme qu'il existe une frontière au-delà de laquelle l'humain ne doit se soumettre. L'établissement de cette frontière n'est pas une manière pour l'homme de se rebeller envers l'autorité qui la contrôle, mais plutôt de délimiter l'étendue de ce qui constitue sa morale, et ainsi, son bien-être. C'est ce qu'on pourrait qualifier de frontière du supportable, voire frontière de l'éthique. Dans l'extrait présenté ci-dessus, il note que cette question n'a pas toujours historiquement eu le même sens, et note que dans notre époque, les actions humaines tendent à se protéger au nom de valeurs, qui peuvent en réalité dissimuler une certaine immoralité de l'acte¹²⁹.

La question que nous pourrions nous poser alors, est, à partir de quand dépassons nous ces limites morales, notamment à l'échelle de la ville ? Existe-t-il des dimensions de la ville dans lesquelles le citoyen peut y établir, voire y sentir ses propres frontières, comme étant territoire de son bien-être ? Si une telle dimension existe, alors, dans la pensée décroissante, il apparaît distinctement que l'échelle souhaitable des villes, des infrastructures, des quartiers, ou des équipements, doit tendre vers une dimension dans laquelle l'homme peut y ressentir une certaine maîtrise de l'espace. La taille de l'homme est donc servie comme étalon, grâce auquel des comparaisons de grandeur sont établies avec l'environnement dans lequel il interagit.

128 CAMUS Albert, *L'homme révolté*, Gallimard, 1951

129 L'extrait a été choisi, pour faire écho aux enjeux environnementaux actuels, qui pareillement, se parent de valeurs (éthiques, communautaires, écologiques, durables, égalitaires, féministes, etc...), mais il est bien plus difficile d'identifier le caractère éthique des actions quotidiennes, et ce qui peut paraître innocent peut parfois s'éloigner du sens moral profond auquel il était pourtant attaché

87 Certains penseurs comme le philosophe Henri Lefebvre (1901-1991) se sont intéressés à la question de l'organisation de l'espace urbain, qui serait en réalité doté de capacités allant bien au-delà des simples utilités fonctionnelles : l'organisation urbaine est support de rapports de domination qui caractérisent la société bureaucratique de consommation¹³⁰.

Cette influence est en réalité déclinée sous trois aspects, que, selon lui, les modernistes ont ignorés. : «la fonction informative, la fonction symbolique, la fonction ludique»¹³¹

Ces fonctions, au sein des rues, sont dépendantes de la place allouée aux piétons, de la rapidité et de la commodité des déplacements, et ainsi, de l'échelle de la rue par rapport à ces derniers. En effet, une rue ne peut permettre aux individus de s'y épanouir et d'interagir que si l'espace qu'ils pratiquent permet à ces 3 fonctions de prendre place.

Cependant, la difficulté à quantifier ce rapport survient rapidement, tant les paramètres engagés sont nombreux. Le concepteur d'espaces urbains n'est en réalité pas maître de la vie de la ville.

«Ni l'architecte, ni l'urbaniste, ni le sociologue, ni l'économiste, ni le philosophe ou le politique ne peuvent tirer du néant par décret des formes et des rapports nouveaux. S'il faut préciser, l'architecte, pas plus que le sociologue, n'a les pouvoirs d'un thaumaturge. Ni l'un ni l'autre ne créent les rapports sociaux.»¹³²

Henry Lefebvre

Cette citation nous rappelle avec quelle humilité les projets urbains doivent être menés, et que malgré tous les efforts que peuvent déployer les protagonistes du projet, l'évolution de la vie urbaine n'est pas une science mesurable. Agir sur l'échelle des villes ne permet donc pas systématiquement d'agir sur la façon dont elles sont vécues.

130 LEFEBVRE Henri, *La Révolution urbaine*, Gallimard, 1970

131 Daniel Pinson, *Architecture et modernité*. Flammarion, 128 p., 1996, Dominos, Michel Serres, Nayla Farouki,

132 LEFEBVRE Henri, *Le droit à la ville*. In: L'Homme et la société, N. 6, 1967. pp. 29-35

Daniel Pinson (né en 1946) décrit quant à lui une évolution de la ville, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, qui tend à vider les rues de sa vie et surtout de la diversité qu'elle abritait (mêlant de manière concentrée logements, artisanat, commerces...) : la fin de petites échoppes et ateliers de proximité, la baisse du travail à domicile, l'apparition d'équipements de loisirs et de grands magasins, la mise à l'écart du logement au profit de commerces et de services... Autant de marqueurs d'une mutation qui modifie un équilibre établi, alors même que le tissu des centres urbains, notamment dans les centres historiques, reste globalement figé.

Le centre-ville opère une transition, sa configuration spatiale, son tissu n'a pas pu évoluer. Il a dès lors accueilli des activités nouvelles, n'ayant pas les nécessités infrastructurelles des industries. Pour nuancer Pinson, nous pourrions argumenter que l'activité n'est pas sortie de la ville, mais a muté à l'intérieur de celle-ci. Le tissu figé de la ville ancienne et son échelle, a donc en partie donné lieu à une mutation de la vie en ville, conséquence directe d'une disposition spatiale pré-établie.

Pour Murray Bookchin (1921-2006), la clé du fonctionnement de la ville se trouve dans le morcellement de celle-ci en quartiers, qui sont définis par une identité propre. Cette identité est «définie par un héritage culturel partagé, des intérêts économiques, une communauté de vues sociales et parfois aussi une tradition artistique»¹³³. Le modèle de quartiers «communes» qu'il propose, tend alors à répartir l'ampleur logistique constitutive des villes, par une «délocalisation institutionnelle». La subdivision des villes serait alors un moyen d'intervenir sur les rapports d'échelles de la ville.

La délocalisation n'implique cependant pas pour lui de la mort de la ville au profit du développement des campagnes. «Soulignons ici que la décentralisation ne signifie pas l'éparpillement arbitraire de la population dans la campagne, que ce soit en familles isolées ou en communautés de la contre-culture - malgré le rôle vital que celles-ci peuvent jouer. Il nous faut au contraire retrouver la tradition urbaine des anciens Grecs, celle de la cité que ses habitants peuvent comprendre et diriger, et créer une nouvelle *polis*, ajustée aux dimensions humaines et que, selon le mot célèbre d'Aristote, chacun peut embrasser d'un seul

133 BOOKCHIN Murray, *Le municipalisme libertaire, Une nouvelle politique communale?*, Cassell, Londres, 1995

Bookchin cherche à la fois à «transformer finalement les cités et les mégapoles urbaines éthiquement aussi bien que spatialement, et politiquement aussi bien qu'économiquement»¹³⁵ Cette citation permet à nouveau de relier l'importance de l'organisation spatiale avec l'effet que ce dernier procure.

«Mon espoir est que ces éco-communautés et leur technologie adaptée aux dimensions de l'homme, ouvrent une nouvelle ère de relations d'individu à individu et de démocratie directe et pourvoient au temps libre grâce auquel, à la façon des Grecs, la population serait en mesure de gérer les affaires de la société en se passant de l'intermédiaire des bureaucrates et des professionnels de la politique.»¹³⁶

Murray BOOKCHIN



Illustrations de Moé Muramatsu, issue de <https://topophile.net/>.

134 BOOKCHIN Murray, *Pour une société Ecologique*, Toward an Ecological Society, 1973, traduction de Daniel Blanchard et Helen Arnold

135 BOOKCHIN Murray, *le municipalisme libertaire*, op. cit.

136 BOOKCHIN Murray, *Pour une société Ecologique*, op. cit.

Le dessin de Moé Muramatsu choisi pour illustrer l'article de Bookchin dans le blog Topophile, n'est par ailleurs pas sans rappeler un certain croquis de Yona Friedmann (1923-2019), pour lequel, la question de la communauté fut également un point central de ses réflexions. Nous y reviendrons dans la partie 2.2.

Jacques Ellul (1912-1994) parle quant à lui de «cités à hauteur d'homme». Qu'entend t-il par là ? Figure active du «personnalisme gascon», Jacques Ellul publiait avec Bernard Charbonneau (1910-1996) Directives pour un manifeste personnaliste.

D'après eux, le «gigantisme de la cité», appelle l'abstraction politique et l'universalisme. La contre-culture qu'il ont cherché à mener durant les années 30, peut alors être vue comme une sous-échelle de la ville, dont les membres furent appelés à limiter leur participation à cette dernière, au profit d'une vie communautaire et révolutionnaire.

Un des outils de manipulation du rapport habitat/ville qui se dégage de ces dernières lectures pourrait me semble-t-il prendre l'appellation de fragmentation, ou hiérarchie.

hiérarchie : «Structuration de l'importance ou de la signification d'une forme ou d'un espace par sa taille, sa forme ou sa position par rapport à d'autres formes et espaces de l'organisation.»¹³⁷

Francis D.K. Ching

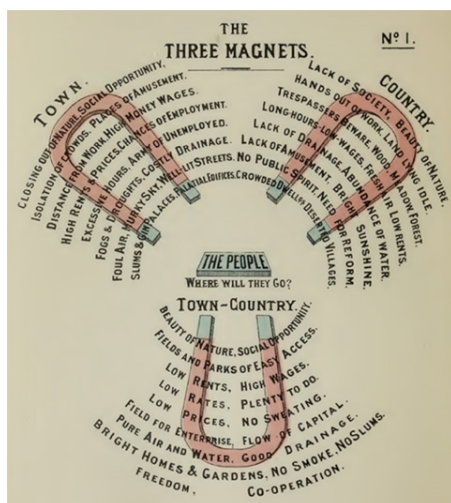
Certaines conceptions de l'espace urbain puisent leur origine dans des conceptions utopiques. C'est le cas notamment de Lewis Mumford, pour qui, une alternative aux modèles urbains actuels serait d'imaginer des villes de tailles moyennes articulées en réseau.

¹³⁷ CHING Francis D.K., *Architecture, forme, espace, organisation*, Eyrolles, 2019

- 91 Dans son ouvrage *The Story of Utopias*¹³⁸, définit deux types d'utopies. Les « utopies d'évasion » n'occupant qu'une place mineure de la littérature et servant d'avantage d'œuvres de fictions et de divertissement qui se détachent du réel ; et les « utopies de reconstruction » qui viseraient à révéler à travers leurs projets des failles sociétales, et tenteraient d'en expérimenter une réponse nouvelle.

l'utopie est depuis bien longtemps synonyme d'irréel et d'impossible, d'autre part que ce sont nos utopies qui « rendent le monde supportable »¹³⁹

Lewis MUMFORD



dessin de HOWARD Ebenezer, 1898 - The three magnets illustrant un société utopique

138 MUMFORD Lewis, *The Story of Utopias*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2015

139 SADOUX Stéphane, *Concevoir et représenter l'utopie La diffusion du modèle des garden-cities en Grande-Bretagne, 1898-2015*, Communication et organisation, 48, 2015

Néanmoins, c'est parmi ces projets irréalistes, que Lewis Mumford voit une critique forte des problématiques alors en jeu. Il n'importe qu'assez peu que la réalisation de ces projets soit possible, ou même souhaitée, mais ces projet sont importants car ils permettent de créer un débat.

«Il est impossible d'étudier les utopies classiques sans voir leurs faiblesses et leurs propositions parfois dérangeantes. Mais pour le moment, il importe de découvrir leurs qualités»¹⁴⁰

Lewis Mumford

Dans le contexte actuel, l'espace pratiqué par les humains est aujourd'hui bien plus vaste qu'il y a 100 ans. Les moyens de transports et de communications ont permis l'expansion de la zone d'influence des individus. Paul Virilio (1932-2018) dira à ce sujet, «la planète est devenue petite».

Toutefois, cette accélération semble rencontrer aujourd'hui deux limites : nous faisons doré et déjà voyager les informations à la vitesse maximale qui est celle de la lumière, et l'expansion de l'aire individuelle permise par l'augmentation de la vitesse des déplacements, se heurte inévitablement à la finitude surfacique de la planète. Il est bon de se demander quelle est la part du vide restant, servant d'interstice et d'articulation aux pleins ?

Nous pourrions même nous risquer à aller plus loin, en développant le raisonnement suivant. Le vide est une notion infinie qui n'a de sens que lorsqu'il est délimité. La finitude du monde mène à dire qu'il existe une finitude des limites du vide, et par là, l'apparition d'une notion de finitude du vide. Le vide devient donc quelque chose de précieux, il n'est plus le non-être infini dans lequel baigne l'étant, il devient un étant lui même. Pourrions-nous dès lors craindre la possibilité de disparition du vide ?

140 MUMFORD Lewis, *The Story of Utopias*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2015

93 Pour autant, André Gorz (1923-2007) rend également compte d'une notion, qui, depuis peu, possède la capacité de remettre en question les rapports d'échelles présents dans la ville. Elle est matérialisée par le développement du high-tech.

En effet, les récents apports de la technologie ont permis une diffusion universelle du savoir, à travers ce qui constitue aujourd'hui un nouveau bien commun. Il permet dès lors d'étendre l'espace de diffusion du savoir, déséquilibrant l'organisation traditionnelle institutionnelle et culturelle de la ville.

Gorz s'établit comme défenseur de ces outils, dès lors qu'ils sont accessibles gratuitement, et équitablement entre les usagers.

Pour autant, nous pouvons nous demander si l'apparition de ces structures institutionnelles et culturelles numériques peuvent réellement palier à ce qui peut paraître comme des «défauts d'échelle», au sens qu'évoque par exemple Ivan Illich. En effet, bien qu'ils demeurent plus accessibles à tout un chacun, ils ne demeurent pas moins gigantesques, et ainsi tout autant voire plus déshumanisés que ne peuvent l'être des institutions devenues trop grandes. En effet, derrière l'interface individuelle que propose le numérique, le traitement des données reste bel et bien un processus de masse.

Nous pourrions conclure sans trop d'hésitation que le rapport ville / habitant, est à la fois un sujet amplement nourri par toute une multitude de pratiques et de points de vues, et à la fois source de conflits d'interprétations. Raisonner sur la ville, c'est faire face à une quantité quasi infinie de paramètres, qui ne sauraient être simplifiés et réduits à une seule pensée humaine. Toutefois, c'est peut-être au travers de ce foisonnement, que la ville se révèle de la plus belle manière, celle de la pluralité, de la complexité, de la diversité de la vie dont elle regorge.

Après avoir abordé la question de l'échelle de la ville, du rapport physique, psychologique ou moral, qu'elle entretient, il est désormais nécessaire de changer de focale pour s'ouvrir à la question de l'échelle de l'habitat par rapport à ses habitants.

Dans son ouvrage *Architecture et Modernité*, Daniel Pinson propose de questionner de la taille de l'habitat vis à vis des besoins de ses occupants et des enjeux contemporains. Il fait appel pour cela à un autre penseur, architecte et urbaniste, Ernst May (1886-1970).

« A travers la notion troublante de «ration de logement», Ernst May s'efforce ainsi de leur offrir une surface de logement calculée selon des normes biologiques minimales, envisagée dans la même perspective que la définition d'une «ration alimentaire». Cette économie de surface passe par l'étude la plus rationnelle possible de l'organisation du logement, de la configuration de ses pièces, comme de leur distribution. »¹⁴¹. Selon Ernst May, le logement se doit de répondre de manière biologique aux besoins de ses occupants.

Daniel PINSON

141 PINSON Daniel, *Architecture et modernité*, Flammarion, 1996, p 23



MAY Ernst, projet de la Siedlung de Francfort
Image: Archives de la Société Ernst May

Or nous l'avons vu précédemment, les rapports de dimensions ne se trouvent n'être que seuls réponses aux nécessités physiques des besoins des habitants, mais ils possèdent des caractéristiques qui en font un réel lieu de l'épanouissement de soi. Ernst May semble pour autant ne s'investir que de la question quantitative du logement, comme étant une réponse à des besoins physiologiques, omettant ainsi toute question de symbolique, et de ce que le logement renvoie à l'habitant et aux usagers de la rue. Peut-être pourrait-on dire que cette absence de prise en compte de la psychologie des lieux, est elle même une prise de position, comme si "le bien-être moral suivrait le bien-être physique", ce qui, dans un sens, pourrait aller de pair avec une conception minimaliste de la vie. Cependant Ernst May ne s'est à ma connaissance pas prononcé explicitement sur ce sujet, d'autant plus que ce minimalisme, lorsqu'il n'émerge pas d'une volonté de l'habitant, ne peut fonctionner par imposition drastique.

Sa comparaison de l'habitat à des «rations d'urgence» est par ailleurs frappante, notamment dans le contexte de crise que nous traversons. Cela n'est pas sans rappeler les enjeux vitaux que porte la question de l'habitat aujourd'hui¹⁴².

¹⁴² voir chapitre 1

En effet, la taille des habitats par habitants est un levier de poids dans la lutte contre l'étalement urbain, et l'utilisation inutile de ressources.

Il faut souligner que deux phénomènes distingués se superposent, le premier consiste en l'étalement urbain, c'est-à-dire le développement de la ville sur ses limites non bâties, et le second est le phénomène de dédensification, visible notamment dans les centres (exemple de Dessau, Detroit...) pouvant avoir plusieurs origines (crise économique, désindustrialisation, déplacement des hommes et des activités vers les périphéries, transition démographique, vieillissement de la population / chute de la natalité, transitions politiques, catastrophes naturelles, sécheresses, situations géographiques déconnectées, surexploitation foncière)¹⁴³. Nous noterons que les causes citées ici sont toutes à tendance croissante, d'après les derniers rapports du GIEC.

Dans ces deux cas, la densification urbaine semble être une solution, pour limiter d'une part l'accroissement de la ville, et de l'autre pour maintenir une cohésion, dans les lieux partiellement vidés par la désaffectation.

D'après l'ouvrage Pour un habitat dense individualisé¹⁴⁴, la densité est définie comme l'économie d'espace qui permet :

1. de gagner de l'espace public, à nombre d'habitant équivalent, et ainsi d'optimiser les infrastructures
2. donner corps à des lieux, de les articuler

Toutefois, aujourd'hui encore, la taille des logements par rapport au nombre de personnes y habitant est en augmentation. Selon l'association Négawatt¹⁴⁵, nous serions en France en phase de « décohabitation », avec en moyenne « 2,0 personnes par logement estimés en 2050, contre 2,2

¹⁴³ selon Charline Sowa, dans sa thèse *Penser la ville en décroissance: pour une autre fabrique urbaine au XXI^e siècle*. Regard croisé à partir de six démarches de projet en France, en Allemagne et aux Etats-Unis

¹⁴⁴ Ministère écologie

¹⁴⁵ <https://negawatt.org/>

97 actuellement ». Cela est d'autant plus vrai que la lutte contre l'étalement urbain est loin d'être remportée, la ville « s'étale aujourd'hui plus vite que sa population ne croît »¹⁴⁶.

Dans son Plan de transformation de l'économie française, le Shift Project préconise, afin d'atteindre une empreinte environnementale soutenable, de fixer un objectif de 30m² de surface habitable au maximum par habitant¹⁴⁷. Les études de l'institut momentum¹⁴⁸ menées entre autres par Agnès Sinaï ou Yves Cochet, confirment également cet objectif comme étant un idéal pour une empreinte environnementale soutenable, des consommations liées à l'habitat¹⁴⁹.

Dans ses logements pour postiers, Philippe Gazeau a donné un exemple de réponse à cet objectif surfacique¹⁵⁰, préférant aux logements spacieux, des espaces communs amples et qualitatifs, a réel potentiel d'appropriation.

Philippe Gazeau, logements pour Postiers
rue de l'Ourcq, ©Philippe Gazeau 1995



146 Nathalie Bertrand, *L'étalement urbain : enjeux environnementaux et aménagement/planification durable*, 2009

147 d'après <https://theshiftproject.org/>

148 d'après <https://institutmomentum.org/>

149 Rappelons tout de même que cet objectif est loin d'être irrationnel, puisque «dans l'unité urbaine de Paris, la surface moyenne par personne est de 31 m², et elle est de 47 m² dans les communes rurales.»; d'après Insee Référence, *Les conditions de logement en France*, édition 2017

150 Avant même l'apparition des objectifs explicités précédemment

Nous pouvons dès lors nous poser naïvement la question suivante : quelle serait la surface minimale jusqu'à laquelle nous pourrions réduire notre espace de vie sans en perdre ses qualités ?

Nuance à apporter toutefois : nous parlons ici de surfaces, mais il me semble plus opportun de parler de volume habitable (exemple de la Suisse), afin de donner une indication plus précise de la quantité d'espace consommé par habitant.

Quels sont les avantages d'utiliser moins de place ? outil efficace pour la lutte contre l'étalement des villes. Compacité ? Utilisation de matériaux ?

Nous nous remémorons pourtant les paroles de Jean Nouvel, lorsqu'il construit Nemausus à Nîmes :

«Une belle pièce, pour presque tout le monde, c'est une grande pièce. Un bel appartement, c'est d'abord un grand appartement»¹⁵¹

L'argument de Nouvel est donc essentiellement à but esthétique. Néanmoins, peut-on s'oser à trouver d'autres critères, permettant de conférer des qualités à un espace (lumière, fonctionnalité, mobilité, praticité, modularité, pérennité...?). Ou, en allant plus loin, que la beauté d'un logement est bien gage de sa qualité ? A cette dernière question, bien des avis divergeront, et chacun y trouvera sa propre définition de la qualité et de la beauté du logement.

Dans le respect de ces objectifs, est-il possible de concevoir une architecture de qualité ? ¹⁵² Quel serait alors le sens de cette qualité ?

¹⁵¹ citation issue du site internet de l'agence de Jean Nouvel, AJN, <http://www.jeannouvel.com/projets/nemausus/>

¹⁵² Nous pensons à Jean Nouvel, dans la description de son projet Nemausus : « Une belle pièce, pour presque tout le monde, c'est une grande pièce. Un bel appartement, c'est d'abord un grand appartement ». Est-ce une vérité absolue ? <http://www.jeannouvel.com/>

- 99 Si nous considérons que la qualité d'un logement ne pourrait se faire par sa surface, quels autres moyens pourraient être trouvés afin de permettre d'apporter du confort de vivre ?

A cette question, Le Corbusier (1887-1965) propose un élément de réponse, qui est celui du plaisir à habiter. Dans le cabanon qu'il construit à Roquebrune-Cap-Martin, il conçoit un espace de vie pour une résidence secondaire de 16m² pour deux¹⁵³. Le «luxe» selon lui¹⁵⁴. Le Corbusier revendiquait la qualité de ses espaces «justes», «parfaitement organisés», en adéquation avec l'usage qu'il en est fait. Il faut toutefois bien garder à l'esprit que cet habitat correspondait à un habitat de vacances, et ne cherchait aucunement à faire la démonstration d'un modèle à suivre.



Le cabanon de Le Corbusier à Roquebrune-Cap-Martin, 1952
photographie Manuel Bougot

153 Notons toutefois que le cabanon est doté d'un bureau de travail annexe

154 CHIAMBRETTO Bruno, *Le corbusier à Cap-Martin*, Parenthèses, 1987

Une autre idée, soutenue par Monique Eleb (né en 1945) au cours de l'une de ses conférences ¹⁵⁵, permettant d'apporter une qualité nouvelle au logement, pourrait être le développement de la relation de l'habitat avec l'extérieur. En effet, il est fait le constat que l'ouverture du logement sur le milieu naturel, qu'il soit privatif ou non, permet également de s'y sentir mieux, et de percevoir son logement comme s'il était plus vaste que ce qu'il n'est en réalité.

Par ailleurs, l'expérience des crises de confinements répétées, a révélé encore d'avantage les qualités procurées par un extérieur, privatif ou commun, comme lieu de vie à part entière.

D'autres idées ont également émergées à la recherche de qualités nouvelles de l'habitat «small», concernant notamment les espaces communs qu'un resserrement des logements peut dégager.

les surfaces réduites de logements peuvent permettre de multiplier des espaces communs de qualité ou des espaces de co-working (partage de machines, de secrétariat, espaces de rencontres entre télétravailleurs, cuisines communes...). Cette intention est notamment manifeste de le projet de Duplex Architekten, à Zurich Mehr als Wohnen (2015)(projet ci-contre). Ici, les espaces de circulations ont été amplifiés et équipés, afin de permettre aux habitants de les investir. Il propose par ce plan une typologie de logements qui s'apparente à de la cohabitation, tout en préservant une certaine autonomie des différentes cellules.

155 «Entre confort, désir et normes, le logement contemporain», CAUE du Gard, 2015



Hunziker Areal, Baugenossenschaft mehr als wohnen
Grundriss Regelgeschoss, Dialogweg 6
DUPLEX architekten, Zürich

La question de la taille du logement par habitant se pose aussi dès lors qu'il y a une évolution dans un ménage. Un logement adapté à un instant donné, pourrait ne plus l'être dans le futur. Cette question renvoie aux recherches de plus en plus nombreuses sur le réservoir que constituent les demeures devenues trop grandes, pouvant par exemple faire l'objet de cohabitations ou subdivisions. La mutabilité du bâti apparaît donc comme une qualité essentielle permettant de répondre de manière flexible et durable à cet objectif surfacique.

Symbiose avec l'environnant -
Illich, DUFRENE, Coomaraswamy,
THOREAU, RAHBI, MOLES

La littérature décroissante est aussi en partie fondée sur l'idée qu'un rapport harmonieux à ce qui entoure l'humain, un rapport de réciprocité, de symbiose. Très souvent, le thème de la symbiose avec la nature est repris comme une quête d'épanouissement, mais l'enjeu n'en est pas moindre avec l'environnement que l'on côtoie tous les jours.

Ivan Illich (1926-2002) parle notamment «d'enracinement» de l'individu à son lieu de vie, le décrivant comme une relation réciproque dans laquelle l'individu contribue par sa présence à enchanter le lieu, et par la même occasion, peut y trouver sa place, s'y sentir bien.

Selon Illich, cette relation harmonieuse est mise à mal par le fonctionnement capitaliste des sociétés contemporaines occidentales.

Ivan Illich écrit ceci : « La surcroissance menace le droit de l'homme à s'enraciner dans l'environnement dans lequel il a évolué »¹⁵⁶

Dans son essai *La sagesse de Leopold Kohr*¹⁵⁷ (1909-1994), il faisait remarquer que «les Grecs [anciens] avaient le concept de tonos, que l'on peut comprendre comme juste mesure, caractère de ce qui est raisonnable ou proportion. Si le bien commun ne repose pas sur un tonos, une proportion entre les humains et la nature»

Tonos, est un mot qui signifie également «le ton», terme musical qui définit la tonalité. On peut y voir ici un rapprochement entre espace et musique, comme si l'espace construit devait posséder un certain «ton», pour trouver «l'harmonie» avec la nature. Le rôle de l'architecture est donc «de sonner juste» dans son environnement.

Encore une fois, aucune donnée mesurable n'est décrite dans ces propos. Cette règle semble plutôt faire appel à une impression subjective, une intuition, une «petite sensation», ce que Illich nommera un «sensus communis»¹⁵⁸, qui, une fois réussie, tendrait effectivement vers cet «accord parfait» entre architecture et nature (si tantôt que l'on considère ces deux entités comme distinctes)

La littérature décroissance est aussi empreinte d'une vision poétique de la nature, bien qu'elle ne soit pas toujours bonifiée. Peu d'auteurs n'ont su décrire avec tant de poésie, la bienveillance mais également la brutalité produite par la nature que Henry David Thoreau (1817-1862).

«Soir délicieux, où le corps entier n'est plus qu'un sens, et par tous les pores absorbe le délice. Je vais et viens avec une étrange liberté dans la Nature, devenu partie d'elle-même. (...) La sympathie avec les feuilles agitées de l'aune et du

¹⁵⁶ ILLICH Ivan, *Une société sans école*, Seuil, 1971

¹⁵⁷ texte de 1994, publié en 2004 dans l'ouvrage *La perte des sens*, Fayard

¹⁵⁸ traduit en français par : un sens commun

peuplier me fait presque perdre la respiration ; toutefois, comme le lac, ma sérénité se ride sans se troubler. (...) Le repos jamais n'est complet. Les animaux très sauvages ne reposent pas, mais les voici en quête de leur proie»¹⁵⁹

Henry David Thoreau

L'accès à la symbiose avec l'environnant semble également possible à travers une certaine forme de contemplation poétique de la nature.

Le mouvement décroissant entretient également une vision poétique et romantique de la nature. Mikel Dufrenne (1910-1995), un des théoriciens de la phénoménologie, considère par ailleurs à ce sujet que le seul rapport à la réalité (ce qu'il nomme dans ses écrits «la Nature»), se fait dans la poésie¹⁶⁰. La phénoménologie s'intéresse en effet aux rapports au réel, et s'interroge sur l'exactitude des phénomènes perçus par rapport à la réalité. D'après Husserl, l'attitude spontanée de l'humain vis-à-vis de la réalité est une attitude «théorico-pratique-intéressée», qui a pour ainsi dire l'effet «d'humaniser» la réalité, de la transformer à des fins motivées. Toutefois, la perception de l'art, la sensibilité à la beauté, à la poésie des choses, est un fait totalement désintéressé, et par là, met entre parenthèse cette forme humaine de réduction perceptive, permettant une prise de conscience plus vraie, moins tronquée de la réalité. La poésie peut donc être vue dans ce contexte non seulement comme un support de l'art, du beau, mais également comme étant en quelque sorte une passerelle vers la vérité.

Il est par ailleurs inutile de rappeler le lien étroit entre nature et art, qui inspire par ses motifs et ses ambiances les œuvres d'art depuis leurs origines.

« L'art, c'est le plus court chemin de l'homme à l'homme. »,

André Malraux

¹⁵⁹ THOREAU Henry David, *Walden, ou la vie dans les bois*, Nouvelle revue française, trad. Louis Fabulet, 1922

¹⁶⁰ ce paragraphe s'appuie sur un entretien publié par la chaîne La Parenthèse, nommé *L'art et la Phénoménologie - La Parenthèse reçoit Charles Bobant*, https://www.youtube.com/watch?v=NOOr4l_Js2dc&t=1609s



Nous pouvons dès lors comprendre l'importance qu'accordent les penseurs décroissants, à mener une quête spirituelle, le plus souvent se faisant dans la contemplation de l'environnement naturel.

Pierre Rabhi (1938-2021) soutenait à ce sujet ces mots : «Pour moi la spiritualité est totalement implicite. Ma propre vie ne peut pas se concevoir sans cela. Mon retour à la terre se concevait sur la base d'une dimension à laquelle je ne pouvais pas renoncer, qui est la dimension dite spirituelle.»¹⁶¹ Pour lui, l'accès à cette dimension intérieure passait par une vie rurale, la culture des terres et la récolte de leurs fruits.

Pierre Rahbi évoque le bonheur que lui procure la «simplicité», c'est à dire pour lui le refus de s'assujettir à toute forme d'organisation qui n'aurait pour intérêt de répondre aux besoins humains, aussi bien vitaux, que sociétaux ou culturels. Il fait également référence au lien qu'entretenaient les tribus Sioux à leur environnement, et voit en lui une source profonde d'inspiration.

«L'air est précieux à l'homme rouge, car toutes choses partagent le même souffle - la bête, l'arbre, l'homme, ils partagent tous le même souffle. L'homme blanc ne semble pas remarquer l'air qu'il respire.»¹⁶²

Sitting Bull

Le chef de tribu Sitting Bull évoque dans ce court extrait non seulement la relation que le peuple Sioux entretient avec la nature, mais aussi

¹⁶¹ Pierre Rabhi, dans un entretien pour la revue S'Ilence

¹⁶² Lettre de Sitting Bull et de Chef Seattle au Président des Etats Unis d'Amérique, 1886

107 avec l'air, qui constitue sans doute l'environnement qui physiquement est le plus proche de toute chose, mais est également l'un dont on se soucie le moins. A l'heure des réductions de gaz à effet de serre et autres Composés Organiques Volatils, cet extrait paraît des plus pertinents.

William Morris (1834-1896) s'insurgera : «l'air est devenu irrespirable, la pollution a gagné chaque forêt et chaque lac (...)»¹⁶³

La relation avec ce qui nous environne, paraît donc être un vecteur de bien-être, mais également une responsabilité dans sa préservation. C'est lorsqu'elle est réussie, qu'elle pourrait s'apparenter à la symbiose que décrivent ces auteurs.

L'exemple que donne Maurice Sauzet de certaines de ces réalisations, peut donner une illustration de cette quête d'harmonie entre habitat et environnement



SAUZET Maurice, La Garde-Freinet (2006)
cred. Maurice SAUZET

163 BIAGINI Cédric, MURRAY David, THIESSET Pierre, *Au origines de la décroissance*, L'échappée, 2020

«Une des inquiétudes principales de Mumford, qu'il partageait avec nombre de ses contemporains, résultait de l'incompatibilité devenue de plus en plus patente entre la préservation des possibilités d'accomplissement de la plus profonde valeur humaine avec la propension de la plupart des individus, formatés par la société de consommation, à céder à «l'aveugle idolâtrie de la technique et aux maléfiques instruments de la volonté de puissance».»

MUMFORD Lewis, La Cité à travers l'histoire, Agone, 2011

«Toutes les choses tendent vers leur perfection ultime. (...). Toute l'expérience de pure esthétique dont chacun est capable constitue sa garantie de l'ultime perfection et du parfait bonheur»

COOMARASWAMY Ananda Kentish, La Transformation de la nature en art: les théories de l'art en Inde, en Chine et dans l'Europe médiévale : l'iconographie, la représentation idéale, la perspective et les relations dans l'espace, L'AGE D'HOMME, 1994

«L'homme vit dans deux mondes – le monde qui est en lui et le monde qui est hors de lui – et c'est ce qui fait de l'histoire humaine un récit aussi confus que passionnant. Le monde intérieur des hommes a changé au point de désintégrer le monde physique comme sous l'effet de la puissance fulgurante du radium. Je me permettrais d'appeler ce monde intérieur notre idolum (pluriel idola) ou monde des idées. 'Idée' n'a pas ici son sens tout à fait habituel, je l'utiliserais plutôt pour exprimer ce que les philosophes appelleraient le monde subjectif, les théologiens peut-être le monde spirituel. Je souhaite y inclure toutes les philosophies, les fantasmes, les rationalisations, les projections, les images et les opinions dont les gens se servent pour régler leur comportement. Ce monde des idées, lorsqu'il s'agit par exemple de vérités scientifiques, correspond parfois assez exactement à ce que l'on appelle le monde ; mais il faut avoir présent à l'esprit qu'il a des contours particuliers tout à fait indépendants de son environnement matériel.

Mais le monde physique est indéniable et il est impossible de s'en échapper. [...] seul un fou refuserait de tenir compte de son environnement physique, et il est le substrat de nos vies quotidiennes. [...] nous réglons notre comportement à l'aide d'idées qui n'ont aucune réalité dès que nous cessons de leur accorder le moindre crédit.»

MUMFORD Lewis, *The Story of Utopias*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2015

2.2 La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au groupe

organisations spatio-sociétales,
BOOKCHIN, KOHR, ANDERS

De tout temps, l'humain a développé des stratégies, permettant l'établissement d'une vie en groupe. Il s'est dès lors confronté à des problématiques d'ordre social, qui ont certaines fois trouvé réponse dans l'élaboration de dispositifs spatiaux (phalanstère, jardins ouvriers, maison communale, divers lieux de rassemblements, de cultes d'échanges...). Jacques LUCAN évoque par ailleurs la structure urbaine comme ayant la capacité de structurer également l'organisation sociale.

Il cite notamment Levi Strauss¹⁶⁴, qui décrit de quelle manière l'organisation spatiale du village de Kejra au Brésil, permet de réguler la vie sociale du village : le village est constitué de huttes disposées en cercle et d'une hutte centrale selon des règles bien définies. Au centre, la grande hutte des hommes célibataires. Puis, de ce centre sont définis certains axes, qui partitionnent le cercle en moitiés. Ces moitiés définissent alors le statut de leurs habitants, et n'autorisent l'union que de deux individus venant de deux moitiés différentes. On peut y voir un dispositif visant à lutter contre l'inceste.

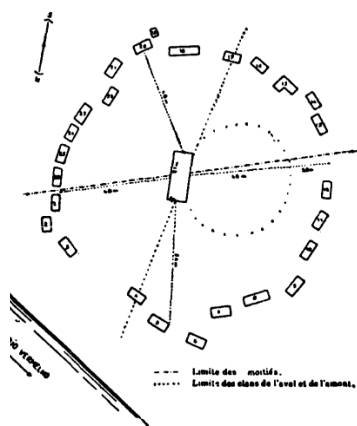


Fig. 22. – Plan du village de Kejara.

illustration tirée de LEVI-STRAUSS Claude, *Triste Tropiques*,
Terre Humaine, 1998 [1955]

¹⁶⁴ LEVI-STRAUSS Claude, *Triste Tropiques*, Terre Humaine, 1998 [1955]

- 111** Dans ces dispositifs, le paramètre de la taille du groupe, autrement dit, du nombre d'individus s'y référant, apparaît également comme une donnée majeure.

Dans une étude publiée en 1992¹⁶⁵, Robin Dunbar fait un rapprochement entre la taille du cortex cérébral de primates et le nombre de sujets de groupes stables qu'ils forment. En l'extrapolant au cerveau humain, il détermine que le cortex humain aurait les propriétés biologiques pour comprendre et interagir, avec un groupe composé de 100 à 230 individus. Cette fourchette serait un optimal, pour former un groupe stable.

Cette théorie doit cependant être considérée avec prudence, elle ne doit pas être comprise comme fixant un nombre d'individus d'un groupe clos. Sauf cas singuliers d'adoption d'une vie communautaire recluse, ce type de conception n'est pas représentatif de la réalité des interactions et des échanges qui composent le groupe social de chaque individu. Ce nombre doit plutôt être vu comme une capacité d'interaction propre à chacun.

Ceci est notamment confirmé à travers des études portant sur les réseaux sociaux. Dans son article¹⁶⁶, Michel Forsé souligne la plausibilité du nombre de Dunbar :

«Une étude récente du réseau de Twitter (380 millions de tweets dont sont extraits 25 millions de conversations entre 1,7 million d'individus) valide également cette fourchette en montrant que les relations réciproques et durables sur ce réseau trouvent une limite maximum se situant aux alentours de 150 à 200 contacts par individu»¹⁶⁷

165 DUNBAR Robin, *Neocortex size as a constraint on group size in primates*, Journal of Human Evolution, 1992

166 FORSE Michel, *les réseaux sociaux d'aujourd'hui un monde décidément bien petit*, OFCE, 2012

167 Ibid.

Murray Bookchin, s'intéresse quant à lui au fonctionnement de nos sociétés industrialisées. Il a pour cela fait l'étude de plusieurs communautés indigènes et autonomes, afin de comprendre comment elle se sont constituées à partir de sociétés archaïques. Il écrit à ce sujet qu'«une communauté organique a toujours une dimension naturelle»¹⁶⁸. La communauté organique qu'il décrit, se réfère à un groupe d'individus, capable de s'organiser de manière autonome dans un environnement donné. Dans cette communauté «tous les êtres humains ont un droit sur les moyens d'existence, sans égard pour la part de travail qu'ils apportent au fond commun»^{169 / 170}. Cela signifie que la communauté accepte les inégalités entre individus, et n'en tient pas rigueur dans la répartition des droits entre individus.

Cependant, Bookchin souligne qu'«A mesure qu'ils s'accroissent, les surplus matériels engendrent les classes sociales qui prélèvent peu à peu sur le travail du plus grand nombre les privilèges d'une minorité». Dès lors que le groupe produit en excès, un déséquilibre survient, et l'équité entre inégaux se rompt.

Nous pouvons comprendre de cette étude, qu'un groupe d'individus peut s'organiser en équité, dès lors que, si communauté il y a, elle ne doit ni dépasser un certain nombre d'individus (qui le rendrait inorganique), ni produire des biens en excès (qui favoriserait les disparités).

La coopération chez Bookchin prend également un sens symbolique. En effet, dans les groupes tribaux qu'il étudie, la coopération va de pair avec des croyances, qu'elles soient religieuses, traditionnelles ou écologiques. La vie dans un environnement hostile, naturel, a d'elle même imposé une forme de coopération entre individus, et a donné lieu à une sorte de «conception harmonieuse», se basant sur une certaine forme de spiritualité. Bookchin poursuit : «L'esprit de coopération, qui constituait la condition première de la survie de la communauté organique, imprégnait donc totalement la vision de la nature qu'avaient

168 BOOKCHIN Murray, *Pour une société Ecologique*, Toward an Ecological Society, 1973, traduction de Daniel Blanchard et Helen Arnold

169 Ibid.

170 L'auteur ajoute : «C'est ce que Paul Radin appelle la loi du «minimum irréductible»»

113 les hommes d'avant l'écriture, ainsi que les relations entre le naturel et le social»¹⁷¹. Nous pouvons entendre par là que, de la survie en milieu naturel découle une forme de coopération, mais que cette coopération ne se fait pas sans une considération plus spirituelle de la nature. Ce symbolisme joue le rôle de liant dans la communauté, et cadence sa vie.

Gunther Anders (1902-1992), est l'un des auteurs qui décrira très tôt, de manière extravagante et clairvoyante mais résolument accessible à tous, le décalage que crée le développement de nos sociétés modernes, par rapport à nos consciences humaines.

L'idée majeure d'Anders est son concept de décalage Prométhéen. Ce concept, qu'il a développé dans plusieurs de ses ouvrages, dont notamment l'un des plus célèbres, *L'obsolescence de l'homme*¹⁷². Pourtant, la profondeur de ce concept est fréquemment négligée : en effet, il est très souvent évoqué le rapport de taille ou de force entre l'outil et l'utilisateur qui est établi à travers le développement de la technique, conduisant à montrer que la technique a démuni l'homme de son contrôle sur celle-ci. Mais l'idée d'Anders est en réalité bien plus profonde.

Pour Anders, la capacité de l'humain à créer, dépasse sa capacité à comprendre. L'humain engendre ainsi des inventions dont il ne peut maîtriser les tenants et aboutissants. Ce que met en avant Anders, c'est donc un décalage d'ordre biologique, inhérent à la constitution de l'humain. La création est plus rapide et plus facile, que la compréhension.

On sent rapidement que cette intuition se révèle pertinente, notamment lorsque l'on considère les avancées technologiques fulgurantes qu'ont connues ce siècle et le dernier, et notre incapacité d'en maîtriser toutes les connaissances. Nous pouvons par ailleurs noter que cette incapacité s'accroît, à mesure que la répartition du travail se divise.

William Morris soutiendra à ce sujet, qu'en opposition au prolétaire,

¹⁷¹ Ibid.

¹⁷² ANDERS Gunther, *L'obsolescence de l'homme*, 1956, éd. française Ivrea 2002.

«l'artisan qui maîtrisait l'ensemble du processus de production, pouvait dire de l'objet qu'il créait qu'il était son œuvre et éprouver ainsi du plaisir et de la fierté dans son labeur»¹⁷³.

Selon lui, la «réduction du temps de travail, le système de troc, préféré à l'argent et à son influence néfaste sur les relations que les individus entretiennent entre eux, le respect de l'environnement naturel, le bien-être plutôt que le bien-avoir» sont autant de moyens selon lui de rétablir une société plus heureuse.

Certains architectes en ont (sans doute par eux-mêmes) mesuré l'importance. Cela a me semble-t-il été le cas, pour le projet d'Anne Lacaton et de Jean-Philippe Vassal, de la place Place Léon Aucoc à Bordeaux¹⁷⁴ pour laquelle les architectes ont mené une très large analyse de terrain, qui aboutissait à la conclusion qu'aucune modification de la place existante n'était réellement souhaitable. L'enjeu du décalage Prométhéen a semble-t-il été totalement considéré par les architectes, qui ont, par cet exemple, démontré l'importance d'une analyse quasi-exhaustive du lieu, avant toute intervention, toute création, mais aussi, à quel point il est bien plus ardu de démontrer la non-nécessité d'intervenir, que d'intervenir de manière hâtive. Cela me semble être un témoin de ce décalage en nous, qui d'une part nous incite à projeter, à créer de manière intuitive, alors que d'autre part, notre capacité à comprendre et analyser les enjeux, impacts, nécessités du projet, s'avère bien plus ésotérique.

Un des exemples qui a sans doute inspiré à Anders sa théorie, a été donné par l'expérience qu'a connue son père, William Stern. Psychologue théoricien de renommée, William Stern s'inscrit dans un courant qu'il nomme «personnaliste», il est convaincu que l'esprit humain ne se quantifie pas. Il lutte pour cela contre une pratique courante à son époque, de standardiser et quantifier statistiquement les psychés, considérant les individus comme «objets». Il veut montrer que

¹⁷³ BIAGINI, MURRAY, THIESSET, op. cit.

¹⁷⁴ Projet de 1996

115 la complexité de l'esprit humain ne peut être comprise collectivement, mais doit tenir compte de la particularité de chaque personnalité.

Cependant, Stern se voit alors rattrapé par l'une de ses inventions, le QI. Alors conçu comme outil de mesure clinique, le Quotient Intellectuel qu'à inventé Stern, n'était selon lui, aucunement une tentative de représentation de l'esprit humain, il ne visait qu'à traduire certaines capacités de réflexion. Or, depuis, le QI est encore aujourd'hui un outil grâce auquel des personnes s'identifient¹⁷⁵. L'invention de Stern l'a dès lors surpassée.

La pensée d'Anders est très similaire à celle que développent les gascons Bernard Charbonneau et Jacques Ellul. Ce derniers soutiennent «la société personnaliste», dans laquelle la communauté y est vue comme «une nécessité matérielle de l'homme et comme une nécessité spirituelle, sorte de communion »¹⁷⁶. Ils empruntent alors étrangement le terme de «personnalisme» à Louis William Stern.

Concernant l'organisation de la vie en société, ils proposent une réflexion sur 3 piliers de notre modèle en Occident : la famille, la propriété et l'héritage. Ils visent alors à purger «la famille de sa culture bourgeoise, faite d'égoïsme, pour fonder une « véritable communauté »»¹⁷⁷.

«La société personnaliste fait l'éloge de la communauté définie comme « une nécessité matérielle de l'homme et comme une nécessité spirituelle, sorte de communion ». Cette approche par la communauté vise à ré-enraciner l'homme que le phénomène urbain a déshumanisé en l'arrachant aux liens avec ses semblables. Le projet personnaliste n'est cependant pas réactionnaire. Si

175 En témoigne pour exemple, les clubs QI, formant des communautés accessibles qu'à partir d'un certain niveau de QI (comme par exemple en France l'association Mensa, <https://mensa-france.net/lassociation/>)

176 DUVERGER Timothée, *La révolte personnaliste des années 1930*, L'Aquitaine révoltée, pp.281-296, 2016

177 Ibid.

l'homme doit être enraciné, ce n'est pas pour l'enfermer dans un nouveau carcan social, mais au contraire pour lui donner les moyens de se libérer. La liberté abstraite du libéralisme est refusée au profit d'une liberté réelle que la communauté, groupe de personnes réduit, peut seule assurer.»¹⁷⁸

Timothée Duverger, sur Jacques Ellul et Bernard Charbonneau

Le rapport à la propriété - Lanza Del Vasto, Lefebvre, Harvey

La propriété est une notion clairement définie dans les lois et réglementations de nos cultures occidentales. Pourtant la sensation de propriété semble ne pas toujours s'y accorder.

En effet, la chaise sur laquelle je m'assois, bien que je ne l'ai pas acquise, devient pourtant bien, pendant la durée où je l'occupe «ma chaise». Aussitôt quittée, elle redevient à nouveau la possession du lieu dans laquelle elle se tient, ou d'un propriétaire plus direct (la chaise de la salle, la chaise de Jean...). Il y a dès lors une sorte d'appropriation naturelle des choses, voire parfois des lieux, qui semble aller de soi.

«il va seul à pied, celui qui va vers ce-qui-va-de-soi»

Lanza del Vasto¹⁷⁹

Dans une table ronde intitulée «Architectes européens, vers une

¹⁷⁸ Ibid

¹⁷⁹ LANZA DEL VASTO, *Eloge de la vie simple*, Rocher, 1996

117 architecture décroissante ?»¹⁸⁰, le fondateur de l'agence Snohetta, Kjetil Thorsen Trædal, interroge sur le rôle du toucher dans le phénomène d'appropriation, comme pour l'exemple précédent de la chaise. Nous serions instinctivement incombés de la responsabilité de l'objet que nous tenons en main. C'est par ce toucher que nous pouvons en prendre soin ou non, c'est donc par lui que se forme une sorte de phénomène d'appropriation momentanée.

Pour Henri Lefebvre (1901-1991), la propriété doit se distinguer de l'appropriation. Dans son ouvrage *Le droit à la ville*, il souligne que l'aliénation est engendrée par la privatisation de la ville. Il appelle pour ce faire au «droit à la ville», comme la possibilité de s'extraire de cette autorité, à travers l'appropriation de l'usage d'un lieu sans en être le propriétaire. Bien souvent, ces types d'espaces sont de nature publiques. Cependant, Lefebvre souligne l'importance également, pour les usagers du lieu approprié, de participer de manière active à sa création ou à son maintien.

« il ne s'agit pas du tout de la propriété; il s'agit même de quelque chose de tout à fait différent ; il s'agit du processus par lequel un individu ou groupe s'approprie, transforme en son bien quelque chose d'extérieur, de telle sorte que l'on peut parler d'un temps ou d'un espace urbain approprié au groupe qui a façonné la ville »¹⁸¹

Henry Lefebvre

Il est à noter que Harvey (1935) poursuit également une philosophie proche de celle de Lefebvre, en soulignant que des espaces a priori non appropriables peuvent également, à l'usage et suivant leur mode de gestion, devenir biens communs. C'est le cas notamment d'écoles publiques, dans lesquelles «des comités entre parents et enseignants sont mis en place», ou d'hôpitaux «lorsque s'organisent des comités

180 https://www.youtube.com/watch?v=7TdlFw6MY_M&t=1929s

181 LEFEBVRE Henry, *Du Rural à l'Urbain*, Anthropos, 2001 [1970]

Dans *Eloge de la vie simple*, Lanza del Vasto (1901-1981) va jusqu'à considérer que la ville constitue «un mensonge», car la vie s'y fait de manière artificielle, au détriment du rapport direct aux choses (elles passent par des intermédiaires qui cachent la vérité qui ne veut pas être vue). Par ailleurs, l'un des fondements qui régit les communautés qu'il fonde, est l'exclusion de toute forme d'acquisition de biens. Il ira jusqu'à déclarer

«la propriété c'est le meurtre, le meurtre obligatoire qui s'appelle la guerre»¹⁸³

Lanza Del Vasto

Il associe donc la propriété à la violence qu'implique le pouvoir de posséder.

Lanza Del Vasto, fût un des pionniers de la vie communautaire. Très influencé par Gandhi avec qui il s'est instruit, il entreprit la création de communautés, nommées «Communautés de l'Arche». Il démontre par là, qu'une mise en pratique de ses pensées est possible, bien qu'elles dépendent en réalité de certains critères.

Afin que la paix règne dans le groupe, dans les communautés qu'il fonde, «toutes les décisions sont prises en commun, on s'efforce de traverser et de dépasser les conflits par les moyens de la non-violence, personne n'est salarié, toutes les charges sont tournantes afin que nul ne s'installe dans un statut, les produits du travail sont mis à disposition des membres de la communauté, les surplus servent à la solidarité entre communautés ou sont distribués gratuitement, la vie quotidienne suit le rythme des saisons et se trouve ponctuée de fêtes grandioses, ferment d'unité et de créativité». La solution de vie communautaire «est à ses

182 BRANCACCIO Francesco, *Changer la ville, André Gorz et les communs urbains*, Variations 22, 2019

183 LANZA DEL VASTO, Ibid.

Chez Lanza del Vasto, le mode de vie communautaire passe aussi par l'adhésion à une foi religieuse. Faire communauté serait « mener une vie qui soit une et où tout aille dans le même sens, de la prière et méditation au labeur pour le pain de chaque jour, de l'enseignement de la doctrine au traitement du fumier, de la cuisine au chant et à la danse autour du feu »¹⁸⁵

Pour que communauté puisse se faire, il serait important d'attribuer du sens aux tâches attribuées aux habitants. Les habitants, au moyen de leurs contributions se voient alors chacun comme apportant sa pierre à un édifice commun, ce qui permettrait dans une certaine mesure de justifier des privilèges que leur offre la communauté. Chaque geste du quotidien serait important, dès lors qu'il vise à contribuer à la bonne marche de la vie du groupe.

Néanmoins, Lanza del Vasto, à mesure de la théorisation du mode de vie communautaire semble s'éloigner du dualisme qu'a conceptualisé Tönnies, en soutenant que la vie en communauté doit aussi permettre une forme d'individualité.

Ferdinand Tönnies (1855-1936) oppose la «société» à la «communauté», la première étant «immense et anonyme, conflictuelle et corruptrice»¹⁸⁶, et la seconde «intersubjective, à échelle humaine, authentique et harmonieuse»¹⁸⁷.

«Peu à peu, il dut prendre en compte et intégrer dans son modèle communautaire certains éléments hérités de la modernité occidentale : non seulement quelques

184 ROGNON Frédéric, *Lanza del Vasto et la modernité*, Revue d'histoire et de philosophie religieuses, 2003

185 LANZA DEL VASTO, *Technique de la non-violence*, Paris, Folio essais, Denoël, 1971

186 ROGNON Frédéric, op. cit., s'appuyant sur les propos issus de l'ouvrage de F. Tönnies, *Communauté et Société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, PUF, 1944

187 Ibid

innovations techniques, mais surtout le principe de l'autonomie relative de l'individu»¹⁸⁸

Ferdinand Tönnies

120

La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au groupe

Cette remarque révèle alors que même dans le schéma de vie communautaire proposé par Lanza del Vasto, une certaine autonomie des individus est souhaitable voire nécessaire, et passe par un certain degré de privatisation dans la communauté elle-même. C'est cette singularité qui permettrait le refuge de la personnalité de son usager, et ainsi son émancipation.

L'abolition pure et simple de la propriété ne semble donc pas chose évidente, et fait entrer en jeu bon nombre de prérequis. Nous retiendrons de cette pensée, que si la propriété peut ne pas exister à l'échelle d'un groupe, elle se retrouve bel et bien à une autre échelle, celle de l'individu.

Barrières, ouverture de l'habitat aux autres, Hundertwasser, Servigne

La thématique de la place de l'individu et son rapport au groupe, appelle à la question de l'ouverture de celui-ci aux autres, à travers notamment la porosité de ses peaux.

Il est nécessaire de comprendre que ce que démontre Friedensreich Hundertwasser (1928-2000) à travers sa théorie des cinq peaux, est non seulement leur existence définies et distinctes, mais surtout qu'elles entretiennent en permanence des échanges entre elles, voire même qu'elles peuvent dans certains cas être interdépendantes.

188 Ibid

121 La première peau, l'épiderme, n'est pas tant à entendre d'un point de vue biologique, mais surtout comme ce qui délimite notre être. C'est la frontière entre ce qu'est notre corps, et ce qui ne l'est pas, qui est extérieur à nous. La peau est une frontière vivante, en échange permanent avec l'environnement, c'est donc un lieu de passage. En cela, elle est aussi l'expression de ce qu'elle abrite, un organisme plus profond, par la capacité par exemple de traduire par le moindre changement de pigmentation, des lésions bien plus profondes, physiques ou psychiques. L'expression "être mal dans sa peau" fait tout à fait sens, les victimes de pathologies de l'épiderme souffrent très fréquemment des troubles psychiques, liés notamment au regard des autres, et à l'image que l'on se fait de soi. L'épiderme au sens dont en fait usage Hundertwasser, est à la fois cette frontière physique de notre être, mais aussi une frontière psychique, c'est notre "moi", celui avec lequel on naît, celui qu'on ne choisit pas.

La seconde peau, les vêtements, symbolisent, plus encore qu'un assemblage de fils et de tissus, une image que l'on donne à voir. Le choix des habits que nous portons est lié soit à notre activité, soit à nos envies ou notre état d'esprit, et en cela il devient tentant de nous faire une idée subjective d'une personne à travers son apparence. Cela a donc une importance cruciale, dès lors que l'individu est en société. Nous ne choisissons pas (ou très peu) notre corps, mais nous pouvons choisir aisément l'apparence que nous renvoyons par notre habillement. L'habit, selon Hundertwasser, est donc à entendre comme l'apparence que nous souhaitons nous donner, comme le choix d'un avatar dans une société. C'est ce que nous choisissons de paraître.

La troisième peau, l'habitat, est peut-être celle qui intéressera le plus les architectes. Il est le refuge contre une nature contraignante, ou une société envahissante. Il est complexe, et comporte un gradient d'espaces plus ou moins intimes, ou plus ou moins publiques. Il est donc un enjeu capital, non seulement pour se protéger, mais aussi dans la façon dont on sera perçu par les autres. On le fait à notre image, il est une expression de soi. Mais je pense que l'on peut considérer ici l'habitat dans un sens plus large, comme étant le lieu que l'on habite. On peut ainsi bien imaginer qu'un lieu de travail, qu'un lieu que l'on fréquente régulièrement, soit tout autant, voire plus approprié par son usager que son propre habitat.

La quatrième peau, la société, représente nos interactions avec les autres humains. Il peut s'entendre à l'échelle d'un bâtiment, d'une rue, d'un quartier, ou plus largement, de l'ensemble des relations tissées à travers

notre vécu. Notre environnement social est un réseau, dans lequel nous tenons un rôle précis.

La cinquième (et dernière ?) peau, l'écologie, représente l'ensemble de nos interactions avec notre environnement au sens large. Il est général, il ne fait pas de distinctions entre espèces. Il est le monde avec lequel nous sommes amenés à vivre.

Cependant, l'enseignement d'Hundertwasser va bien au-delà de l'énumération de ces enveloppes, dont l'analyse séparée n'aurait que très peu de sens. Ce qu'il est important de retenir, est que ces enveloppes sont vivantes, et interagissent en permanence entre elles.

Prenons un exemple concret. Un changement dans notre première peau, dû à un bouleversement psychique, peut entraîner des modifications dans notre façon dont nous souhaitons nous revêtir, dont nous souhaitons paraître. Nous porterons du noir pour signifier le deuil, une tenue élégante pour séduire, des robes légères pour sentir sur sa peau le vent printanier... Ce changement pourrait également se répercuter dans la manière dont nous nous approprions notre lieu de vie, ou même l'envie d'en changer. Nos relations sociales peuvent également en être impactées, et même, notre environnement plus large : le climat par exemple est régi par un équilibre fragile et chaotique. D'aucuns peuvent penser qu'il ne connaît de forces assez significatives pour le perturber. Pourtant bien des sachants soutiendront que la moindre perturbation de l'un de ses facteurs, peut avoir des répercussions décuplées, entraînant jusqu'à une modification radicale des prévisions, par ce que l'on nomme communément l'effet papillon, depuis la conférence soutenue par Edward Lorenz en 1972.

La cascade d'événements entraînée par la modification de la première peau, semble avoir la capacité de modifier, à plus ou moins grande échelle, les quatre autres.

Si l'on considère ce phénomène d'interactions entre ces enveloppes possible, il est important, en tant qu'architecte, de prendre conscience de l'importance qu'a la troisième peau, celle qui constitue probablement l'essence du métier.

123 En effet, nous pouvons, réciproquement au cheminement précédent, imaginer que la façon de concevoir l'habitat a un enjeu qui dépasse sa nécessité première. Il n'est premièrement plus à démontrer l'impact du secteur de l'habitat sur l'écologie, que ce soit durant la construction ou son usage. Il est bien temps que cette filiation soit comprise, et d'admettre que l'écologie globale est grandement dépendante du mode de vie. Ensuite, l'habitat a un rôle qui le dépasse dans la vie du quartier qu'il occupe. A moins qu'il ne soit isolé, sa disposition, l'espace qu'il occupe, ou son apparence détermine la façon dont il organise une communauté, créant ainsi rues et villes. Pour aller plus loin encore, l'habitat joue un rôle dans la façon dont nous souhaitons paraître. Il déterminera, selon son degré d'ouverture à l'extérieur ou d'ouverture au public, la façon dont l'habitant sera subjectivement perçu. Et dernièrement, sans doute par l'interaction la plus fascinante, Hundertwasser démontre que la conception d'un lieu de vie influence directement son habitant, au plus profond de lui et de son existence. Il y a dans l'habitat une capacité à transmettre un message à son occupant, lequel pourra en être imprégné psychiquement, laissant alors des cicatrices profondes ou au contraire faisant ressentir des bienfaits.

Hundertwasser ne se contente pas de théoriser l'humain, l'habitat et ce qui l'entoure. Il invente des outils permettant à l'habitant d'établir une relation avec le monde extérieur.

1. les fenêtres décorées : c'est la liberté qu'il laisse à l'habitant d'un logement de peindre la façade de son immeuble, autour de ses fenêtres jusqu'à portée de bras.

Cette liberté laissée souligne notamment le double statut de la fenêtre, qui est à la fois barrière physique avec le monde extérieur, mais qui permet aussi de dévoiler sa singularité à travers l'évocation de l'intimité créatrice de celui qui l'habite. C'est un moyen d'ouvrir le logement sur la ville, sans en perdre l'intimité qu'il procure.

2. l'arbre locataire : c'est l'idée de planter un arbre dans une chambre, en le laissant pousser vers l'extérieur à travers une fenêtre laissée ouverte. La chambre devient alors un espace extérieur, et la nature y entre littéralement, promulguant d'après H. bénéfices et bien-être aux habitants

3. les jardins sur les toits : les toitures constituent selon H. une immense surface artificialisée et stérile. Afin de réduire au maximum l'emprise de

l'humain sur le vivant, H. propose de couvrir l'ensemble des toitures de plantations, afin de permettre à la faune et la flore qui ont été bannies du sol, de pouvoir retrouver leur refuge en hauteur, à surface équivalente. Accessibles et luxuriants, ces jardins créent également de réels lieux de vie et de rencontre.

Pour Pablo Servigne (né en 1978), l'existence de barrières psychiques, ou «membranes», d'après ses termes¹⁸⁹, sont à même de composer des groupes, de leur donner une identité. C'est le degré de porosité de ces barrières qui permet de créer une atmosphère sécurisante, dans laquelle peut émerger un sentiment d'appartenance.

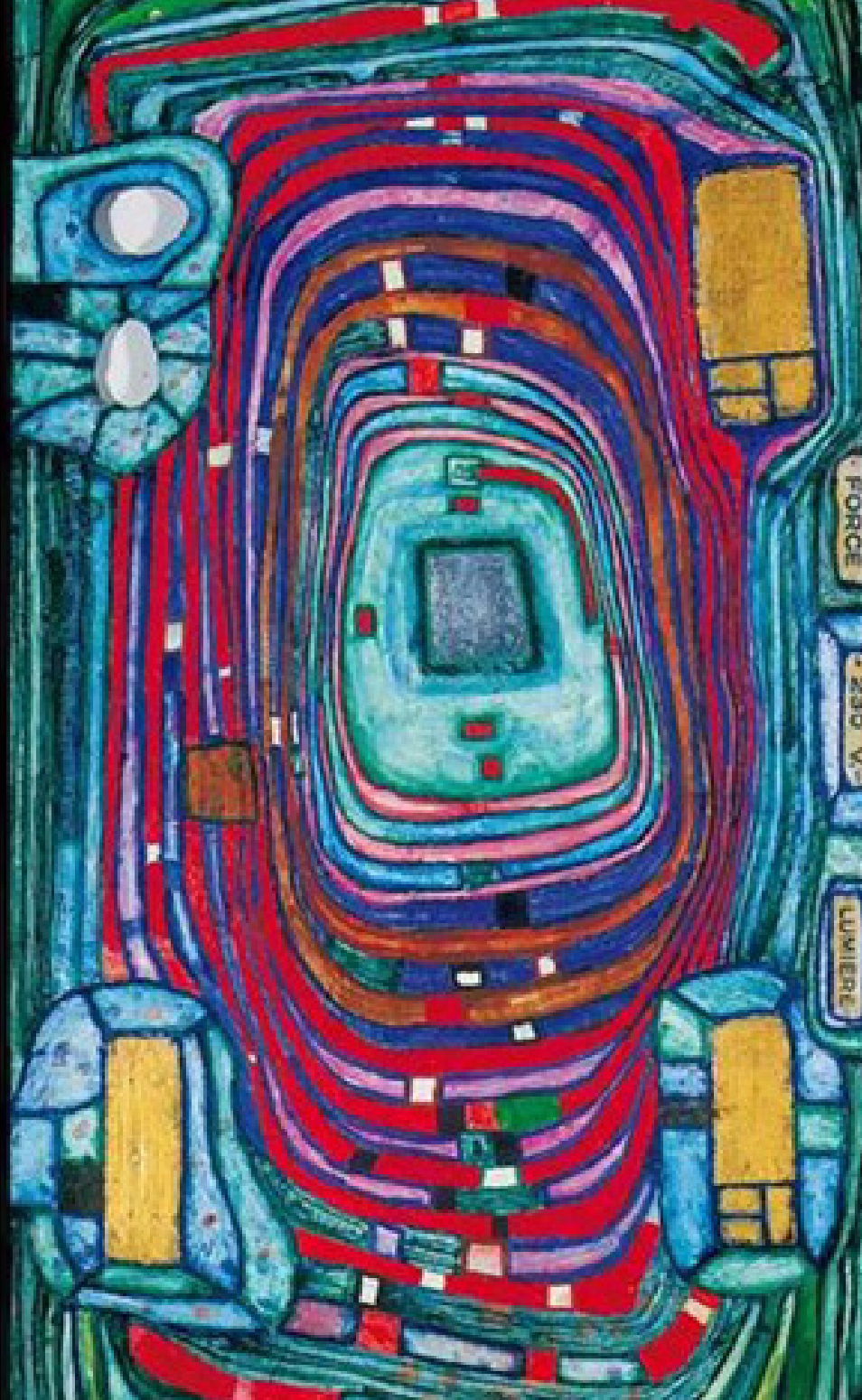
«Les groupes d'individus, quelle que soit leur taille, possèdent aussi des membranes, immatérielles, qui fonctionnent selon les mêmes principes (contenir, protéger, garantir une identité, filtrer les échanges) et qui se constituent de l'intérieur. Elles permettent de créer au sein du groupe un sentiment de sécurité, indispensable pour pouvoir laisser s'exprimer chacun des individus qui le composent. Si la membrane est bien faite, si tout le monde a intégré l'objectif (la "raison d'être" du groupe), alors chacun peut voir l'autre comme un allié. Une membrane trop poreuse ou mal définie (lorsque certaines personnes peuvent entrer ou sortir du collectif sans que les autres sachent pourquoi) cause chez les membranes du groupe un sentiment de malaise et d'insécurité.»¹⁹⁰

Pablo Servigne

ci-contre : Friedensreich Hundertwasser,
Panneau électrique, Techniques mixtes,
Island of Porquerolles, 1980

¹⁸⁹ SERVIGNE Pablo, CHAPELLE Gauthier,
L'entraide, l'autre loi de la jungle, les liens qui libèrent, 2017

¹⁹⁰ Ibid



« faire avec les autres »
notion de coopération,
Gorz?, HUNDERTWASSER, Ruskin,

La littérature décroissante regorge de théories visant à désacraliser le travail, la hiérarchie qu'il impose, ainsi que sa dépendance vis-à-vis du système monétaire.

Le capitalisme est fondé sur l'idée que deux parties consentent librement à contractualiser un rapport employeur / employé. L'employeur dispose des fonds pour produire, et l'employé marchandise sa force de travail. Néanmoins, Karl Marx (1818-1883) souligne que le rapport n'est pas réellement consenti librement des deux parties, puisque l'employé ne peut se résigner à ne pas accepter ce rapport, puisqu'il ne dispose de rien d'autre pour subvenir.¹⁹¹ C'est le fonctionnement du marché du travail, dont le terme semble bien traduire la violence de la conception du bien marchandé

«le salaire est la somme d'argent que le capitaliste paie pour un temps de travail déterminé, ou pour la fourniture d'un travail déterminé»¹⁹²

Karl Marx

Cette citation révèle que le capitalisme doit nécessairement quantifier le travail, afin de pouvoir le marchandiser. Deux outils servent alors à lui donner une valeur, l'outil de temps de travail, et l'outil de valeur de biens produits.

¹⁹¹ d'après le reportage MORDILLAT Gérard, ROTHE Bertrand, Travail, Salaire, Profit, reportage ARTE France, Épisode 1, 2019

¹⁹² Citation de Karl Marx, d'après MORDILLAT et ROTHE op. cit.

127 Néanmoins, dans la réalité, le travail ne se limite pas seulement à un échange marchand. En effet, lorsque nos enfants partent pour aller à l'école, nous leur recommandons de "bien travailler". De la même manière, faire le ménage, faire à manger, s'occuper du jardin, élever les enfants sont également des travaux. On estime à plus d'un tiers¹⁹³, la quantité de travail qui n'est pas réalisé en entreprise.

Le mot travail, n'a par ailleurs pas revêtu la même signification au cours du temps. Il viendrait originellement du "travail d'accouchement", ce qui reflète bien la pénibilité qu'on lui associe, et aussi l'importance vitale de son acte.

Le capitalisme est donc une façon d'organiser le travail, en lui attribuant de la valeur.

La décroissance vise dans cette optique à redonner de la valeur au travail, et en tentant de l'extirper de son mode de marchandisation.

Apparaissent dès lors des actions de solidarités, qui se basent notamment sur l'échange comme façon de valoriser les services rendus. Chez Gorz, la coopération prend un aspect de critique du travail.

Gorz développe dans son ouvrage *Ecologica*, le concept «d'ateliers communaux». Ces ateliers seraient des lieux dans lesquels pourraient être produits, échangés et diffusés suivant un principe de «démocratie locale», qui prônerait l'entraide et la solidarité. Ces échanges pourraient également ne pas concerner que des biens matériels, mais aussi immatériels «de tous les « inputs » (...) (le savoir, les informations, le logiciel, les données)»¹⁹⁴. L'idée pour Gorz, est d'imaginer une ville qui encourage les initiatives habitantes, afin de se désaliéner de la surconsommation ainsi que de son mode de production.

«La ville qu' imagine Gorz est une ville polycentrique, décentralisée et intelligible, qui encourage en son sein les pratiques d'auto-production et d'auto-apprentissage ainsi que le partage et l'échange de services et des savoirs. Au centre de cette ville se trouvent les « cercles de coopération»,

¹⁹³ d'après Robert POLLIN, rapporté par MORDILLAT et ROTHE, op. cit.

¹⁹⁴ Ibid.

ou comme il les désignera plus tard, dans *Ecologica* (Gorz, 2008 : 41), « les ateliers communaux »¹⁹⁵. Dans ces cercles et dans leur éventuelle mise en réseau, s'amorce selon Gorz, une « critique pratique du travail emploi »¹⁹⁶

«La solidarité ou philia, (...) implique le sens de la responsabilité. Elle est créée par la connaissance, la formation, l'expérience et l'exercice d'une certaine sensibilité»¹⁹⁷

Bookchin

Pour Hundertwasser, la coopération passe par l'acte de bâtir. Il prendra part à ses projet aux côtés des ouvriers, œuvrant ensemble à un projet qui n'a de sens qu'à concrétiser la créativité et le savoir-faire des artisans. Il poussera notamment les artisans à dépasser les attentes du projet initial, en leur laissant une liberté d'expression dans leur ouvrage. Pour Hundertwasser, la coopération est un ferment de créativité.



Hundertwasser, à l'œuvre sur son chantier
photographie tirée de KRAWINA Joseph, *Hundertwasser Architecture, Pour une architecture plus proche de la nature et de l'homme*, Taschen, 2018

¹⁹⁵ Ibid

¹⁹⁶ BRANCACCIO Francesco, *Changer la ville, André Gorz et les commains urbains*, Variations 22, 2019

¹⁹⁷ BOOKCHIN Murray, *Le municipalisme libertaire, Une nouvelle politique communale?*, Cassel, Londres, 1995

129 Hundertwasser a, durant toutes ses constructions, souhaité prendre part aux chantiers, en apportant son aide aux mains d'œuvres. Son obsession étant de créer des lieux de vie heureux, le chantier en lui-même ne fait pas exception, il devient le lieu de vie des ouvriers, qui doivent y trouver bien-être et liberté créatrice durant l'exercice de leur profession. « les maçons sont libres de créer comme ils l'entendent, ils sont véritablement considérés comme des maîtres »¹⁹⁸.

Sur le chantier de la Hundertwasserhaus, « la vie a été exaltante. Les ouvriers ont réalisé qu'ils n'étaient pas les esclaves du Grid system et de la préfabrication. Les maçons et les carreleurs ont pris les initiatives individuelles qui étaient à leur portée, ils sont devenus créatifs. »¹⁹⁹

Aujourd'hui, certains architectes prêtent également une attention particulière à la valeur du travail des artisans. On peut penser à Lucien Kroll par exemple, qui comme Hundertwasser, encourage ses ouvriers afin qu'ils s'expriment le plus possible au travers de leur art. Dans son oeuvre la plus connue, la Mémé à Louvain, Lucien Kroll est même allé jusqu'à commander à l'entrepreneur de gros-oeuvre deux statues colossales, pour lesquelles l'artisan a choisi de se représenter lui-même accompagné de sa femme, par simple empilement de blocs de parpaing.

John Ruskin (1819-1900) avait par ailleurs émis l'idée dès le XIXe siècle, que pour qu'un objet soit beau, il faut qu'il possède les imperfections de la main de l'homme. Ses écrits prennent tout son sens, dans leur contexte des débuts de l'industrialisation, ère qui impacta grandement l'art : la photographie remit en question la nécessité de la représentation formelle par la peinture, les débuts du phonographe puis de la radio perturbèrent la façon dont l'art fut diffusé, l'industrie fit naître la préfabrication dont l'usage intensif annonçait déjà une homogénéisation de l'architecture... Tandis que le XXe siècle développa à travers le modernisme, des principes constructifs reposant sur la préfabrication, le XIXe siècle industrialisait plutôt son ornement. On peut encore retrouver dans nos villes européennes, des corbeaux de balcons, des balustres, ou certaines pierres de tailles qui se répètent à la perfection dans tout un quartier. C'est précisément ce que dénonce Ruskin,

198 KRAWINA Joseph, *Hundertwasser Architecture, Pour une architecture plus proche de la nature et de l'homme*, Taschen, 2018

199 Ibid

invitant alors à redonner une part plus importante à la fabrication manuelle, si possible in situ. Cela donnerait à l'objet final l'irrégularité suffisante pour être le témoin de l'intervention de l'Homme. C'est une pensée humaniste qu'il mettra en application notamment dans le Musée d'Histoire Naturelle d'Oxford, construit en 1860 par Thomas Newenham Deane et Benjamin Woodward, dans laquelle les ornements étaient tous taillés à mains nues : pour Ruskin, les erreurs de la main de l'Homme, devient un absolu esthétique. On lit à ce moment déjà entre les lignes, une volonté de sauvegarder une compétence de l'Homme, que des machines mettraient en péril, comme une crainte de voir un jour l'Homme dépassé par sa technologie... Etrange, pour nous qui trouvons ces craintes encore plus amplifiées aujourd'hui. Il semblerait que Ruskin ait anticipé en son temps, ce qui a façonné les grands récits de sciences fiction qui suivirent.

Par ailleurs, même si ce n'est pas son idée première, à travers sa réflexion il lutte indirectement pour le maintien des savoirs-faire, et la valorisation du travail de l'ouvrier. Dans une société industrielle du XIXe qui cultive les disparités et la division des classes, c'est une lueur d'espoir pour l'artisan, qui voit son art dépassé à la fois par l'industrie, et par l'académisme éclectique des beaux-arts.²⁰⁰

Hundertwasser s'inscrit dans cette ligne, en renforçant encore d'avantage le trait, allant jusqu'à demander intentionnellement à ses entrepreneurs une irrégularité dans leurs ouvrages, en interdisant l'usage d'outils de mesure, au profit de l'intuition du constructeur, qui devient alors créateur. L'artisan doit faire confiance "à sa main", pour penser les formes voulues.²⁰¹

La coopération prend également au quotidien un sens important dans les relations entre humains, qui peut être décrit comme étant un sens naturel de survie, lorsqu'un individu²⁰² se retrouve face à un environnement hostile, de compétition. Pablo Servigne, qui a

200

201

202 humain ou animal d'ailleurs

131 notamment contribué à des recherches sur les interactions des fourmis, décrit le comportement de coopération comme étant inhérent à la nature de l'humain. C'est, selon lui, ce qui lui aurait permis de survivre et de se développer, et qui est mu par le sentiment d'empathie.

«L'ouverture aux autres est toujours un risque. Mais, une fois que les sentiments de sécurité, d'égalité et de confiance ont permis de le surmonter, et que dans le groupe règne une certaine cohésion, alors les individus, relâchés et en confiance, ont à loisir de s'impliquer pleinement pour le bien du groupe, ce qui réduit considérablement les coûts de transaction, et rend les collectifs bien plus efficaces. Les individus peuvent alors ressentir un puissant sentiment d'appartenance, ainsi qu'un attachement profond à l'intérêt collectif. Cet intérêt est si fort qu'il peut transcender les intérêts individuels. C'est alors que le groupe émerge en tant qu'entité, prend vie et devient superorganisme.»²⁰³

Pablo Servigne

Servigne assimile donc le groupe, lorsqu'il est constitué et équilibré, comme un «superorganisme», c'est-à-dire un organisme capable de surpasser les performances d'un seul individu. L'idée est ainsi que le groupe permet, par association de qualités, une meilleure performance de développement.

Dans le contexte français actuel, Monique Eleb fait remarquer qu'en 2015²⁰⁴, 35% des français adultes vivaient seuls. La part des français constituant le modèle de la famille nucléaire ne s'élevait qu'à 45%, alors même que ce modèle sert toujours de référence pour l'élaboration des plans des logements depuis l'époque moderne.

203 SERVIGNE Pablo, CHAPELLE Gauthier, *L'entraide, l'autre loi de la jungle, les liens qui libèrent*, 2017

204 ELEB Monique, *Entre confort, désir et normes, le logement contemporain*, Conférence CAUE Gard, 2015

D'après elle, cette période est donc propice au développement d'alternatives au modèle d'habitation traditionnel, qui peuvent également porter des vertus à travers la coopération entre individus.

Elle souligne par exemple le développement en France contre toute attente des cohabitations, bien souvent dans un but solidaire : garde, services, accompagnement, ou simplement compagnie.

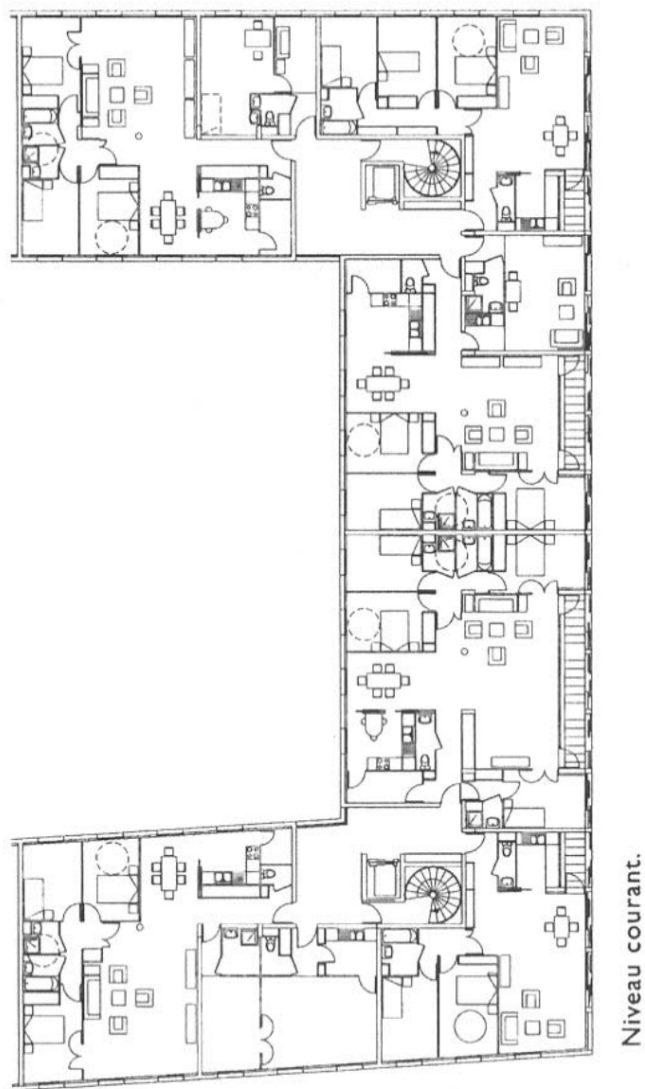
Le développement de ces modes d'habiter qui ne se réfèrent pas au modèle nucléaire, témoigne d'un enjeu nouveau pour les créateurs d'espaces, pour qui la manière de composer les espaces de l'habitat doivent être repensés, pour permettre à d'autres formes d'habiter de s'y épanouir, présentement ou ultérieurement.

Ainsi, Monique Eleb²⁰⁵ souligne que certaines dispositions d'espaces favoriseraient notamment la cohabitation, en particulier par les degrés d'intimité qu'ils entretiennent entre les cohabitants. La cohabitation se fera plus aisément lorsque le rapport public/privé qu'il entretient est d'autant plus graduel.

Parmi les dispositifs mis en œuvre pour favoriser la cohabitation, Monique Eleb et Philippe Simon ont notamment identifié l'accès secondaire séparé, comme permettant de préserver l'individualité des entités, bien qu'elles soient liaisonnées. Ils soulignent également les qualités dont disposaient auparavant les espaces dits "de desserte" (couloirs, entrées, coursives), qui, par souci d'économie d'espace ont eu tendance à disparaître au cours de ces dernières décennies, au profit des pièces de vies, notamment dans un souci d'économie d'espace. Toutefois, ces distributions permettent de créer des espaces de transitions, indispensables à la gradation de l'intime et du public interne au logement.

Dans l'ensemble de la réflexion, nous pourrions lire dans l'ouvrage d'Eleb et Simon, que la thématique des peaux ou membranes énoncées au chapitre précédent, peut également trouver ici un sens, mais non plus dans une relation entre habitants et monde extérieur, mais bien dans une relation entre habitants d'un même habitat.

205 ELEB Monique, SIMON Philippe, *Entre confort, désir et normes : le logement contemporain*, Primento, 2014



Plan meublé dans l'immeuble de l'agence Badia-Berger, m.o. Bouwfonds Marignan, 44 rue des Maraîchers Paris 20e, 2007.

issu de l'ouvrage de ELEB Monique, SIMON Philippe, Entre confort, désir et normes : le logement contemporain, Primento, 2014

Pour Anders, Eatherly, « le pilote d'Hiroshima », s'était rendu « coupable en tant que victime » [Täter als Opfer]. Il était le seul à se repentir du bombardement atomique et, à ce titre, était le « symbole d'une époque », un modèle pour le mouvement anti-nucléaire dans le monde entier : « Vous avez connu un destin qui pourra être demain le lot de chacun de nous. Pour cette raison, vous jouez le rôle d'exemple, de précurseur »

« L'homme Eatherly que j'avais vu accoudé au comptoir de bars ou sur la piste de danse à Mexico ne correspondait pas au mythe auquel j'avais d'abord cru. Il n'avait pas envoyé d'argent à Hiroshima et n'avait pas non plus regardé ses victimes en face, car il n'était en fait jamais allé à Hiroshima

GEIGER Georg, *La légende du héros repentant, ou Comment Claude Eatherly est devenu un personnage médiatique ?*, Tumultes, 28/29, 2007

2.3 La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au corps

Le rapport au corps humain, Vitruve, SALE

De tout temps, l'humain a été le principal objet de l'architecture. La conception des lieux se veut être une réponse adaptée à ses besoins et sa morphologie. Dès lors, la question des rapports que les lieux entretiennent avec ce corps humain paraît primordiale.

Nous pourrions à ce sujet remarquer que les unités de mesures de l'architecture se sont pour la plupart référées à ce dernier, dans l'idée qu'un lien puisse être établi entre un espace convenablement proportionné et ses occupants.

Sale nous dit également que dans le domaine de l'architecture, cette notion est sans doute primordiale. On en trouve la marque dans le système métrique anglo-saxon, où l'inch équivaut à la longueur de la première phalange du pouce, le foot à celle de l'avant-bras et le yard à celle d'un pas normal – ou à la distance entre le bout des doigts et le nez lorsque le bras est étendu

Dans ses Dix livres d'architecture, Vitruve (-80 à -15 env.) proposera trouver «une ordonnance du bâtiment des temples, et de leurs proportions avec la mesure du corps humain»²⁰⁶. Il semble en effet aller de soi, que l'architecture construite pour les humains, se réfère à leur taille.

²⁰⁶ HEMENWAY Priya, *Le code secret, la formule mystérieuse qui régit les arts, la nature et les sciences*, evergreen, 2008

137 Pour Vitruve, il ne s'agit pas tant d'une recherche ergonomique, mais plutôt la recherche d'une esthétique parfaite. Selon la pensée de l'époque, la beauté se référerait à un référentiel, qui est celui de notre propre corps. Vitruve suggère dès lors, qu'un bâtiment dont les proportions reprendraient celles du corps humain, serait perçu, par effet de miroir, comme l'absolu de la beauté.

1. L'ordonnance d'un édifice consiste dans la proportion qui doit être soigneusement observée par les architectes. Or, la proportion dépend du rapport que les Grecs appellent analogie ; car ce rapport est la convenance de mesure qui se trouve entre une certaine partie des membres et le reste de tout le corps de l'ouvrage, par laquelle toutes les proportions sont réglées. Car jamais un bâtiment ne pourra être bien ordonné s'il n'a cette proportion et ce rapport, et si toutes les parties ne sont à l'égard les unes des autres ce que celles du corps d'un homme bien formé sont, étant comparées ensemble.

2. Le corps humain a si naturellement et si ordinairement cette proportion, que le visage qui comprend l'espace situé du menton jusqu'au haut du front, où est la racine des cheveux, est la deuxième partie de sa totale hauteur.

3. Il en est de même des parties d'un édifice sacré : toutes doivent avoir dans leur étendue particulière des proportions qui soient en harmonie avec la grandeur générale du temple (...) Et de même qu'un cercle peut être figuré avec le corps ainsi étendu, de même on peut y trouver un carré :

4. Si donc la nature a composé le corps de l'homme de manière que les membres répondent dans leurs proportions à sa configuration entière, ce n'est pas sans raison que les anciens ont voulu que leurs ouvrages, pour être accomplis, eussent cette régularité dans les rapports des parties avec le tout.²⁰⁷

Vitruve

207 HEMENWAY Priya, *Le code secret, la formule mystérieuse qui régit les arts, la nature et les sciences*, evergreen, 2008

Nous pouvons noter que Vitruve ne conçoit pas directement le rapport édifice / humain, considérant l'interaction existante entre eux. Il voit plutôt dans cette relation, un modèle, celui des proportions humaines, à appliquer aux édifices. Ainsi, le rapport d'échelle selon Vitruve n'est pas un rapport entre taille de l'être l'humain et taille de l'édifice, mais plutôt, un rapport entre éléments de l'édifice lui même. Ce n'est que bien plus tardivement, que la question du rapport entre l'usager et le lieu sera explicitement posée²⁰⁸.

Comme vu précédemment, la décroissance n'a de son côté de cesse de tenter de se référer à l'humain, à travers notamment des slogans comme «villes à taille humaine», «communautés à taille humaine», «habitat à taille humaine». La question de la taille des choses, en réponse à la taille de leurs usagers, ou plus exactement l'adaptation à l'ampleur de leurs besoins et de leurs nécessités, semble être une réponse cohérente permettant de limiter les surconsommations inutiles.

Pour autant, il me semble que cette notion de «taille humaine» ne porte pas la bonne tournure. En effet, par quel moyen se conformer à la taille humaine ? Est-ce qu'un habitat à l'ergonomie minimale est suffisant pour le bon vivre de l'habitant ? Et plus largement, comment dimensionner correctement un espace avec la diversité des corps qu'il accueille ?

Je pense que cette dernière question n'appellerait comme réponse que des concepts mathématiques, géométriques, qui ne sauraient décrire de vérité universelle.

Il semble alors plus opportun, non pas d'invoquer la taille humaine comme référentiel à tout outil, mais plutôt d'envisager le rapport de cet outil à son usager. Il ne s'agit plus là de considérer l'objet (qui peut être outil matériel, mais également lieu, habitat...) comme découlant directement d'une autorité de mesure dictée par notre taille, mais de tenir compte également des propriétés propres à l'objet, et ainsi d'introduire sa conception dans un aller-retour de l'un à l'autre, faisant

208 nous n'entrerons pas dans cette étude dans l'analyse historique du rapport d'échelle entre humain / lieux comme précepte de conception, néanmoins, nous pouvons sans trop nous tromper affirmer que les premières préoccupations à ce sujet apparaissent dès l'apparition des «grands» édifices, dont la taille s'avère si éloignée qu'elle fait surgir des problématiques urbaines nouvelles. Nous pourrions dès lors placer cette période à la fin du XIXe - début du XXe siècle

139 émerger le rapport de l'un sur l'autre, et vice-et-versa.

Il ne s'agit plus de quantifier la mesure humaine, mais plutôt de la qualifier, dans un environnement qui possède lui même ses propres caractères.

Léopold Kohr dira à ce sujet, «la vérité du beau et du bon n'est pas une affaire de taille, mais de proportion»²⁰⁹

Comme nous avons pu le voir précédemment, le principe de décalage prométhéen de Günther Anders, qui est « l'asynchronicité chaque jour croissante [qui existe] entre l'homme et le monde qu'il a produit »²¹⁰, nous rappelle qu'il n'est pas seulement question de rapport de taille physique, mais est aussi «anthropologiquement restreint» par ses capacités cognitives.

«Une telle distance signifie que certaines de nos facultés prennent littéralement du retard sur d'autres et qu'au-delà d'un certain seuil atteint dans le développement de notre puissance technique, certaines d'entre elles ne suivent plus, dépassées ou submergées par la frénésie des facultés productives. Ce rapport schizoïde au réel s'explique par le fait que les capacités humaines d'éprouver, de ressentir et d'imaginer sont anthropologiquement restreintes, frappées, donc, d'une irrémédiable finitude. Car si Kant montre bien que la raison a ses limites, Anders montre quant à lui que le cœur connaît aussi les siennes.»²¹¹

Dans cet extrait, l'auteur évoque des capacités cognitives finies, pouvant être vues comme facteur limitant, voire étalon pour les objets conçus.

209 D'après Ivan Illich, dans *La sagesse de Leopold* (1994), La perte des sens, Fayard, 2004

210 TREMBLAY Ugo Gilbert, Günther Anders et Martin Heidegger. *Penser la technique au temps de la mort du sujet : généalogie d'une impuissance pratique*, Phares, Université de Montréal, 2012

211 Ibid

Kirkpatrick Sale (1937) est un théoricien américain, ayant apporté sa contribution dans la recherche de la définition d'une société à taille humaine.

Dans son ouvrage *Human scale*²¹², il critique notamment l'architecture moderne, la définissant comme *scaleless*, «sans échelle». Il dénonce par là l'absence de référentiel dans la conception moderne²¹³, donnant la désillusion par sa représentation de la maîtrise de la conception, mais se détachant du point de vue de l'usager, souvent à travers des projets démesurés : c'est pour lui les propriétés physiques des matériaux, leur portance, qui impose des limites à la taille des bâtiments, mais non le rapport d'échelle avec ceux qui le pratiqueront.

«Cet environnement, en même temps qu'il en est le produit, engendre un défaut de sens de la mesure qu'il nomme la *scalelessness* de l'homme moderne.»²¹⁴

Kirkpatrick Sale

Il est assez troublant de voir chez Le Corbusier, jusqu'à quel point son architecture s'appuie sur l'échelle de l'homme, par l'emploi de son Modulor, et est bien faite pour lui. Cependant, ce parti pris s'avère bien moins présent dans le travail à l'échelle urbaine : il semble qu'une fois hors du logement, ce n'est plus la taille humaine qui prédomine, mais plutôt celle des automobiles.

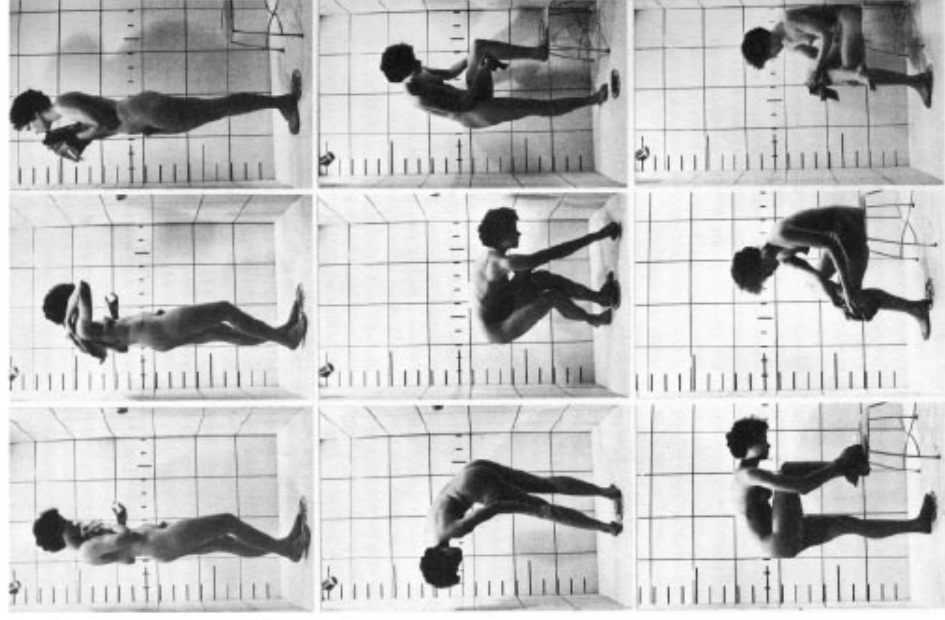
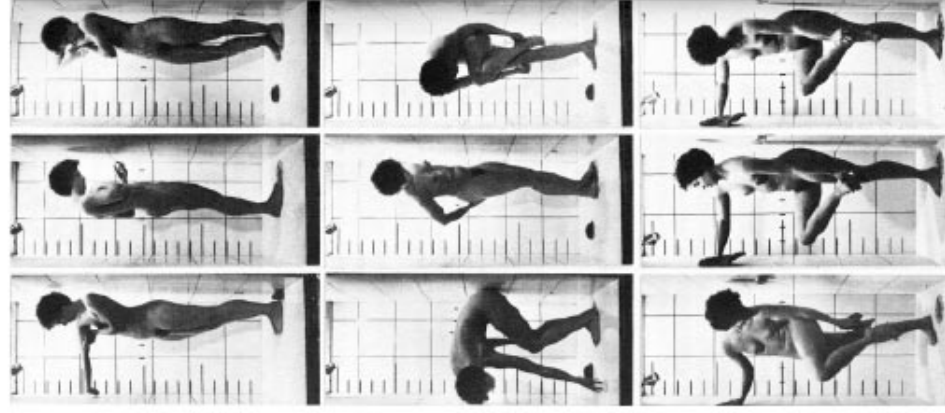
Sale relie notamment la perception d'un bâtiment à l'effet visuel qu'il provoque. Il accorde au sens visuel une importance majeure, dans la compréhension de l'environnement, ainsi que dans l'apparition d'émotions.

Ci-contre, illustration tirée de KIRA Alexander, *The bathroom*, Penguin, 1976

212 SALE Kirkpatrick, *Human Scale*, New Catalyst Books, 2007

213 ou devrait-on dire le changement de référentiel

214 SALE, op. cit.



«L'effet visuel que produit un bâtiment est, après tout, le premier et le plus indélébile de tous, bien qu'il puisse être par la suite nourri par d'autres impressions sensorielles ; l'œil, en même temps qu'il est la fenêtre de l'âme, peut être considéré comme l'ouverture menant au cerveau et comme l'organe dont dérive notre compréhension mentale et émotionnelle la plus basique. De nombreuses et diverses études scientifiques sur l'œil ont été entreprises des années durant, mais les premières études ergonomiques complètes n'ont été diffusées que dans les années 60, après que Henry Dreyfuss, un designer industriel new-yorkais, ait mis son atelier à la tâche.»²¹⁵

Kirkpatrick Sale

Dans son travail, Sale ne suggère pas pour autant "d'idéal de proportion" qui ne saurait qu'être en défaveur de la créativité ou de la variété des propositions architecturales. Sale pense son outil plutôt comme un garde-fou, qui définirait d'avantage ce qu'il ne faudrait pas faire, que la solution en tant que telle

«Néanmoins, la démonstration que Sale propose ensuite a quelque chose de bien plus pertinent en ce qu'elle ne propose pas de déterminer le meilleur instrument ou le meilleur bâtiment possible (conduisant au meilleur des mondes possibles) mais de déterminer, à l'aide de quelques calculs, des seuils qui, lorsqu'ils sont dépassés, nous font habiter autre chose et autrement.»²¹⁶

²¹⁵ SALE Kirkpatrick, *Human scale*, op. cit.

²¹⁶ GRUCA Philippe, *La notion d'échelle humaine chez Kirkpatrick Sale, L'habitat, un monde à l'échelle humaine*, Implications philosophiques, 2009

Ivan Illich, allant au-delà du seul rapport morphologique entre lieu et habitants, souligne que l'appréhension d'un lieu fait appel également à d'autres caractéristiques que celles de l'ergonomie ou l'impression visuelle.

Il alerte de cette manière, que les rues des quartiers modernes provoquent une perte de «qualités sensorielles». Il s'agit non seulement pour Illich de la perte du sens de la mesure, mais également de l'ouïe, l'odorat, ainsi que des sens plus profonds comme le sentiment d'apprendre, d'être au monde, ou de mourir.

«Je crois que parler crée un lieu. Un lieu est chose précieuse, qu'a largement oblitérée l'espace homogène engendré par la locomotion rapide, les écrans aussi bien que les haut-parleurs. Ces techniques puissantes déplacent la voix et dissolvent la parole en message. Seule la viva vox a le pouvoir d'engendrer la coquille au sein de laquelle un orateur et l'auditoire sont dans la localité de leur rencontre»²¹⁷

Ivan Illich

«L'espace habité est paradigmatique du processus de passage du virtuel au réel à travers le domaine du sensible, le lieu de toutes les correspondances»²¹⁸

Ivan Illich

Par ces citations, Ivan Illich souligne que ce sont nos perceptions sensorielles qui nous servent d'outils de compréhension, et donc par là,

²¹⁷ ILLICH Ivan, *La perte des sens*, Fayard, 2004

²¹⁸ GRÜNIG IRIBARREN, Ivan Illich (1926-2002) : *la ville conviviale, thèse d'urbanisme*, université Paris-Est, 2013

que l'habitat en dépend inévitablement.

Pour lui, l'apprentissage de la vie se fait par la qualité de vie urbaine, et donc à travers les sens qu'elle éveille. Fréquenter un quartier, y vivre, le traverser quotidiennement, y faire des rencontres, y inscrire des émotions, est le propre d'une société conviviale.

Il s'oppose pour cela aux environnements stériles que propose l'architecture moderne, et plus généralement l'architecture qui se rapporte à la « consommation », c'est à dire qui est motivée par la publicité, le marketing, les enseignes, l'attrait commercial, mais qui n'est pourtant pas propice au déroulement de faits urbains enrichissants. Ces lieux sont souvent privés, et l'accès n'est permis qu'à ceux qui consomment.

Afin de renouer avec les sens, il suggère de fuir ces lieux, dans lesquels les usagers ne se côtoient que par intérêt propre, et donc ne se rencontrent pas, au profit de lieux d'échanges, dans lesquels culture, gratuité, spontanéité, actions collectives peuvent se côtoyer.

« Par ascèse Illich entend en même temps « la fuite délibérée de la consommation quand elle prend la place de l'action conviviale » »²¹⁹

Pour Illich, s'imposer une pratique de privation permettrait ainsi de développer nos sens, et ainsi de s'ouvrir à l'échange et à la convivialité.

Kirckpatrick Sale sera quant à lui plus critique, en ajoutant « le bâtiment prit une forme qui s'est autonomisée jusqu'à devenir presque sans lien avec les perceptions humaines ou même sociales »

Pour ces deux auteurs évoqués précédemment, bien que s'en revendiquant au service de l'humain, l'architecture moderne constitue une rupture avec l'ensemble des sens physiques, notamment à l'échelle du quartier.

« Les constructions architecturales sont l'objet d'un double

²¹⁹ Ibid.

Un corps standard ?

Lorsque Léonard de Vinci dessine «l'Homme de Vitruve», il se réfère au passage, cité auparavant, dans lequel *l'architectus* romain avait fait un relevé du corps humain, et avait déjà noté la possibilité d'inscrire le corps humain dans un cercle et dans un carré.

Cette idée a trouvé un retentissement particulier à la Renaissance²²¹, qui accordait une importance majeure au symbole. Le carré était vu comme une figure de la terre et de l'imperfection, et le cercle comme une figure du ciel et du divin. *L'Homme de Vitruve*, permet donc de s'approprier l'idée que l'humain est à la croisée de ces deux symboles.

Toutefois, comment Vitruve a-t-il défini un relevé aussi précis pour caractériser l'ensemble de l'humanité, qui était estimée à 250 millions d'individus au 1er siècle²²² ? A-t-il pour cela procédé à une moyenne sur un panel «représentatif» ? Ou s'est-il référé à un modèle idéal de beauté ? Mais un idéal pour qui ?

A ces questions, il importe peu dans notre sujet d'y apporter une réponse historique, la question révélant bien en elle même l'impossibilité méthodique de parvenir à identifier un «archétype».

C'est dans cette logique que se sont appuyés bien des architectes modernes, pour concevoir un rapport harmonieux des lieux aux

220 TEYSSOT Georges, *Walter Benjamin : Les maisons oniriques*, Hermann, 2013

221 dès le Trecento italien de la fin du XIVe siècle

222 d'après BIRABEN Jean-Noël, *L'évolution du nombre des hommes, Population et société*, n°394, octobre 2003

hommes, faisant fi de la diversité des corps et capacités de chacun. Nous pourrions citer comme exemple le Modulor de Le Corbusier, qui est encore une fois une illustration, de la volonté de figer et de caractériser la forme humaine²²³. En réalité, l'Homme de Vitruve, s'il était vu comme un idéal, ne représentait pourtant personne.

Dans une table ronde intitulée «Architectes européens, vers une architecture décroissante ?»²²⁴ Meriem Chabani fait remarquer l'importance de la prise en compte des corps durant le processus de conception. Pour autant, de quel corps parlons nous ? Le corps étalon qui a jusqu'à présent servi de référence à tout un lexique spatial, s'avère être celui d'un homme d'1m80, ayant entière capacité de mobilité.

Dans la réalité, ce corps modèle s'avère être représentatif d'une minorité d'individus. Dans le cadre d'une étude statistique sur la mobilité réalisée par l'Omnil²²⁵, il a été estimé que plus de 40% des franciliens ont été en situation de mobilité réduite un jour donné, et 12% de cette population est en situation de handicap permanent vis-à-vis de la mobilité.

Pourtant l'architecte a tout de même, dans notre société contemporaine occidentale, le rôle de concevoir des espaces pour des corps dont il ne connaît pas toujours les capacités. Il a dès lors à prendre des décisions formelles.

Il semble aller de soi, que les espaces construits doivent permettre à tous, sans discrimination, de pouvoir les pratiquer. Cependant, la question de la mise en accessibilité de l'ensemble des lieux, semble parfois contradictoire avec la capacité d'un lieu à générer des espaces de vie conviviaux et agréables.

Christophe Hutin, dans une conférence à la cité de l'architecture²²⁶

223 On peut noter que «forme» peut prendre ici le sens double, à la fois morphologique de la taille humaine, et à la fois la forme physique, la bonne santé et la capacité motrice des individus

224 https://www.youtube.com/watch?v=7TdlFw6MY_M&t=1929s

225 qui a réalisé une campagne de sondage en distinguant 3 types de handicaps : reconnu, détecté, déclaré. Enquête de mars 2016, intitulée Enquête sur la mobilité des Personnes à Mobilité Réduite et en situation de handicap

226 HUTIN Christophe, *Des habitats alternatifs pour bien vieillir ensemble*, Conférence à Cité de l'Architecture, 2022

147 témoigne de l'importance de ne pas «assigner» les individus à leur condition. Il n'est pas souhaitable par exemple qu'une personne en situation de handicap, ne soit identifiée qu'au travers de son invalidité. L'emploi de catégories semble dans ce contexte arbitraire et réductif. L'enjeu est alors de concevoir des espaces suffisamment qualitatifs et réfléchis pour permettre de s'y déplacer aisément, sans pour autant recourir à des dispositifs ou des signalétiques spécifiques. Cette réflexion porte alors sur la fluidité des espaces, une déambulation intuitive, des surfaces contrastées et agréables à pratiquer, la capacité des espaces à recevoir des usages multiples...

Il note également l'importance de permettre à l'habitant de maintenir une vie sociale, y compris au sein même de son logement, en permettant de recevoir.

Louis-Pierre Grosbois²²⁷ va même, au sein de son projet de résidence sénior à Toulouse, proposer aux habitants des espaces de déambulation à visée thérapeutique. Il souligne l'importance de ne pas réduire la question de l'accessibilité à la mise en place d'équipements spécifiques, mais plutôt offrir également la possibilité de l'exercice et de la rencontre à travers des espaces communs qualitatifs, confortables et attrayants, tout du moins plus valorisants.

Pour Anne Lacaton²²⁸, il est davantage question de la qualité de logement, que de sa mise en adaptabilité. «Un bon logement doit permettre à tous de s'y sentir bien, et de manière durable». Elle interroge ainsi de la même manière que Grosbois, sur la tendance à la «sur-accessibilité», c'est à dire la pratique qui viserait à prévoir des dispositifs d'accessibilité de manière trop radicale, et ainsi dégradante. Anna Lacaton fait le constat que le maintien d'espaces qualitatifs, participe également au maintien en bonne santé des habitants.

Bien que les architectes cités ici n'intègrent pas le corpus des penseurs décroissants, il est intéressant de souligner que cette conception de

227 GROSBOIS Louis-Pierre, *Handicap et construction*, éditions du moniteur, 2006

228 LACATON Anne, *L'urgence à questionner le logement*, Conférence à Cité de l'Architecture, 2021

l'individu va de pair avec la pensée humaniste de ce mouvement, visant à l'épanouissement et de l'expression de tout un chacun.

148

La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au corps

notion de confort, la limite du « plancher de verre »²²⁹

Alors que l'on a pu voir que le développement de nos sociétés, et le décalage que cela induit dans leur rapport à l'homme, Kirkpatrick Sale fait remarquer qu'à l'échelle de l'habitat, « l'homme reste homme »²³⁰. Ce dernier entend par là, que bien qu'il ait connu un essor dans son développement durant tout le XXe siècle, les caractéristiques et besoins physiologiques de l'humain sont restés inchangés.

Bien que biologiquement cohérent, ce propos nous amène à le nuancer, en remarquant que ce n'est pas exactement les besoins vitaux qui devraient être considérés (l'architecture n'ayant pas pour objectif unique, fort heureusement, d'y subvenir), mais plutôt les besoins ressentis, qui quant à eux, ont bien connu une évolution, depuis le XIXe à nos jours.

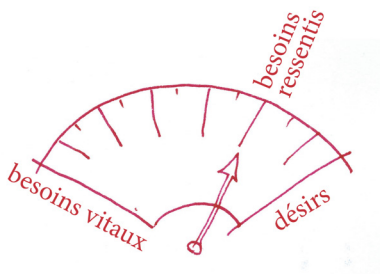
Au préalable comment définir les besoins vitaux ? Est-ce que l'éducation, la culture en font partie ? Si tantôt que l'on s'accorde sur une définition commune des besoins vitaux de l'humain, il reste que l'impression de besoin est également spécifique à chacun.

Les besoins ressentis pourraient être vus comme un juste milieu, propre à tout un chacun, entre ses besoins vitaux et ses désirs. Ils seraient la réponse à la question : de quoi ai-je besoin. Alors même que la logique de sobriété tendrait à ne prendre en compte que les besoins premiers, il est en réalité rapidement constaté qu'une subsistance seule aux besoins vitaux ne suffit pas à l'épanouissement de l'individu : il existe une

²²⁹ SZUBA Mathilde, SEMAL Luc, *Rationnement volontaire contre «abondance dévastatrice» : l'exemple des crags*, Presses de Sciences Po, 2010

²³⁰ GRUCA Philippe, *La notion d'échelle humaine chez Kirkpatrick Sale, implications philosophiques*, 2009

149 «limite basse», en-deçà de laquelle une diminution du confort n'est plus acceptable, que ce soit pour des raisons culturelles, de conditionnement, morale, éthique, ou simplement de volonté personnelle. C'est cette limite basse qui constitue «le plancher de verre»²³¹



Pour aller plus loin, Mathilde Szuba et Luc Semal, font remarquer une autre limite basse, rencontrée lorsque l'on fait le choix d'une diminution de notre empreinte carbone jusqu'à des niveaux soutenables : le conditionnement sociétal. En effet, ils montrent, d'après des travaux d'Alain Gras et d'Elisabeth Shove, l'existence d'une «norme sociale minimale» sous laquelle la diminution de l'empreinte carbone rencontre un rejet de l'entourage.

«Les travaux d'Alain Gras sur l'organisation des macro-systèmes techniques et ceux d'Elisabeth Shove sur la naturalisation et la normalisation d'exigences de confort non durables permettent de comprendre pourquoi un certain niveau de consommation énergétique, malheureusement non soutenable, constitue une norme sociale minimale, en dessous de laquelle il est socialement difficile de s'aventurer, aussi déterminés et motivés que puissent être les CRAGgers^{232,233}»

231 SZUBA Mathilde et SÉMAL Luc, « Rationnement volontaire contre "abondance dévastatrice" : l'exemple des CRAGS », Sociologies pratiques, vol. 1, no 20, 2010, p. 89-95

232 CRAG = Carbon Rationing Action Groups. Les CRAGers sont donc des adhérents de groupes qui ont choisi de rationner volontairement leurs consommations dans le but de réduire les émissions de CO2

233 SZUBA Mathilde, SEMAL Luc, op. cit.

Dans sa thèse, Arnaud Mège évoque son expérience aux côtés de militants, qui disent se sentir rejetés, y compris du cercle militant dont ils proviennent, pour leurs pratiques jugées «trop radicales»

«C'est par exemple le cas des pratiques qui visent à abaisser son niveau d'hygiène, et de fait, à se laver moins souvent. Ce point a notamment été soulevé et observé dans le cadre d'une discussion entre militants. C'est en observant les réactions des uns et des unes qu'il a été possible de mettre en évidence le caractère profondément subjectif des pratiques attendantes au registre militant du « faire moins ». (...) Ils disaient alors ne prendre qu'un bain pour deux, qui plus est dans la même eau, par semaine et aucune douche. Cette pratique prenait son sens dans la possibilité qu'elle offrait de maintenir une réserve d'eau, la baignoire restant remplie toute la semaine (aspect pratique), qui était ensuite utilisée pour tirer la chasse d'eau (aspect écologique). Au-delà du système de récupération mis en place, qui par ailleurs avait largement été salué pour son ingéniosité et sa pertinence puisqu'il apparaît en effet inutile, pour les décroissants, de faire usage d'eau potable pour tirer une chasse d'eau, c'est le fait de ne se laver qu'une fois par semaine qui semblait poser problème à bon nombre de militants»²³⁴

Arnaud Mège

Nous pourrions voir de ces études, qu'y compris dans les milieux militants écologistes, l'acceptation sociale n'échappe pas à un certain conditionnement, qui fixe des limites de l'acceptable. Dès lors, nous pouvons affirmer que l'ascétisme rencontre une double subjectivité : celle de la définition des besoins propres à chacun, et celle de l'acceptation des autres au regard des choix de vie.

²³⁴ MEGE Arnaud, *Militer pour la décroissance. De l'émergence d'une idéologie à sa mise en pratique*, Thèse de doctorat en sociologie, 2016

Nous avons pu voir que la définition des besoins ainsi que l'acceptabilité des choix de mode de vie peut varier d'un individu à l'autre, et peut ainsi conduire à des nécessités plus ou moins grandes de confort.

C'est dans cette optique, que nous définirons l'économie de moyen, comme étant la réponse juste, à l'ensemble des facteurs permettant à l'habitant de trouver en son logement le confort nécessaire à son bien être, sans pour autant le dépasser. C'est donc dans un certain sens une humilité à l'égard des besoins et des désirs²³⁵, et une lutte contre *l'hubris*, la "démessure".

Cette recherche du minima économique ou écologique ne doit cependant pas être perçue comme un appauvrissement de l'architecture. A travers son analyse de la Vila Matilde de Terra e Tuma Arquitetos, Mickaël Labbé note que certaines qualités architecturales de l'habitat, peuvent ne pas dépendre de l'opulence de matériaux mis en œuvre.

«Mais remarquons tout d'abord que les architectes ont su offrir à leur cliente une construction que nous oserions dire extrêmement « luxueuse ». Non pas un luxe de matériaux nobles ou onéreux (l'ensemble est majoritairement bâti avec de simples briques de construction), mais une débauche des choses les plus précieuses : de l'espace, du confort, une manière d'accueillir les gestes du quotidien dans la plus grande fluidité, la prise en compte de ses besoins spécifiques, de la luminosité ou encore un coin de nature au sein même de la construction.»²³⁶

Mickaël Labbé

²³⁵ pouvant certes évoluer dans le temps

²³⁶ LABBE Mickaël, *Architettura Povera. Réflexions sur l'éthique de l'architecture à partir d'une lecture corbuséenne de la Vila Matilde de Terra e Tuma Arquitetos.*, Faculté de Philosophie de l'Université de Strasbourg, 2011

Les qualités de la proposition de Terra e Tuma Arquitetos se lisent notamment à travers les plans et les coupes, qui témoignent de qualités spatiales remarquables. La gradation entre le public et le privé y est habilement menée, par une composition tout en longueur, faisant succéder les espaces, allant du plus public (la cour, les espaces de réception d'invités), aux plus intimes (les espaces servants, les chambres). Les vues y sont préservées, et le patio central constitue à la fois un espace tampon, un apport généreux de lumière compte tenu du caractère circonscrit du terrain, et un havre naturel, faisant oublier le contexte urbain dense de São Paulo. Des attentions particulières ont été apportées, notamment sur le travail de l'éclairage zénithal de la cage d'escalier, l'accessibilité de la toiture, ou encore l'alignement des vues successives, donnant à l'habitat une impression de profondeur, de grandeur. Chacune des chambres dispose de sa propre salle d'eau, ce qui permet aux deux habitants (mère et fils) de disposer d'une réelle autonomie dans la cohabitation.

L'emploi de matériaux «pauvres» est assumé, laissant brut les matériaux de construction. La technique du bâtiment est simple, les réseaux électriques sont apparents, et une réserve d'eau surplombe les salles d'eau.

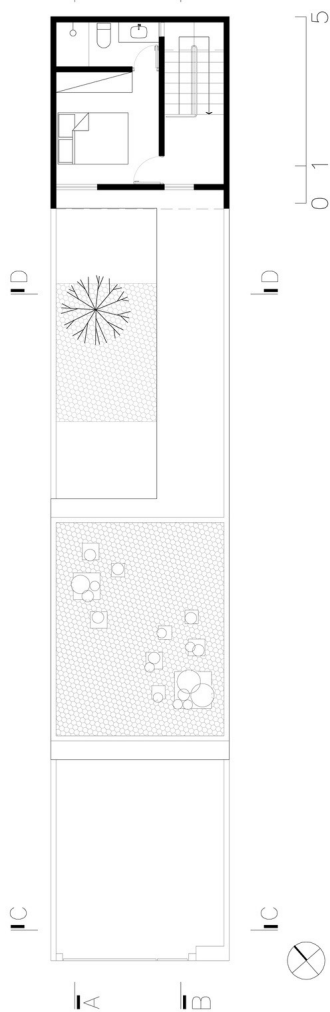
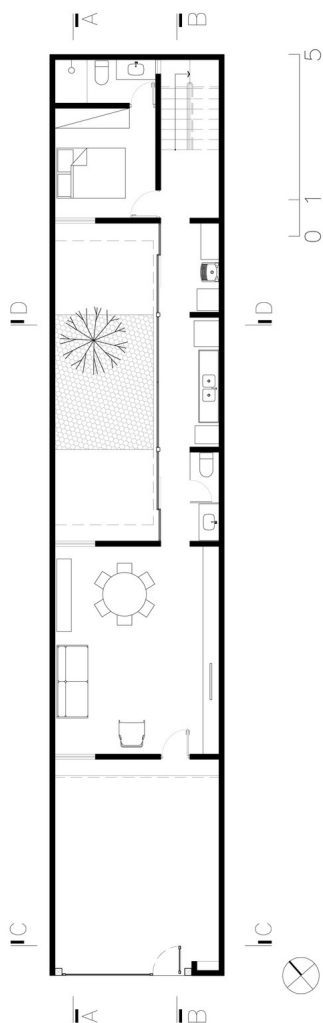
«Ce qui fait la force du projet de la Vila Matilde, c'est l'union qu'il opère entre une éthique de l'architecture et une esthétique parfaitement achevée»²³⁷

Mickaël Labbé

ci-contre : Vila Matilde, Terra e Tuma Arquitetos, 2015
photographie de Pedro Kok

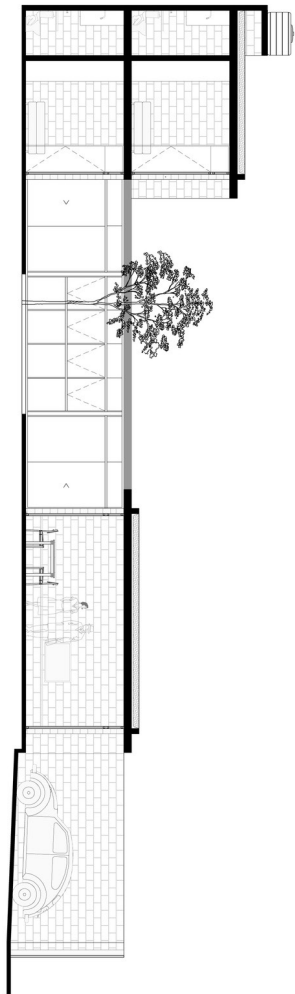
²³⁷ LABBE Mickaël, *Architettura Povera. Riflessioni sull'etica dell'architettura a partire da una lettura corbuséenne de la Vila Matilde de Terra e Tuma Arquitetos.*, Faculté de Philosophie de l'Université de Strasbourg, 2011



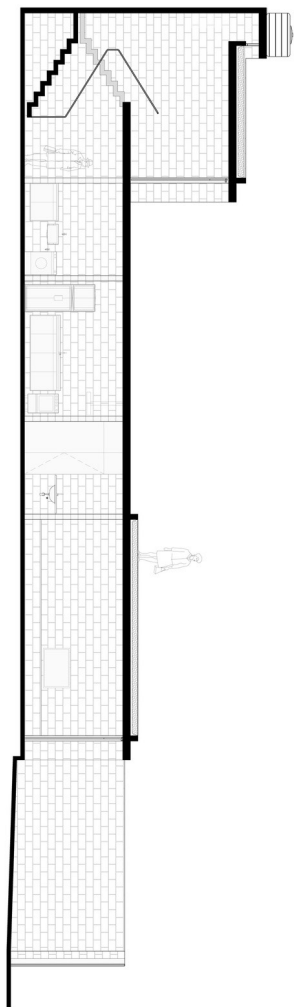


Vila Matilde, Terra e Tuma Arquitetos, 2015
plans et coupes issus de archdaily.com

0 1 5



0 1 5



«Enfin, remarquons que l'étroitesse du budget ou la pauvreté des matériaux n'est ici en rien synonyme de faiblesse esthétique ou de condescendance sociale. Non seulement le bâtiment offert à son occupante semble fonctionnel et bien adapté (condition nécessaire à toute architecture digne de ce nom), mais il est esthétiquement réussi, beau jusque dans son dénuement et sa simplicité.»²³⁸

Mickaël Labbé

La question de l'économie de moyens pose la question de l'éthique de l'architecture : le concepteur doit mesurer sa réponse, en fonction de ce qu'il juge adéquat vis-à-vis des contraintes, du contexte, des habitants. Ici l'éthique est rendue visible à travers une esthétique minimaliste

«L'architecture est une discipline à caractère éthique avant d'être esthétique»²³⁹

Mario Botta

Mathias Rollot (1988), fait remarquer à ce sujet, que définir un cadre à l'éthique n'est pas envisageable, dès lors qu'il n'est pas possible de la mesurer, et vérifier expérimentalement sa réussite : «Si le bonheur habitant n'est pas quantifiable, c'est pour la simple et bonne raison qu'il ne saurait exister d'unité de mesure de celui-ci. Impossible donc d'évaluer la valeur éthique « habitation »»²⁴⁰.

Néanmoins le travail du concepteur d'espace le pousse à mener une réflexion à long terme, sur le devenir du lieu sur plusieurs décennies, alors même qu'il ne peut (ni ne devrait) en maîtriser la capacité à «faire

238 LABBE Mickaël, *Architettura Povera. Réflexions sur l'éthique de l'architecture à partir d'une lecture corbuséenne de la Vila Matilde de Terra e Tuma Arquitetos.*, Faculté de Philosophie de l'Université de Strasbourg, 2011

239 BOTTA Mario, *Ethique du bâti*, Parenthèses, trad. Marie Bels, 2005

240 ROLLOT Mathias, *Critique de l'habitabilité*, Libre et Solidaire, 2017

A cette question, l'économie de moyens serait en somme, l'adoption d'une posture «d'éthique minimaliste»²⁴².

Le philosophe Ruwen Ogien (1947-2017) défend l'éthique minimaliste comme étant une position soutenable et souhaitable pour des relations sociales harmonieuses. Il pense que l'utilitarisme ne pourrait avoir de sens, dès lors qu'il implique un devoir d'anticipation des désirs de l'autre, alors même qu'ils ne peuvent ni être mesurés, ni être généralisés. Prendre une décision pour les autres ne saurait être appropriée à chacun. Ogien préfère à cela une posture de «non nuisance aux autres»²⁴³. En cela, ce qui n'est pas négatif (ne pas faire de mal, ne pas causer de tords etc...) doit être privilégié, plutôt que de tenter maladroitement le positif (faire plaisir, aider, etc...) : les souhaits de l'autre ne pouvant être anticipés, ne pas lui nuire est la seule posture moralement juste selon lui.

Appliqué à l'habitat, cette posture pourrait être vue comme le choix du "non choix", de la non prise de position vis à vis des souhaits des usagers. Les anticiper, serait vu dans ce contexte comme autoritaire, et sans fondement moral, puisque l'anticipation n'est pas possible. Dès lors, le rôle du concepteur d'espace, d'après la philosophie de Ogien, pourrait être vu comme de proposer l'assurance d'un service rendu minimum à l'usager, sans lui imposer quelconque artefact superflu. Ainsi, l'esthétique, à moins qu'elle ne puisse être moralement justifiée, paraît secondaire, voire inadéquate. En cela, cette posture appelle indubitablement à l'économie du superflu, au profit de la raison.

Ce service minimum pourrait être vu ici, d'après le principe «d'égale considération de chacun»²⁴⁴ que mentionne Ogien, comme le service qui permet d'assurer a minima les besoins vitaux des individus. Néanmoins, cette limite basse paraît tout aussi difficile à définir que

241 voir chapitre 1

242 terme emprunté à OGIEN Ruwen, *L'éthique aujourd'hui: maximalistes et minimalistes*, Gallimard, 2007

243 RAVAT Jérôme, Notes de lecture : *L'Éthique aujourd'hui : maximalistes et minimalistes*, Ruwen Ogien, Gallimard, 2007, Cahiers philosophiques, 118, 2009

244 Ibid.

ce qui devrait être moralement juste²⁴⁵. Peut-être serions nous plus satisfaits par l'effort d'une tentative d'échapper à ce qui conduit vers l'injuste, le «pouvant nuire».

Valéry Didelon (1972) va à ce sujet pousser le raisonnement encore plus loin, en s'interrogeant si le rôle du concepteur d'espace, pour qu'il soit vraiment minimal, ne devrait pas se limiter au respect pur et simple des réglementations. Il étudie notamment le nouveau Palais de Tokyo, et rend compte de sa capacité à révéler les expositions qu'il renferme, notamment par le fait d'une «absence d'architecture». A ce titre, il affirme qu'Anne Lacaton et Jean Philippe Vassal, ne cachent en rien la réalité de l'objet matériel, et réglementaire de leur projet.

«Pour que les œuvres ou installations, sur le mode éphémère de l'exposition temporaire, puissent efficacement agir, c'est-à-dire proposer des relations ou des formes d'interaction nouvelles, suggérer des usages ou des rapports inédits entre individus, il faudrait que l'architecture soit préalablement désarmée dans son ambition à définir ou fixer le moindre protocole, que le construit soit comme laissé dans son statut d'étant donné, et que les architectes – règlements obligent – se contentent d'y être les agents sécurité (les plus cool possible) d'un camping artistique»²⁴⁶

Valéry Didelon

Pour lui, c'est à travers la «laideur» affirmée du bâtiment, que peut s'affirmer «la beauté» de ce qu'il contient.

««lorsque éthique et esthétique non seulement coïncident mais sont confondues, on s'approche alors de l'horreur

²⁴⁵ voir chapitres précédents

²⁴⁶ DIDELOD Valéry, *L'économie de l'architecture*, Le visiteur, Société française des architectes, 2002

la plus pure : la misère (non seulement matérielle mais surtout intellectuelle) peut être exaltée comme vertu et acquérir une valeur de spectacle édifiant »¹⁶. D'une certaine manière, le discours sur l'économie de l'architecture suspend ou inverse les jugements de valeurs ; avec lui, c'est beau parce que c'est laid, ou plutôt ici c'est riche parce que c'est pauvre»²⁴⁷

Valéry Didelon

Didelon avertit toutefois que cette architecture a minima, ne doit en aucun cas constituer une réponse *a priori*, en se substituant à un raisonnement de conception justifié, au risque de voir se perpétrer «des architectures au rabais»²⁴⁸

Néanmoins, il semblerait que la recherche d'absence de l'esthétique, soit également un parti pris esthétique à part entière. Cette pensée semble tomber dans l'argument qu'elle souhaite réfuter.

Eric Lapierre (1966) via ses réalisations et ses expositions, met en exergue une volonté de mettre en pratique ce discours de l'économie de moyens.

«Faire de l'architecture, c'est transporter dans le champ de la culture ce qui relève du besoin — s'abriter.»²⁴⁹

Eric Lapierre

Il souhaite dès lors, « réinstaller la capacité de l'architecture à constituer un fond culturel (...) nécessaire à la cohésion sociale »²⁵⁰. Selon lui,

²⁴⁷ Ibid.

²⁴⁸ Ibid.

²⁴⁹ Eric Lapierre, dans un entretien réalisé par DOUSSON Lambert, LAHACHE Florent, A quoi pense un architecte ? L'imaginaire architectural entre poétique et politique, entretien avec Eric Lapierre, revue Geste, 2008

²⁵⁰

l'architecture a un rôle à jouer dans l'épanouissement culturel des individus, et se doit d'être à la fois réponse à un questionnement d'ordre philosophique, et illustration de ce même questionnement. Pour lui, l'économie de moyens ne constitue en aucun cas un appauvrissement, mais bien au contraire, un moyen, à travers l'expérimentation, de véhiculer une culture, artistique, sociale, ou plus généralement du lieu.

Cette perception de l'architecture comme richesse culturelle, passe selon lui par deux modes de perception (peut-être pourrait-on également dire par là de conception) : la mémoire des références, et la mémoire de l'intime. La première, est la capacité d'une architecture à s'appuyer sur les acquis historiques, éprouvés et théorisés, afin d'en extraire une synthèse, réinterprétée dans l'espace-temps du projet. La seconde, est plus indépendante du travail du concepteur, et fait appel à l'émotion qui pourrait émerger de l'usager, qui pourrait voir en l'architecture une familiarité avec des expériences passées. L'architecture permettrait donc, par le biais d'une résurgence du vécu ou de la connaissance, être un vecteur de culture, et par là, de bien social. L'économie de moyens, peut donc être vue selon lui, comme un outil de communication à portée culturelle.

L'économie de moyens peut donc, à travers la recherche d'une économie du superflu, du geste minimal (ou plutôt optimal), offrir à ses usagers des qualités spatiales, esthétiques ou culturelles particulières, tout en allant de pair avec la notion d'éthique minimale du «non nuire».



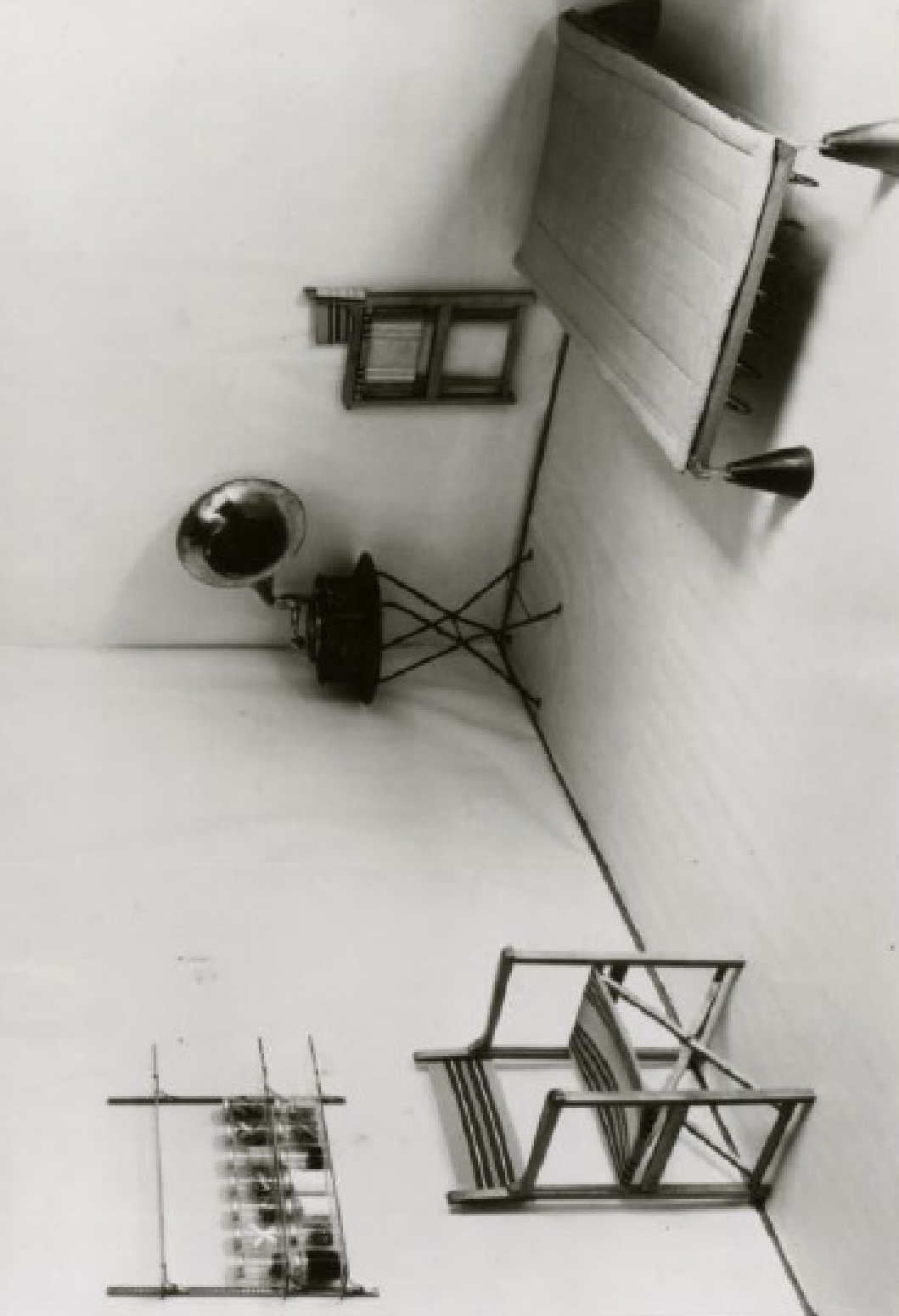
« Parce que la descente en deçà de ce seuil paraît a priori possible, mais se heurte dans les faits à l'incompréhension et à la réprobation de l'entourage qui la rendent extrêmement compliquée, ce seuil peut être qualifié de « plancher de verre » : bien qu'en théorie aucun obstacle technique ne semble empêcher le CRAGger de descendre en deçà de ce plancher, dans les faits l'organisation sociale l'en empêche, à moins qu'il ne soit prêt à assumer des tensions quotidiennes, et même souvent un certain sentiment de marginalisation»

SZUBA Mathilde, SEMAL Luc, Rationnement volontaire contre«abondance dévastatrice» : l'exemple des crags, Presses de Sciences Po, 2010

« L'architecte ne construit pas qu'un chose (un objet beau et techniquement achevé), mais également le cadre ou le contexte d'une vie. »

« L'architecture est le cadre dans lequel se déroulent nos vies quotidiennes(...) »

LABBE Mickaël, Architettura Povera. Réflexions sur l'éthique de l'architecture à partir d'une lecture corbuséenne de la Villa Maillol de Terra e Tuma Arquitos., Faculté de Philosophie de l'Université de Strasbourg, 2011, p6



ci-contre : Sparsely furnished interior composed by Hannes Meyer, 1926.
Galerie Berinson, Berlin

«Ce qui règne désormais à la maison grâce à la télévision, c'est le monde extérieur – réel ou fictif – qu'elle y retransmet. Il y règne sans partage, au point d'ôter toute valeur à la réalité du foyer et de la rendre fantomatique non seulement la réalité des quatre murs et du mobilier, mais aussi celle de la vie commune. [...] Le vrai foyer s'est maintenant dégradé et a été ravalé au rang de «container» : sa fonction n'est plus que de contenir l'écran du monde extérieur.»

ANDERS Günther, *L'obsolescence de l'homme : Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Editions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2002 [1956]

2.4 La décroissance, un outil de conception de l'habitat comme lieu de mise en action d'une idéologie

La révolte, Ellul, Charbonneau, Alexievitch

En effet, bien que l'habitat soit le lieu permettant aux corps de trouver repos et bien-être, il est également le lieu d'émancipation de l'esprit²⁵¹.

A ce titre, l'habitat, comme décrit au chapitre premier, peut être vu comme étant le prolongement de l'être qui y habite, et ainsi, comme étant le prolongement de sa pensée.

Rykwert, par sa quête de l'habitat premier, s'empare des questions contemporaines liées aux « besoins et fins qui nous poussent à bâtir »²⁵². Il met notamment en avant le caractère symbolique de l'habitat, et son affirmation à travers les « tensions de forces historiques opposées ».

Il peut dans cette mesure être le berceau de l'idéologie, des croyances de ses habitants, en étant à la fois l'expression et le modèle.

« Jacques Ellul caractérise la révolution comme « immédiate ». Pour lui, « elle doit commencer à l'intérieur de chaque individu par une transformation de la façon de juger (ou pour beaucoup par une éducation de leur jugement) et par une transformation de leur façon d'agir ».³⁰ Il ne récuse pas la rupture – ce n'est pas un réformisme – mais la fait changer d'échelle en la situant au niveau de l'individu plutôt que

²⁵¹ sans rentrer dans des prises de positions psychologiques, nous entendons dans cet ouvrage le mot « esprit », non pas comme une référence spirituelle, mais comme le lieu de l'intellect, du raisonnement, du savoir

²⁵² RYKWERT Joseph, *La maison d'Adam au Paradis*, Parenthèses, 2017, éd. originale 1972, p. 218

167 de la société. La verticalité n'est pas rejetée, elle change de dimension. La profondeur est préférée à la hauteur, l'introspection au gigantisme.»²⁵³

Dans ce texte, Jacques Ellul et Bernard Charbonneau mettent en avant la dimension personaliste que doit revêtir selon lui la transformation de nos sociétés. Ils en appellent à une société résolument humaine face à la «déshumanisation du monde par la Technique et l'État»

Leur modèle appelle l'homme à vivre «contre la misère», mais aussi «contre la richesse», ce qui en fait une pensée réellement réactionnaire et engagée.

Les appels des deux comparses doivent non seulement être entendus du point de vue global, mais également à l'échelle de l'implication individuelle : le personalisme est à la fois une prise en considération de l'individu dans la société, mais également un appel à l'implication individuelle dans cette société. Ce qui a trait directement à «être en réaction» à travers son mode de vie, et par extension, sa manière d'habiter.



ALYS Francis, *Sometimes Doing Something Poetic Can Become Political, and Sometimes Doing Something Political Can Become Poetic*, 2005, Film Still.

253 DUVERGER Timothée, *La révolte personaliste des années 1930, L'Aquitaine révoltée*, pp.281-296, 2016

Alys nous rappelle, que le caractère de la révolte peut également être empreint de poésie, et par là, créer un pont entre art et politique. Si l'architecture peut être vue comme un "art", alors, suivant Alys, elle peut également être de la même manière politique, et réactionnaire.

Svetlana Alexievitch (1948), qui raconte dans son ouvrage *La fin de l'homme rouge*²⁵⁴, la chute de l'URSS, confirme par ailleurs le rôle de l'habitat dans le développement de courants de pensées, pouvant parfois être clandestinement révolutionnaires. Elle parle notamment du rôle qu'ont joué les cuisines des habitations russes, dans le rassemblement, les échanges, et la diffusion discrète d'idées.

«les cuisines russes... Ces cuisines miteuses des immeubles des années 1960, neuf mètres carrés ou même douze (le grand luxe!) séparées des toilettes par une mince cloison. Un agencement typiquement soviétique? Devant la fenêtre, des oignons dans de vieux bocaux de mayonnaise, et un pot de fleur avec des aloès contre le rhume. La cuisine, chez nous, ce n'est pas seulement l'endroit où on prépare la nourriture, c'est aussi un salon, une salle à manger, un cabinet de travail et une tribune. Un lieu où se déroule des séances de psychothérapies de groupe. Au XIXe siècle, la culture russe est née dans des propriétés d'aristocrates, et au XXe siècle, dans les cuisines. La perestroïka aussi. La génération des années 1960 est la génération des cuisines. Merci Khrouchtchev ! C'est à son époque que les gens ont quitté les appartements communautaires et ont commencé à avoir des cuisines privées, dans lesquelles on pouvait critiquer le pouvoir, et surtout, ne pas avoir peur, parce qu'on était entre soi.»²⁵⁵

Svetlana Alexievitch

254 ALEXIEVITCH Svetlana, *La fin de l'homme rouge*, babel, 2013

255 Ibid.

Une réflexion sur notre façon de consommer, implique nécessairement une réflexion sur la façon de produire. En effet, selon Serge Latouche (1940), « 1m² urbain pour les villes espagnoles demande 60m² d'espace rural » (contre 1 pour 25 en 1970). Afin de produire notamment les denrées et matières premières nécessaires au maintien des villes. La distinction entre lieux où l'on consomme et lieux où l'on produit se fait donc de plus en plus vive, rendant par là même le système de plus en plus fragile, et donc en proie à des crises.

Des initiatives citoyennes encourageant le fait maison et les circuits courts se font désormais nombreuses, et connaissent un succès grandissant permettant notamment de palier à cette instabilité. En témoigne par exemple le site internet Transiscope²⁵⁶, recensant les lieux d'entraide entre citoyens.

Par ailleurs, comme le souligne Yafa Alomar dans son mémoire Agriculture urbaine, arme de résilience aux cas de crises 2019, l'agriculture peut s'avérer être à la fois un soutien pour la capacité d'une ville à résister aux pénuries, mais à la fois peut permettre la transformation de son image.

L'inclusion de lieux d'échanges entre résidents, des espaces partagés permettant de jardiner, de cultiver ou de bricoler devient une façon de développer un réseau productif sur le principe d'entraide.²⁵⁷

Arnaud Mège met en avant le fait que la manière la plus simple et directe d'utiliser son habitat pour produire (atelier, potager, verger, poulailler,

²⁵⁶ <https://transiscope.org/>

²⁵⁷ Samuel Degasne. Le projet de jardin partagé en pied d'immeuble de logements sociaux : quelle mise

en oeuvre adopter pour une inscription qualitative du jardin sur le patrimoine non bâti des bailleurs

sociaux ?. Mémoire de fin d'études, 2014

etc...), est de disposer «d'un lieu à soi», c'est à dire être propriétaire de son logement, pour lequel la réalisation de «travaux d'adaptation» à des fins productives pourraient être facilités.

Néanmoins, face à la question de la difficulté à l'accès à la propriété, certains architectes ont franchi un pas, permettant à des usagers, propriétaires ou non, de disposer d'espaces nécessaires au déroulement d'une activité.

Il est désormais courant chez les programmistes et les promoteurs, de prévoir des espaces communs, permettant aux habitants d'un ensemble collectif, de jouir d'espaces qui leur permettent d'y réaliser une activité.

Le « fait maison », ou « faire sans architecte », Rollot, Mège, Friedman

Ce titre volontairement provocateur, fait écho à l'ouvrage de Bernard Rudofsky «Architecture sans architecte», dans lequel sont décrits et étudiés des habitats vernaculaires, pour en extraire leurs qualités, et tenter de comprendre comment les transposer dans l'architecture contemporaine.

Pour autant, le choix de ce titre a également été motivé par une des thématiques qu'a discerné Arnaud Mège, comme moyen d'expression du militantisme décroissant : «faire sans»²⁵⁸. Faire sans signifierait pour lui la volonté de privation et d'abstinence de biens

Mathias Rollot s'est également emparé de cette formulation dans son ouvrage *L'hypothèse collaborative*²⁵⁹. Par cette formulation, il montre comment l'implication habitante ne se traduit pas forcément par

258 ce qui signifie en l'occurrence dans sa thèse, la privation volontaire de produits à des fins purement idéologiques. Ici, le produit pourrait être vu comme la prestation «d'agents de la construction», intermédiaires entre l'habitant et l'habitat.

259 ROLLOT Mathias, *L'hypothèse collaborative : Conversation avec les collectifs d'architectes français*, Hyperville, 2018

171 la création matérielle ou la construction, mais peut dans certain cas démontrer un engagement à contribuer à l'amélioration du cadre de vie à travers l'action de ceux qui y habitent.

Selon Ivan Illich (d'après un podcast France Culture, *Habiter, demeurer Résider*, par Thierry Paquot), dans une conférence pour les architectes en Angleterre annonce que le problème de l'habiter ne relève pas des architectes. Il faut arrêter d'essayer de tenter de dessiner l'habitat, ou en tout cas l'endroit dans lequel on va habiter. Au contraire il faut laisser la place aux habitants pour s'approprier l'espace, pour y trouver « leur place ». Thierry Paquot cite alors l'exemple de cabanons d'urgences qui avaient été envoyé de l'Europe en Thaïlande, sans prise en compte des coutumes locales d'habiter. L'habitat en Thaïlande est notamment traditionnellement genré, des pièces sont réservées aux hommes ou aux femmes, et peuvent généralement être reconnues à leurs charpentes. Les cabanons d'urgences ne correspondent alors pas à la manière traditionnelle d'habiter, ils n'ont pas été occupés par les populations locales.

Cela ne relève alors pas du travail de l'architecte que de « Faire habiter »²⁶⁰

Bien que l'architecte soit investit du rôle de concepteur, il n'a à sa disposition que des outils objectifs lui permettant de trouver l'agencement qui y répondrait de manière la plus juste. Néanmoins, le problème de l'appropriation est tout autre et n'appartient qu'à l'occupant. L'architecte se trouve dépourvu d'outils lui permettant d'anticiper le mécanisme « par lequel un être se fixe dans un espace qu'il ressent comme étant le sien ». Le rôle de l'architecte semble donc se trouver à mi-chemin entre la prise de position ferme, et la liberté laissée à l'appropriation d'un lieu.

Par ailleurs, l'attribution du rôle de création de l'espace à un seul protagoniste peut mener à l'écueil de ne pas pouvoir embrasser l'ensemble de la complexité des contraintes apposées à un projet. C'est ce que soutient la théorie Gestalt, développée par Max Wertheimer au début du XXe siècle

« Le cerveau crée une perception qui est plus simple que la

somme de ses entrées sensorielles, et il le fait de manière prévisible ». « Nous avons tendance à segmenter notre monde visuel en une figure et un fond ». « nous sommes plus susceptibles de percevoir des lignes continues et fluides que segmentées, et nous organisons notre perception en objets complets plutôt qu'en série de parties »²⁶¹

Fondements de la théorie Gestalt

Ce qui est sous-entendu ici, c'est que l'aptitude des humains à comprendre le monde qui l'entoure se fait systématiquement par réduction. L'appréhension de la complexité n'est pas spontanée, ce qui mène à penser que la tendance naturelle à résoudre un problème consiste à le simplifier, et à par là, probablement à en perdre des informations cruciales. Encore une fois, cet argument monte la faiblesse de la conception autoritaire et unilatérale d'une prise de décision.

Par ailleurs Yona Friedman (1923-2019) relègue, dans cette même idée, le rôle du développement de l'habitat aux habitants, qui sont selon lui les plus à même de trouver les réponses aux enjeux futurs :

« Quand j'ai parlé du bidonville comme laboratoire d'avenir, c'est ce que je voulais dire. L'habitant du bidonville, le paysan, le démuné, celui qui vit dans les pays dits « exotiques », est en train de réinventer la manière d'habiter qui conduira à un nouvel art d'habiter. »²⁶²

Selon lui, l'habiter constitue bien un art, et cet art ne relève pas du travail de l'architecte. C'est bien celui qui investit un endroit, qui y travaille, ou qui travaille à son maintien, qui, à travers sa connaissance

²⁶¹ d'après la vidéo youtube Psychologie - Les principes de la théorie Gestalt, de Coursitout, <https://www.youtube.com/watch?v=tQZTDM3Eefs>.

²⁶² FRIEDMAN Yona, *L'architecture de survie*, L'éclat, 2003, p.177

173 des lieux, possède la compréhension la plus proche et incarnée de la manière dont ils sont perçus.

«ce n'est pas du rôle de l'architecte que de répondre à tous les problèmes»²⁶³

Philippe Trétiack

Dans le souci de la construction du territoire en rapport avec ses habitants, André-Frédéric HOYAUX (1969) met en avant les difficultés liées à la communication des besoins, entre habitants et acteurs de la construction. Il tente par ce biais de chercher des outils qui permettent une meilleure compréhension de l'environnement vécu d'un lieu, et ainsi permettre la recomposition d'un diagnostic fidèle.

«Pour suivre ces préceptes, il est nécessaire de trouver une méthode qui permette :

- d'inviter l'habitant à s'exprimer sur le monde dans lequel il vit au quotidien, et cela dans la banalité de ses relations à celui-ci ;

- de lui permettre d'explicitier cette relation au monde qu'il entretient quotidiennement pour qu'il puisse lui-même, de lui-même et pour lui-même interpréter cette relation au détour des questions qu'il pouvait se poser sur celle-ci.

Les objectifs poursuivis par la mise en place de cette méthode visent donc :

- à comprendre quelles sont les structures, si structures il y a, qui se mettent en place de manière essentielle pour soutenir cette relation au monde ;

- à appréhender en quoi ces structures ont une nécessité fondamentale pour la constitution même de l'être-là qui est au monde.»²⁶⁴

263 TRETIAK Philippe, *Faut-il pendre les architectes*, Seuil, 2001

264 HOYAUX André-Frédéric, (2003) *Les constructions des mondes de l'habitant. Éclairage pragmatique et herméneutique*, Cybergéo, n°203

Cette méthode distingue donc la nécessité, d'une part, de l'analyse des relations au monde au sein de son environnement vécu, et d'autre part, de l'analyse des relations à soi dans cet environnement.

Il apparaît donc que les données permettant de réaliser un diagnostic de la manière dont est vécu un environnement, font appel à des notions parfois abstraites et complexes, ce qui pose inévitablement la question du langage partagé entre sachant et non-sachant. L'analyse de ces données relève une exigence, une compétence qui doit au préalable être acquise par l'acteur de la construction.

«Car pour que le commun des mortels puisse « se montrer en lui-même et de lui-même (...) il y aura lieu, dès lors, d'entreprendre un exposé introduisant à l'être de l'être-là, relativement à cette constitution fondamentale qu'est, pour lui, la banalité quotidienne»»²⁶⁵

Martin Heidegger

L'architecte accompagnant – le cas de l'autoplanification, Friedman, Garrigos, Illich

Dans sa thèse, Arnaud Mège observe que « faire soi-même », peut constituer un registre d'expression de l'acte militant décroissant. Que pourrait prendre cette expression pour l'habitat ?

²⁶⁵ HEIDEGGER Martin, *L'Etre et le Temps*, Gallimard, trad. Boehm et De Waelhens, [1927], 1964

175 Une des réponses possible peut se trouver dans l'autoplanification, ou habitat participatif, c'est à dire le fait pour des habitants d'initier, de concevoir, de réaliser et de financer eux mêmes leur propre habitat²⁶⁶. L'architecte peut alors avoir une position non plus de concepteur universel, mais plutôt peut revêtir le rôle de guide, de conseil, se positionnant plus en retrait, en impliquant les futurs usagers dans le processus de conception.

Néanmoins, la construction de son propre habitat, surtout dans le cas d'une collectivité, nécessite l'acquisition de connaissances, non seulement techniques (ingénierie des techniques de construction, connaissances des matériaux, connaissances réglementaires...), mais également (et peut être surtout) théoriques, sur la conception d'espaces, de lieux, d'environnements. Pour que la construction de l'habitat puisse se révéler pertinente, durable, et inscrite dans les enjeux contemporains, l'habitant acteur aura la nécessité de se former à la construction de la ville, aux métiers de l'urbain.

Dans sa conférence *Algunos placeres elementales del oficio de maestro*²⁶⁷, Alfons Garrigós (1959) expose le défaut du système d'enseignement moderne face à l'apprentissage de la vie, de la construction de la vie et de la vie urbaine.

«Les métiers de l'urbain partagent cette condition qu'on oublie souvent, notamment dans le monde globalisé : un art du lieu et du moment adéquat, de la juste proportion – le *tonos* des grecs – qui inclut aussi une possibilité rarement considérée : celle de ne pas faire.»²⁶⁸

266 IORIO Annalisa, *Le cohousing : un nouveau mode d'habiter ? Réflexions à partir des projets émergents de cohabitat italiens*, Socio anthropologie, 32, 2015

267 GARRIGOS Alfons, *Algunos placeres elementales del oficio de maestro (Quelques plaisirs élémentaires du métier de maître d'école)*, Conférence Universidad de Málaga, trad. Silvia GRÜNIG IRIBARREN, 2007

268 GRÜNIG IRIBARREN, Ivan Illich (1926-2002) : *la ville conviviale*, thèse d'urbanisme, université Paris-Est, 2013

Il évoque par cet extrait la nécessité d'ouverture aux concepteurs à des concepts qui dépassent ceux de la technique, mais qui englobent notamment la sensibilité d'un lieu.

Cette logique de passation de savoir permet également de prendre conscience que bons nombres de problématiques rencontrées lors de la conception ou de la construction de son logement, ont certainement déjà été rencontrées par d'autres. L'apprentissage permet dès lors de s'appuyer sur les acquis, les connaissances déjà éprouvées, et de tirer parti des leçons passées.

«Le recours à « ceux qui nous aident à voir plus loin, nous sortent de notre provincialisme (...) et de notre solitude, et viennent confirmer que nos intérêts et nos préoccupations ont été traitées par d'autres qui ont ouvert la voie »»²⁶⁹

Il apparaît évident à Illich, que dans une société conviviale, ces acquis ne doivent pas être issus d'un système éducationnel, comme celui qui est en oeuvre dans les sociétés occidentales contemporaines. Selon lui, la vie en elle même est source d'apprentissage, et les dispositifs de la ville permettant aux habitants d'échanger, de se rencontrer, permet également la diffusion de l'instruction.

«Toutes les villes éduquent parce que c'est la vie qui éduque. Mais seulement une ville où s'établissent facilement de nouvelles relations de l'homme et de son environnement qui permettent la liberté des échanges, de rencontre et de partage, est une ville conviviale, une ville éducatrice.»²⁷⁰

La production courante d'habitats «participatifs» est nourrie dorénavant d'un bon nombre de réalisations et d'ouvrages, bien qu'ils peinent encore à être représentatifs dans l'ensemble de la production

²⁶⁹ Ibid.

²⁷⁰ Ibid.

de logements. Dans le cas de l'habitat participatif, il se pose toujours la problématique du degré de participation laissé aux habitants futurs : dans les cas courants, le projet émerge d'une volonté commune à un groupe déjà formé, de fonder un lieu de vie commun. Le groupe, en tout cas en France, devra faire appel à un organisme ou un architecte, leur permettant de concevoir leur habitat futur, en adéquation avec leurs souhaits, les réglementations en vigueur, et les qualités urbaines. Ce mode de production de l'habitat, dit participatif, fait dès lors appel à deux types d'acteurs, d'un côté les habitants cherchant à être actifs dans le processus, et de l'autre un professionnel de la construction, qui tentera de faire émerger la forme architecturale de l'échange avec les habitants.

Se pose dès lors la problématique suivante : où se situe la limite entre l'implication habitante, et la prise de position de l'architecte ? S'il est clairement défini que le mode de construction de l'habitat participatif se distingue de la relation classique «maître d'ouvrage / maître d'œuvre», il se pose néanmoins la question du degré d'implication des habitants à l'ouvrage.

Une des premières barrières rencontrées par les non professionnels, est celle de la communication, qu'elle soit dans le fait de verbaliser des désirs ou des besoins en établissant un cahier des charges, ou encore dans l'explicitation et la compréhension d'une forme qui en résulterait. Il y a lieu dès lors pour le professionnel, de faire émerger des outils, permettant l'expression et la compréhension du projet architectural, ce qui constituerait un langage commun aux deux protagonistes.

A cette première barrière, Lucien Kroll a imaginé, au cours de ces projets, des moyens nouveaux permettant aux habitants d'engager un dialogue formel, et d'avoir un aperçu de sa concrétude. Il développe pour cela un modèle de «maquette incrémentale», qui vise, au cours des échanges, à permettre aux inter-acteurs d'interagir sur la maquette, de la modifier, et ainsi de verbaliser un discours spatial à travers l'action, et également la comprendre les enjeux encourus par l'observation d'un résultat matérialisé.

Une seconde barrière rencontrée est celle de la progression de la formalisation du projet. En effet, une fois un cahier des charges établi, de quelle manière le professionnel peut «passer le crayon» à ses interlocuteurs, pour lesquels la résolution de problèmes spatiaux n'est souvent pas un exercice habituel. La position du professionnel est donc cruciale dans cet échange, de quelle manière il peut orienter les prises de décisions, sans pour autant prendre parti et influencer l'initiative participante. Dans certains cas, le professionnel propose des solutions qui seront débattues, et retravaillées jusqu'à trouver un consensus, dans d'autres cas, le professionnel laisse le groupe participatif faire émerger des solutions spatiales, tout en aiguillant quant aux choix réalisés, et cristallisant le produit de ces échanges dans un projet synthétique. Ce deuxième exercice nécessite toutefois la formalisation d'un travail spatial de la part des participants (ce qui nécessite que la première des barrières évoquées soit levée)

Mathias Rollot, dans son ouvrage *L'hypothèse collaborative*²⁷¹, écrit au sujet de la construction collaborative et recense des exemples de collectifs ayant pu faire émerger ces pratiques. Il souligne à ce sujet : «Ce que révèlent les collectifs interrogés est un fait paradoxal : celui d'une réappropriation de la discipline architecturale au moyen d'une forme de dissolution de celle-ci.»²⁷². Il rejoint par cette citation la pensée d'Illich, que le savoir ne réside pas nécessairement de la connaissance universitaire d'une pratique, mais peut émerger de l'action et de l'implication des acteurs à l'ouvrage. Il trouve à travers ces initiatives «une réinvention totale et créatrice de la discipline architecturale»²⁷³, allant vers un «déplacement sain du regard de l'architecte de l'expertise vers l'échange, de l'élitisme vers l'éthique, de l'art vers la politique.»²⁷⁴

«S'il ne faut pas construire, ce n'est pas seulement parce qu'il faut «faire sans », mais aussi et surtout parce qu'il faut

271 ROLLOT Mathias, *L'hypothèse collaborative : Conversation avec les collectifs d'architectes français*, Hyperville, 2018

272 Ibid.

273 Ibid.

274 Ibid.

« faire autrement ». L'improductivité est engagée comme moyen et non comme fin en soi : c'est une méthode pour travailler au déploiement de marginalités créatrices et libératrices, et ouvrir sur des espaces et méthodes, qu'on ne pensait pas souhaitable ou pas possible...»²⁷⁵

Mathias ROLLOT

Nous pouvons dès lors voir en ces initiatives participatives, une richesse pour la discipline, à travers le détachement et la créativité, et ainsi, une ouverture à la vie pour laquelle elle se destine.



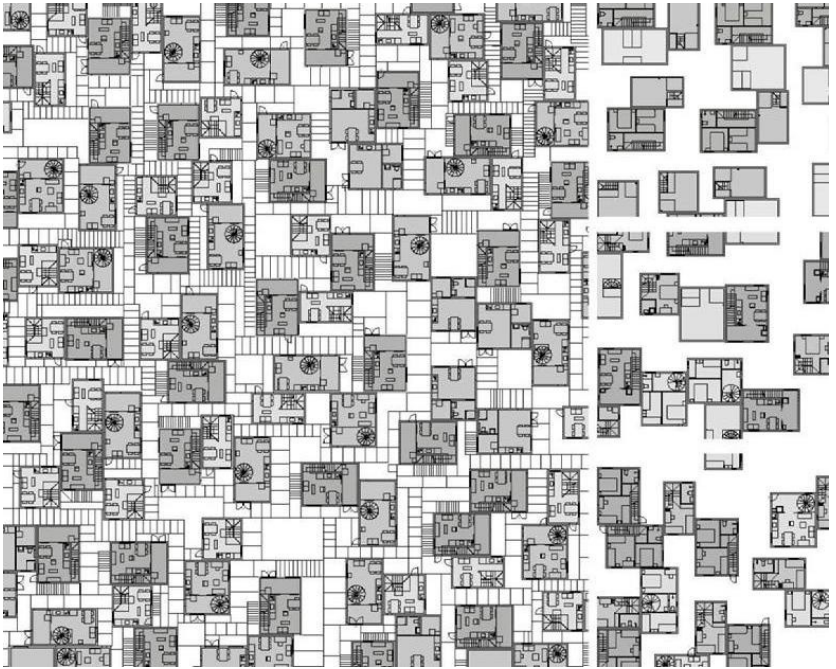
Image tirée du film d'Eric Rohmer, *la forme de la ville*, 1975

²⁷⁵Ibid.

La décroissance peut également être vue comme un éloge à la simplicité et à l'ascète, et par là en quelque sorte, un éloge à la pauvreté. Il ne faut pour autant pas comprendre la décroissance comme étant une revendication de la pauvreté pouvant être un modèle souhaitable et durable, mais plutôt comprendre que certaines qualités peuvent être trouvées dans cette sobriété, que l'abondance et l'hubris de certains lieux peuvent faire oublier.

Christian Kerez²⁷⁶ s'est par exemple intéressé au cas des favelas brésiliennes, pour répondre à un projet d'aménagement urbain dans la ville de Sao Paulo. Il a pour cela réalisé un reportage, mettant en avant les qualités spatiales et sociales des favelas, qui s'étaient construites de manière dense et anarchique. Il souligne notamment la coopération entre habitants qui est produite par ces dispositifs spatiaux, la rencontre, ainsi que les échanges, qui sont bien souvent résultants d'une notion de communaux : les communaux sont les lieux, qui, dépassant le concept de propriété, sont assimilés à un instant donné à des pratiques d'un groupe d'habitants. Ils peuvent être lieux publics ou privés, aucune frontière "administrative" ne les caractérise. Ils apparaissent plutôt à travers la gradation entre l'intime et le commun, entre ce qui est montré (et à qui), et ce qui ne l'est pas. Kerez, par cette étude tente d'extraire les qualités pouvant être générées par ces groupements d'habitats "pauvres", afin de les transposer dans son propre projet. Il en gardera néanmoins l'esthétique, renvoyant a priori à un habitat pauvre, ce qui souligne bien que la force de son projet ne réside pas dans l'image qu'il renvoie, mais bien dans ses qualités intrinsèques.

276 KEREZ Christian, *The Rule of the Game*, Kenzo Tange Lecture, conférence à Harvard University, 2012



projet de Christian Kerez, Porto Seguro, Sao Paulo, 2009-2013, extrait de plan du rez-de-chaussée

Pour autant, l'image que véhicule le lieu de vie, reste une caractéristique majeure dans l'identification sociale²⁷⁷. Yona Friedmann, dans la note additionnelle de son ouvrage «l'architecture de survie»²⁷⁸, montre que la notion d'esthétique, ou plus exactement d'image que renvoie notre habitat, est une composante plus forte encore que l'objectif même de subsistance. La reconnaissance d'un statut social, apparaît dans notre ère comme prédominante par rapport aux qualités réelles de l'habitat. C'est tout dire de l'importance de l'esthétique pour l'habitat et l'habitant, et le rapport entre symbole du lieu et statut social associé. Friedman

²⁷⁷ voir chapitre 1, «l'effet de lieu»

²⁷⁸ FRIEDMAN Yona, *L'architecture de survie*, L'éclat, 2003

appelle alors à trouver «une autre gamme de symboles»²⁷⁹ : il propose pour cela «la joie que procure le décor»²⁸⁰, afin d'embellir les rues, de manière peu onéreuse mais festive et changeante au fil du temps. On peut voir en cet argument une sorte de réminiscence d'un romantisme de la fin du XIXe siècle, pour lequel la question du symbolisme et de décor était un enjeu majeur. Il est à se demander si ces questions n'ont pas été trop vite écartées des débats modernes et contemporains.



le tapis urbain, illustration de Yona FRIEDMAN issue de son ouvrage *L'architecture de survie*, L'éclat, 2003

« C'est à cause que tout doit finir que tout est si beau »²⁸¹

Charles-Ferdinand Ramuz

²⁷⁹ Ibid.

²⁸⁰ Ibid.

²⁸¹ RAMUZ Charles-Ferdinand, *Adieu à beaucoup de personnages*, Mermod, 1947

183 Néanmoins, il apparaît que la question de l'éthique occupe désormais une place prépondérante dans la production architecturale, et un enjeu pour les architectes d'aujourd'hui²⁸². Dès lors, pourrait être mise en exergue une nouvelle forme de beauté, qui est celle du "bien fondé". Saint Thomas d'Aquin avait déjà identifié au XIII^e siècle²⁸³, que le beau pouvait être le produit du «bon» (principe du bien fondé), de «l'un» (principe d'unité, d'harmonie), du «vrai» (principe de l'adéquation entre aspect et usage) et de «l'être» (principe de la beauté de l'étant, du vivant, de la grandeur). Cette formule ne semble pas perdre de sa pertinence, au regard de ce qui constitue aujourd'hui, une «esthétique de l'éthique»²⁸⁴

« Ethique et esthétique ne font qu'un »
formule de Ludwig Wittgenstein

Rien n'est à ajouter, la simplicité se veut être mise en avant, comme pour affirmer le rejet d'un esthétisme jugé irrationnel. Apparaît dès lors me semble-t-il, une "esthétique du non-esthétisme". Jan de Vylder et Inge Vinck rendent hommage, à travers le projet de pavillon, à ce qui semble ne pas être beau, qui par là constitue un intérêt particulier et donc une forme de beauté. Ils proposent de laisser apparent ce qui est habituellement masqué par les recherches esthétiques, comme les coulures, les traces, les faux-aplombs, les irrégularités. La matière est montrée comme témoin de l'activité de la construction du pavillon, comme une preuve archéologique du travail de l'humain, et de son imperfection.

282 ROLLOT Mathias, *Elements vers une éthique de l'habitation*, Thèse de Doctorat en Architecture, 2016

283 principe des transcendants de l'être : l'être est bon, beau, vrai et un. Suivant Thomas d'Aquin, les termes de cette égalité peuvent être interchangés sans perdre de leur sens

284 ROLLOR, *Eléments*, op. cit.



Au-delà des aspects techniques dont peuvent s'emparer le constructeur, l'autoconstructeur ou le permaculteur, la poésie du lieu est un paramètre indissociable du bien-être et de l'équilibre de ses occupants. « la maison natale est physiquement inscrite en nous »²⁸⁵.

Elle constitue donc un univers à part entière, qui devient le berceau de notre développement, dans lequel s'inscrivent nos premiers souvenirs, nos premières sensations, et forgent ainsi en partie l'individu que nous sommes. Bachelard souligne même l'aspect physique de cet apport de l'habitat, dès le plus jeune âge : cela signifie que pour lui, les sensations qui y sont vécues, à travers les perceptions sensorielles, constituent une mémoire, qui, à un âge plus avancé, nous permet de "reconnaître"²⁸⁶ des sensations. Ce serait à travers ce fait de reconnaître (plutôt que de connaître), que se forge l'idée du beau, comme une réminiscence d'émotions passées.

A noter ici que Bachelard parle bien dans son ouvrage de «la maison», mais il me semble, au regard d'une compréhension plus large de l'habitat, que son point de vue pourrait également trouver un sens allant au-delà du cadre bâti de l'habitat natal, à travers l'univers plus large du «lieu de l'enfance». Nous pourrions dès lors évoquer les souvenirs perçus lors d'une promenade dans un quartier, une forêt, un champ, à l'école, dans la maison d'autres parents... Autant d'impressions vécues, pouvant également, suivant leurs forces ou leurs fréquences, participer à la construction d'une "bibliothèque émotionnelle".

285 BACHELARD Gaston, *La poétique de l'espace*, Les Presses universitaires de France, 1958 p. 32

286 dans le sens : "connaître à nouveau"

Habiter constitue en premier lieu un plaisir.

C'est ce que Gaston Bachelard (1884-1962) cherche à illustrer à travers son ouvrage célèbre *La poétique de l'espace*²⁸⁷. Il veut montrer, du point de vue du poète et non du psychanalyste, que la maison natale constitue un lieu qui nous imprègne, à travers la primitivité de l'imaginaire. Il fait pour cela l'analyse de différents composants ou aspects de ce premier refuge (le nid, la coquille, le tiroir, les coins, la maison comme univers...), en composant un recueil de textes empreint de poésie, dont la force est sans doute de transporter le lecteur dans l'onirisme de ses propres souvenirs, en pointant avec justesse les émotions qui s'y associent, qui bien souvent sont gardées trop enfuies en nous.

Il est en quête de ce qui fait la beauté de la «simplicité» de la maison natale, ce qui intéresse tout à fait les propos de ce mémoire. Il évoque brièvement l'intimité que procure un espace restreint en comparaison de la froide vastité d'un «palais». Mais il développe plus longuement autour du lyrisme d'Henri Bachelin (1879-1941), racontant ses propres souvenirs d'enfance.

«La maison d'enfance de Henri Bachelin est simple entre toutes. C'est la maison rustique d'un bourg du Morvan. Elle est cependant, avec ses dépendances paysannes et grâce au travail et à l'économie du père, une demeure où la vie de la famille a trouvé la sécurité et le bonheur.»

Gaston Bachelard²⁸⁸

Dans cette citation, Bachelard apporte deux arguments supplémentaires contribuant au bonheur de ceux qui occupent la maison : elle est le fruit d'un travail, et elle constitue un lieu sécurisant.

²⁸⁷ BACHELARD Gaston, *La poétique de l'espace*, Les Presses universitaires de France, 1958

²⁸⁸ Ibid.

187 Par ce premier argument, on peut voir en la maison une sorte de récompense pour le labeur, et un symbole du travail accompli. Elle renvoie à la fois l'image d'une sorte de réussite sociale par le travail (que ce soit le travail propre de sa construction, ou le travail nécessaire à l'obtention des fonds pour l'acquérir), et à la fois est une fierté pour l'ensemble des occupants d'y voir la matérialisation, la concrétude de celui-ci.

Le deuxième argument renvoie certainement à une des motivations qui a conduit les habitants à constituer leur habitat, à savoir, la mise en sécurité de la famille et de ses biens. C'est à travers elle qu'il est possible d'entrevoir une stabilité et une projection dans futur. Elle permet au foyer d'acquérir une sérénité matérielle, puisqu'elle garanti une subversion aux besoins biologiques d'habiter. C'est l'assurance d'un futur.

« C'étaient des heures où avec force, je le jure, je nous sentais comme retranchés hors de la petite ville, de la France et du monde. Je prenais plaisir — je gardais pour moi mes sensations — à nous imaginer vivant au milieu des bois dans une hutte de charbonniers bien chauffée : j'aurais voulu entendre des loups aiguiser leurs griffes sur le granit inusable de notre seuil. Notre maison me tenait lieu de hutte. Je m'y voyais à l'abri de la faim et du froid. Si je frissonnais, ce n'était que de bien-être. »²⁸⁹

Henri Bachelin

Le jeune Henri voyait au travers de cette citation, un rempart à l'épreuve de toute la sauvagerie de la nature qui l'assène. Que ce soit la faune, la flore ou le climat, rien n'est assez fort pour la renverser. Elle est donc l'image de la force de l'humain sur son environnement, la preuve de sa suprématie. Sa force est d'ailleurs d'autant plus grande que la maison est rustique, puisqu'elle démontre par les faits qu'elle résiste à une nature acerbe. Ce n'est donc pas tant l'esthétique du lieu qui est marquant ici, mais la beauté de son efficacité, en en faisant une sorte de citadelle, de château-fort d'une lutte pour la survie.

289 BACHELIN Henri, *Le serviteur*, Flammarion, 1918

Nous pouvons ressentir tout au long de ces extraits, qu'habiter constitue également à bien des égards un plaisir, à travers notamment l'onirisme que constitue son «univers»²⁹⁰.

Pierre Rabhi décrira également avec beaucoup de poésie sa vision de la vie d'une cité avant l'ère industrielle, témoignant du bonheur qui peut exulter des actes «simples» du quotidien.

«Un homme simple, habitant une petite oasis du Sud algérien, chaque jour vaque à ses occupations de père nourricier. Il ouvre la porte de son atelier de forge, allume le feu et, le jour durant, va travailler le métal. Il entretient les outils aratoires des cultivateurs, répare les modestes objets du quotidien. Ce petit Vulcain du désert fait toute la journée chanter l'enclume, un apprenti tirant sur la corde du soufflet de la forge pour attiser les flammes. Des étincelles incandescentes jaillissent du marteau de l'artisan en une nuée d'étoiles fugaces et, tout à son ouvrage, il est comme absent au monde. (...)

La cité tranquille n'est cependant pas un éden. Ici comme ailleurs, les humains sont affligés de tourments; le meilleur et le pire cohabitent. Aux valeurs conviviales se mêlent les dissensions, les jalousies, une condition des femmes qui souvent blesse la raison et le cœur. Une tempérance obstinée tente cependant, et en dépit de tout, d'entretenir la paix. Une sorte de joie omniprésente surmonte la précarité, saisit tous les prétextes pour se manifester en des fêtes improvisées. Ici, l'existence s'éprouve d'une manière tangible. La moindre gorgée d'eau, la moindre bouchée de nourriture donne à la vie, sur fond de patience toujours renouvelée, une réelle saveur.»²⁹¹

Pierre Rabhi

²⁹⁰ BACHELARD, *La poétique de l'espace*, op. cit.

²⁹¹ RABHI Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, 2010

189 L'argument de Pierre Rabhi est principalement d'ordre spirituel, et renvoie à une forme d'ascétisme, dont le but serait une construction de soi, un épanouissement personnel. Bien qu'étant un argument plutôt subjectif, il montre néanmoins toute la force poétique que constitue l'univers qui nous entoure, dans notre manière d'habiter le monde.

Au cours d'une de ses leçons en 2009, le philosophe Patrick Viveret (1948-) met en avant la pertinence du propos de Pierre Rabhi. La sobriété est souvent comprise, d'après lui, comme devant être l'acceptation de limites à ce qui semble constitutif de joie de vivre, et donc ainsi, comme induisant un certain mal vivre. Il décrit notamment un mécanisme de couple «excitation/dépression», nourri par la logique économique capitaliste, qui entretiendrait son propre fonctionnement. «Je suis dans l'excitation. Cette excitation finit par générer à terme un déséquilibre qui se traduit par une dépression et cette dépression elle-même est compensée ensuite par une nouvelle recherche de l'excitation.»²⁹²

Cependant, cette logique sans fin ne peut conclure à l'atteinte d'un bien-être. Une issue envisagée, serait de former un couple nouveau, celui de «l'intensité/sérénité».

En effet, pour lui, la joie de vivre passe en premier lieu par une excitation a priori similaire à l'excitation décrite précédemment, à la différence qu'elle n'est ni superficielle ni déséquilibrée, c'est «l'intensité»²⁹³. L'intensité serait, selon sa formulation, «vivre à la bonne heure».

Nous pouvons voir dans cet argument un hommage à l'instant présent, une invitation à savourer la situation quelle qu'elle soit.

Cette vision positive de l'instant présent procurerait dès lors la sérénité nécessaire pour l'appréhension des difficultés du quotidien.

L'argument de Viveret est donc principalement que le plaisir de vivre, ou dans notre cas, d'habiter, est corrélé à une façon d'entretenir une vision positive de l'acceptation du quotidien. Cette vision positive est à

²⁹² VIVERET Patrick, *Vers une sobriété heureuse Du bon usage de la fin des temps modernes*, École Supérieure d'Agriculture d'Angers, leçon inaugurale, 2009

²⁹³ L'auteur fait pour appel à Spinoza pour évoquer l'intensité de la joie de vivre

la fois stimulante par son l'intensité qu'elle procure, et sécurisante par la sérénité avec laquelle elle est appréhendée.

190

Il souligne par ailleurs que «tout n'est pas à jeter dans la modernité», entendant par là que sa pensée n'est pas en réaction à un mouvement historique, mais reconnaît certaines qualités de la modernité, à travers notamment sa conception de la liberté, sa quête inventive et positive vers un avenir meilleur, ainsi que la richesse culturelle dont témoigne sa tendance à l'abstraction²⁹⁴.

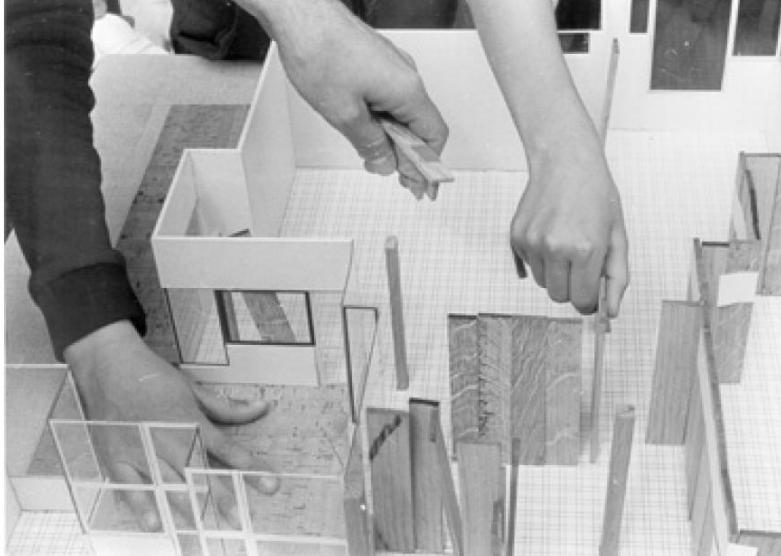
«« Quel est le meilleur de la modernité ? ». Il est du côté de l'émancipation sous toutes ses formes. La capacité à s'extraire d'un cosmos, d'une nature considérée comme fatale. La capacité à construire, notamment face aux faits religieux de l'économie du salut, de la liberté de conscience, de l'individuation qui ne se réduit pas forcément à de l'individualisme. Le fait que tout être humain a sa singularité et qu'il peut exercer sa liberté de conscience.»²⁹⁵

294 Philippe Madec soutient notamment ce dernier argument, dans l'interview MADEC Philippe, #71 - *Architecture : la solution ?* Philippe Madec, Greenletterclub, 2022

295 VIVERET Patrick, *Vers une sobriété heureuse*, op. cit.

Elle est si simple qu'elle n'appartient plus aux souvenirs, parfois trop imagés. Elle appartient aux légendes. Elle est un centre de légendes. Devant une lumière lointaine, perdue dans la nuit, qui n'a rêvé à la chaumière, qui n'a rêvé, plus engagé encore dans les légendes, à la hutte de l'ermite ?

BACHELARD Gaston, La poétique de l'espace, Les Presses universitaires de France, 1958



atelier participatif pour la réalisation de la Mémé,
photographie de Lucien Kroll, 1970

Torre David,
13th Venice Architecture Biennale, Arsenale,
photographie de IWAN BAAN



2.5 La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au temps

la responsabilité du temps long

Nous le savons désormais, les émissions de gaz à effets de serre émises aujourd'hui auront des conséquences pour le climat sur plusieurs générations. Le temps moyen pour une molécule de dioxyde de carbone pour se désagréger, est de l'ordre de 100 ans²⁹⁶.

Dès lors, il apparaît clairement que les efforts réalisés présentement ne pourrions être ressentis de notre vivant, et porteront leurs fruits pour les générations futures. Cela implique un double enjeu : celui de la prise de conscience que l'immédiateté des actes ne va pas de pair avec la tardiveté de leurs réponses climatiques, ce qui implique que l'acte en lui même n'est mesurable qu'après un temps long²⁹⁷ ; et secondement de revêtir la responsabilité des actes de manière inconditionnelle, puisque les bénéfices seront attribués à une génération qui n'est pas encore présente, ce qui peut s'apparenter à une forme d'altruisme.

«En présentation du significatif ouvrage d'Hans Jonas *Le Principe Responsabilité*²⁹⁸, Jean Greisch synthétisait notre situation : « Que nous le voulions ou non, nous sommes les architectes de la société à venir, car il ne nous appartient

²⁹⁶ d'après l'ADEME, *Le changement climatique en 10 questions*, ministère de la transition écologique et solidaire, 2018

²⁹⁷ toujours d'après la même source, le temps de mesure du climat ne peut se réaliser que sous une trentaine d'années

²⁹⁸ GREISCH Jean, « *Présentation* » in JONAS Hans, *Le Principe Responsabilité*, coll. Champs, éditions Flammarion, Paris, 1990

déjà plus d'enrayer le progrès technologique, même si nous le voulions. Ce qui nous appartient en revanche, c'est la conscience que nous sommes d'ores et déjà pris en otage par cet avenir que nous faisons exister »²⁹⁹

Philippe Madec (1954) nous rappelle également la responsabilité des bâtisseurs dans les enjeux environnementaux contemporains. Il affirme que «la nécessité de répondre aux enjeux de la crise de l'environnement convoque notre responsabilité»³⁰⁰. En effet, d'après l'ONU en 1998, 40% des GES au niveau mondial peuvent être attribués au secteur du bâtiment (construction et usage)³⁰¹. Par ailleurs, en France, la construction neuve supprime «l'équivalent de la surface d'un département en terres agricoles tous les dix ans»³⁰². Ces statistiques témoignent bel et bien de la responsabilité des constructeurs au regard de l'avenir planétaire.

La question que pose dès lors la conception «frugale» que soutient Madec, vise en réalité à préserver un avenir qui dépasse notre propre génération. Il incombe dès lors que la responsabilité de la qualité de vie d'une génération devra dépendre d'une autre.

« m o u v a n c e s , a d a p t a t i o n s ,
m u t a t i o n s » T h o r e a u , W e i l , R u b i n

Le déphasage entre l'impact environnemental et le temps de la construction, entraîne de facto des enjeux nouveaux pour la production architecturale : un bâtiment construit aujourd'hui, entraînera un impact

299 MADEC Philippe, *Territoires à l'épreuve du temps*, Contribution au séminaire « 4 écoles autour du 5 », 2003

300 Ibid.

301 MADEC Philippe, *Mieux avec moins*, Terre Urbaine, 2021

302 Ibid.

environnemental sur une échelle d'une centaine d'années. Une réaction envisageable serait de permettre au bâtiment construit, de subsister a minima durant cette période, afin d'éviter l'effet d'accumulation de l'impact environnemental de plusieurs constructions superposées à cette même période.

Or, construire sur un temps aussi long paraît à la fois relever aujourd'hui de la prouesse technique, au vu de la dégradation des matériaux de construction, souvent de moindre facture, et de la prouesse conceptuelle, pour anticiper l'évolution des besoins liés au bâtiment sur une durée aussi longue. De plus, étant donné l'évolution fulgurante qu'ont connu à la fois les matériaux et leur mise en œuvre, durant les cinquante dernières années, un recul sur un temps aussi long n'a pu être observé avec les méthodes constructives actuelles.

Néanmoins, au delà de l'aspect technique qui relèverait plus du domaine de l'ingénieur, la justesse de la conception architecturale, et son adaptabilité dans le temps paraît être un enjeu capital. Il s'agit en d'autres termes, d'éviter que la forme "n'emprisonne" l'usage.

«Et lorsque le fermier possède enfin sa maison, il se peut qu'au lieu d'en être plus riche il en soit plus pauvre, et que ce soit la maison qui le possède. Si je comprends bien, ce fut une solide objection présentée par Momus contre la maison que bâtit Minerve, qu'elle ne « l'avait pas faite mobile, grâce à quoi l'on pouvait éviter un mauvais voisinage » ; et encore peut-on la présenter, car nos maisons sont une propriété si difficile à remuer que bien souvent nous y sommes en prison plutôt qu'en un logis ; et le mauvais voisinage à éviter est bien la gale qui nous ronge. Je connais en cette ville-ci une ou deux familles, pour le moins, qui depuis près d'une génération désirent vendre leurs maisons situées dans les environs pour aller habiter le village sans pouvoir y parvenir, et que la mort seule délivrera.»³⁰³

Henry David Thoreau

303 THOREAU Henry David, *Walden, ou la vie dans les bois*, Nouvelle revue française, trad. Louis Fabulet, 1922

197 Henry David Thoreau (1817-1862) ressent déjà au XIX^e siècle, le besoin d'évolution des habitats. Dans l'extrait présenté ci-dessus, il note que le caractère immobile de l'habitat, peut le rendre hostile à ses habitants, dès lors qu'il ne saurait s'adapter à l'évolution des contraintes de son environnement. Dans l'extrait présenté, c'est un défaut de préservation de l'intimité qui est mis en exergue, mais cela est valable également pour sa fonction protectrice vis-à-vis de l'environnement (évolutions climatiques, montées des eaux, pollutions atmosphériques, sonores, visuelles...). L'argument de Thoreau est dès lors que l'habitat doit permettre de se mouvoir afin de fuir la contrainte. Or, bien qu'efficace dans la résolution du problème, il me semble que cette fuite en avant est pratiquement irréalisable, et ne semble pas aller de pair avec la construction d'une «société conviviale»³⁰⁴. Cependant, la force des mots utilisés, permet de souligner l'importance du lieu de vie, dans le bien-être des habitants.

Nous pourrions également lire dans cet extrait, intéressant à bien des égards, la pression du conditionnement sociétal dans le mode d'habiter, dont «seule la mort» délivrerait. Il rappelle par là que l'acquisition d'un habitat, constitue dans la société occidentale contemporaine, “le travail d'une vie”, par l'importance de son coût vis-à-vis de celui-ci. Bien qu'en réalité on puisse s'en défaire, il constitue une responsabilité lourde pour son acquéreur, qui y consacrerait dans bien des cas, près d'un tiers d'une vie à son paiement.

Cet extrait nous rappelle aussi que le problème de l'évolutivité du lieu de vie n'est pas une question contemporaine. Le lieu de vie constitue une attache, qui peut, lorsqu'il est soumis à des contraintes nouvelles, être le lieu de l'emprisonnement des habitants. En effet, que ce soit de part sa non mobilité, ou son incapacité à évoluer, un logement peut condamner l'occupant à une nuisance, n'offrant bien souvent comme unique solution l'abandon de celui-ci. Faut-il pour autant quitter son habitation dès lors qu'elle n'est plus en adéquation avec les besoins de son occupant ?

Toutefois, il me semble que Thoreau omet dans son propos l'attache sentimentale que permet l'habitat, et plus généralement le lieu de vie. Au fil du temps, il constitue un lieu d'ancrage pour ses habitants, qui y

304 cf Ivan Illich

«L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie.»

Simone Weil

Dès lors, si l'attache au lieu de vie, ce que Simone Weil décrit par l'enracinement, apparaît comme composante importante dans la vie sociale de ses habitants, il convient que l'habitat permette une évolution de celui-ci.

A cette question, Christophe Hutin tend à penser qu'il serait préférable que le logement dispose de toutes les qualités permettant à son occupant de le faire évoluer, en même temps qu'évolue, silencieusement³⁰⁶, sa manière d'habiter.

François JULLIEN, dans son ouvrage³⁰⁷ *Les transformations silencieuses*, apporte à ce sujet un point de vue de la conception du temps occidental, en la rapprochant de la pensée taoïste « aider ce qui vient tout seul »³⁰⁸. Il s'agit pour l'auteur de montrer que les

305 voir chapitre 1

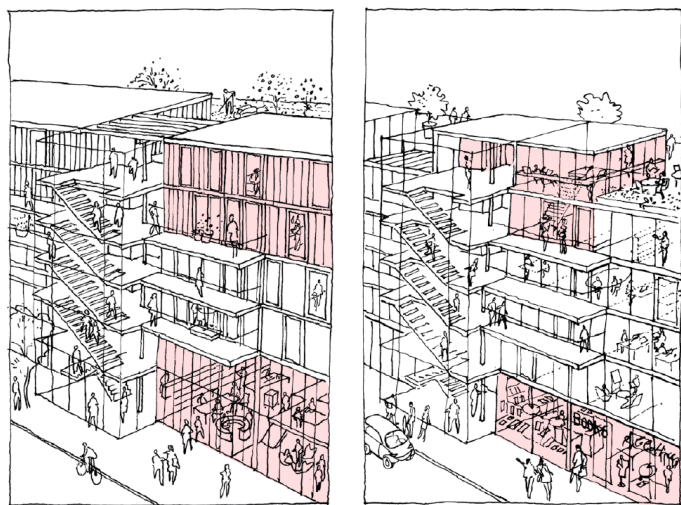
307 JULLIEN François, *Les transformations silencieuses*, Grasset, 2009

308 citation utilisée dans son livre, de Lao Tseu,

199 transformations qui surviennent au cours de la vie, se font bien souvent de manière imperceptible, à l'ombre du quotidien. Nous ressentirions les changements, dès lors qu'ils se manifestent à travers l'apparition, parfois brutale, de marqueurs physiques ou psychiques, comme seuls témoins du temps qui passe et que nous subissons.

Afin de répondre à la question de l'évolution des ménages, des architectes se sont intéressés à l'évolutivité ou à la réversibilité dont pourrait faire preuve leurs logements³⁰⁹. En effet, l'aptitude d'un système à résister dans le temps, peut se mesurer à sa capacité à s'adapter, à évoluer³¹⁰. Dans le prolongement des questionnements vus auparavant, cette pratique peut s'avérer être une réponse pertinente.

Patrick Rubin a contribué à la recherche sur cette notion, en suggérant des réponses techniques permettant de concevoir de façon réversible. Il identifie pour cela plusieurs points clés, relatifs aux gabarits des bâtiments, au système constructif, ou aux composants techniques.



Croquis issus de l'ouvrage de Patrick RUBIN, *Construire réversible*, Canal architecture, 2017

309 RUBIN Patrick, *Construire réversible*, Canal architecture, 2017

310 *Comment tout peut s'effondrer*, Pablo Servigne et Raphaël Stevens, éd. du Seuil, 2015

Des innovations participatives, comme par exemple celles que mène le collectif Communa, semblent s'être emparées de la question de la mouvance des lieux. Le collectif propose notamment, par une occupation temporaire de lieux inoccupés, de créer des polarités nouvelles, créant ainsi des rapports nouveaux au quartier et à la ville. Ces projets temporaires permettent notamment d'expérimenter des potentialités d'évolution de la ville à travers l'organisation de manifestations peu coûteuses. Ces initiatives peuvent être décrites comme «urbanisme transitoire»

Pour Hertzberger, l'architecte « ne fournit qu'une structure de base qui n'acquiert sa véritable identité qu'à travers les interprétations qui en sont données »³¹¹

L'obsolescence, Rollot, Friedman, Gorz

Dans son ouvrage *L'obsolescence : ouvrir l'impossible*, Mathias Rollot définit l'obsolescence comme suit : «En peu de mots : est dit obsolète tout ce qui n'est pas dernière tendance et hyperpuissant, tout ce qui n'est pas dernier cri. En voulant combattre le phénomène, ses détracteurs le perçoivent partout et le renforcent, y contribuent»³¹². La question est ici de savoir s'il faut réellement donner une notion de durabilité aux choses, si le fait qu'elles soient pertinentes d'utilisation un jour, leur empêcheraient de l'être à l'avenir.

311 HERTZBERGER Herman, *Leçons d'architecture*, Gollion, 2010

312 ROLLOT Mathias, *L'obsolescence : ouvrir l'impossible*, MétisPresses, 2016

201 Bien entendu, par ces mots, Rollot dénonce par ses réflexions la pensée consumériste, mais est-il possible que l'habitat puisse être obsolète ? D'après lui, l'usage de ce terme est empreint d'une profonde incompréhension, car il ne qualifie pas tant l'objet en soi, qui n'a de par sa nature aucune vocation à évoluer, mais il qualifie plutôt le rapport que l'on peut avoir à cet objet, la manière dont il est perçu à travers notre vision du monde. Ce qui serait obsolète, ce serait donc la manière de percevoir l'objet, et non l'objet en lui-même.

«l'obsolète est une entité dont la relation avec le monde ne fait plus sens justement parce qu'il n'a pas évolué quand tout s'est bouleversé autour de lui. Ainsi, l'obsolescence ne témoigne-t-elle pas d'une altération physique mais d'une altération du sens. C'est quand la fonction n'a pas su s'adapter à l'en-devenir permanent du monde, à la métamorphose des milieux et des pratiques qu'elle devient obsolescente. En ces termes, ce qui est obsolète n'est pas tant un sujet ou un objet en lui-même qu'une relation entre ce sujet/objet et son monde.»³¹³

Mathias Rollot

Ce raisonnement est intéressant, car il permet de changer de cible de réflexion. Plutôt que de chercher à modifier les choses pour qu'elles ne soient plus obsolètes, serait-il possible plutôt de changer la manière de voir les choses afin de se rendre compte qu'elles ne le sont pas ?

L'obsolescence peut prendre plusieurs formes : esthétique (le démodé), pratique (désuet), ou même, à son extrême, d'état (hors d'usage, périmé)

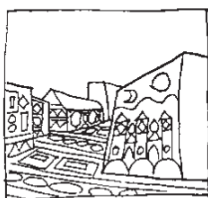
Yona Friedman oppose sa vision de l'éphémère à la conception du temps long exprimée au chapitre précédent. Si l'obsolescence est bien résultante de la non évolution d'un lieu, pour lui, c'est que le lieu de la vie doit être un chantier permanent, en constante évolution. Il imagine, par ses villes spatiales, des espaces mouvants, mutables, des structures

313 Ibid.

légères ou encore des décors éphémères... La construction de l'habitat, se fait à mesure de la construction de la vie. Le développement de l'habitat et le développement de l'être, ne font ainsi qu'un.

LES MAISONS
SONT SUPPOSÉES ÊTRE JOLIES,
LES VILLES ET LES VILLAGES ÉGALEMENT.

VOUS POUVEZ LES EMBELLIR



EN LES DÉCORANT.

UNE MAISON,
UN VILLAGE,
UNE VILLE



SONT TOUJOURS BEAUX
QUAND ON LES DÉCORE POUR UNE FÊTE.

CES DÉCORS PEUVENT ÊTRE BON MARCHÉ
PARCE QU'ILS SONT TEMPORAIRES.

VOUS POUVEZ EMBELLIR
VOTRE MAISON, VOTRE VILLAGE, VOTRE VILLE
EN RENOUVELANT FRÉQUEMMENT
UNE DÉCORATION SIMPLE.

Yona Friedman, décors de fête, extrait de son ouvrage *L'architecture de survie*, l'éclat, 2003

203 Nonobstant, nous pourrions dès lors nous interroger si cette conception du changeant de Yona Friedman, n'encourage pas, elle-même, l'aliénation à la consommation et à la hausse des besoins. Pour autant, l'apport théorique de sa réflexion révèle l'importance du lien organique entre habitant et habitat, et ainsi la nécessité qu'il puisse évoluer avec lui.

Pour André Gorz³¹⁴, la question de l'obsolescence se situe essentiellement dans la conception du besoin. Selon lui, le mode de vie basé sur le capitalisme, susciterait inéluctablement des besoins nouveaux pour les consommateurs, dont l'engouement perpétuerait le fonctionnement du capitalisme en lui-même. Pour lui, ce qui sera obsolète, c'est l'humain, dont les capacités physiques et cognitives, en plus d'être dépassées par la technique qu'il produit³¹⁵, n'appellent qu'à être de plus en plus obsolètes à travers l'augmentation des besoins et l'appel à la consommation.

«Toute l'écologie politique d'André Gorz se retrouve dans cette défense du monde vécu contre l'obsolescence de l'homme organisée par le capitalisme»³¹⁶

Comment dès lors sortir de cette vision de ce qui nous entoure, cette manière de percevoir l'environnement que biaiserait le consumérisme de nos sociétés occidentales contemporaines ? Mathias Rollot propose une piste, avançant premièrement que l'obsolescence n'existe pas dans la nature.

«L'animal, le végétal, mais aussi l'état de l'écosystème, ses mouvements et rythmes, sont à la fois dans l'élasticité et dans la résilience, dans la déformation et dans la répétition singulière. Parce qu'ils doivent toujours s'adapter, parce

314 MARTY Céline, *À propos de l'anthologie des textes d'André Gorz, Leur écologie et la nôtre*, Revue de la régulation, 31, 2021

315 cf décalage prométhéen Günther Anders

316 DUVERGER Timothée, *Écosocialisme ou barbarie : la technocritique, source de l'écologie politique d'André Gorz*, z. Écologie & politique : sciences, culture, société, 54, 2017

qu'ils ne sont même qu'adaptation, ces figures sont le mouvement même: toujours où il est et jamais au même endroit à la fois.»³¹⁷

Par ailleurs, l'auteur souligne que l'obsolète n'est pas encore hors d'état, et contient donc un potentiel évolutif.

«Or, nous avons eu l'occasion de l'écrire: l'obsolète n'est ni le déchet, ni le détruit. Tout comme l'inadapté, l'obsolète est encore en vie, et dans la considération de ses potentialités se trouve, latente, sa propre possibilité de régénération.»³¹⁸

Mathias ROLLOT évoque par exemple les potentiels de «réemploi, de recyclage, de détournement et de métamorphose de l'obsolète – voire même, tout simplement, la possibilité de conserver l'obsolète tel qu'il est, de ne pas y toucher, de le laisser en paix.»³¹⁹ Il invite dès lors à cette occasion à une reconsidération des besoins réels et des apports de ces objets pour leurs usagers. L'obsolescence est donc à nouveau ici, plus une question de considération qu'une finalité irréversible.

Nous pouvons par ces lectures identifier que l'obsolescence est avant tout une question de perception, plus qu'une qualité de l'objet. Etant toujours en fonction, l'objet obsolète peut être vu comme source de potentialités, puisqu'il a su traverser les époques. Néanmoins, figer un concept, c'est déjà en quelque sorte le soumettre à une sorte d'obsolescence, dès lors que sa théorisation sera inscrite dans un temps et dans un lieu donnés. Ne serait-ce pas d'ailleurs paradoxal, que de figer de la même manière cette notion d'obsolescence ?

³¹⁷ ROLLOT *Obsolescence*, op. cit.

³¹⁸ Ibid

³¹⁹ Ibid.

«Il va sans dire que la majorité finit par être à même soit de posséder soit de louer la maison moderne avec tous ses perfectionnements. Dans le temps qu'elle a passé à perfectionner nos maisons, la civilisation n'a pas perfectionné de même les hommes appelés à les habiter. Elle a créé des palais, mais il était plus malaisé de créer des gentilshommes et des rois. Et si le but poursuivi par l'homme civilisé n'est pas plus respectable que celui du sauvage, si cet homme emploie la plus grande partie de sa vie à se procurer uniquement un nécessaire et un bien-être grossiers, pourquoi aurait-il une meilleure habitation que l'autre ? »

THOREAU Henry David, *Walden, ou la vie dans les bois*, Nouvelle revue française, trad. Louis Fabulet, 1922





ARAVENA photo de Christobal Palma,
Iquique, Chili, 2003

Conclusion

Ce mémoire est animé par la volonté de trouver des pistes pour la fabrication de l'habitat de demain. Pour cela, la prise en compte des enjeux climatiques me paraissait inévitable, d'autant plus que l'architecture peut être vue comme « matérialisation des faits sociaux »³²⁰, autrement dit, comme la concrétisation matérielle de l'évolution que pourra connaître notre société, durant le siècle en cours. Il est à mon sens important, que l'architecte se confronte avec intérêt à ces problématiques grandissantes, et puisse y faire face de manière intelligente et opportune.

Cependant Heidegger nous enseigne également que ce n'est pas le propre de l'architecte que de « faire habiter ». L'architecte ne pourra pas être maître de la façon dont ses réalisations vont être perçues, utilisées, appropriées. Au contraire, priver l'occupant de cette faculté serait une manière de l'emprisonner dans un habitat dans lequel il ne s'identifiera pas. Pour Ivan Illich, il s'agit au contraire d'ouvrir le champ des

320 Olivier Chadoin, dans une interview la librairie Mollat, à l'occasion de la publication de son livre *Sociologie de l'architecture et des architectes*, 2021

possibles, et d'offrir cette faculté d'exploration et d'épanouissement à l'individu dans son lieu. L'architecte ne peut pas être le concepteur du mode de vie de ses occupants, il ne peut que leur conférer le meilleur des cadres.

Il ne faut cependant pas considérer cela comme un désespacement de la profession, mais plutôt une condition nouvelle pour offrir un cadre d'expression aux individus, et un cadre d'échanges au collectif. C'est peut-être à travers ce cadre que peuvent naître des impulsions, des initiatives, à l'image de celles revendiquées par le mouvement décroissant.

Rappelons-nous modestement que bien que le rôle de l'architecte soit de concevoir des lieux, des habitats, ce qui les anime et leur donne sens n'est dépendant que de la vie qu'ils abritent.

Pour conclure ce mémoire, nous pourrions faire appel au point de vue de Girard Besson sur la définition de la décroissance, qui soutient que, la décroissance est «une libération de l'imaginaire et non une fin en soi»³²¹.

Cela peut peut-être soutenir l'idée première de ce mémoire, qui n'est pas tant dans la création de modèles d'applications ou de recettes miraculeuses, mais plutôt une mise en lumière de questions et de points de vues, qui à eux seuls, peuvent être capables d'éveiller l'imaginaire et le plaisir de celui qui contribuera à la création, et à la vie de l'habitat.

« l'architecture est une configuration de choses qui rend des événements possibles »³²²

Ludger Schwarte

321 FOURNIER François, La décroissance : examen philosophique d'un mouvement pour une économie alternative, Université de Laval, Mémoire de philosophie, 2017

322 SCHWARTÉ Ludger, Philosophie de l'architecture, éditions Zones, 2019, p.19

Certains des auteurs cités dans ce mémoire l'ont souligné, le fonctionnement de la société contemporaine occidentale et la vitesse de son progrès, cadence nos vies et nous confronte aux impératifs du temps et à la fugacité de nos existences.

En écrivant ce mémoire, j'ai moi même fait l'aveu d'avoir pris le biais de me référer dans bien des cas à des analyses d'œuvres plutôt que de faire l'analyse des œuvres en elles-mêmes. En effet, il me semblait à la fois plus pertinent et efficace de me fier, au long de mon cheminement de pensée, à des spécialistes, plutôt que de tenter solitairement de comprendre l'essence des textes analysés. Je ne suis ni spécialiste, ni littéraire, ni philosophe, ni scientifique, ni sociologue. Je suis modestement en quête d'une construction d'une pensée architecturale, qui embrasserait des domaines dépassant la discipline et sa vocation première, mais qui pourtant révèle des enjeux dont l'architecte, me semble-t-il se doit de faire face.

Le temps a donc été mon ennemi dans la rédaction de cet ouvrage, étant moi-même prisonnier de ce système et de ses impératifs. J'ai été l'incarnation durant sa rédaction, de ce que je tentais de décrier. J'ai fait l'expérimentation concrète du décalage prométhéen que Günther Anders évoquait déjà en 1956. La quantité de savoir produite dans les thématiques de recherche abordées, a prit une ampleur telle, qu'une seule vie ne suffirait à n'en décrypter qu'une infinité. J'ai eu à recourir à une sorte de "spécialisation du savoir", ne pouvant moi-même pas maîtriser l'ensemble de la construction de la pensée. C'est en quelque sorte un désemparement de la connaissance, au même titre que le prolétaire fut désarmé de son savoir-faire.

Cela m'enseigne la difficulté de s'extraire d'une façon de penser, des conditionnements et de la routine que notre mode de vie nous impose. Ce qui constitue certainement le message essentiel de ce travail, est sans doute qu'il n'est pas de solution radicale et simple, dans la complexité du parcours de vie de chacun, mais qu'en prendre conscience est déjà un premier pas vers le questionnement, et l'amorce peut-être de grands changements.

Les principaux auteurs abordés dans cet ouvrage

Marcus Vitruve (80 av. J.C au 15 av J.C) était un constructeur romain (architectus), c'est de son traité "De architectura" que nous viennent les principales connaissances sur les techniques de construction de l'antiquité classique. Le seul bâtiment attribué à Vitruve est une basilique achevée en 19 av. J.C. construite selon ses dessins et sous sa directive.

Henri David Thoreau (1817-1862), était un philosophe, naturaliste et poète Américain. Il rédigea en 1854 "Walden ou la vie dans les bois" qui est son ouvrage majeur qui nous parle de la réflexion sur l'économie, la nature et la vie à travers le récit de sa vie recluse dans une cabane dans forêt canadienne.

Karl Marx (1818-1883), sociologue, historien, philosophe, économiste, journaliste théoricien de la révolution socialiste et communiste prussien. Il a été un des dirigeant de l'association internationale des travailleurs. Il œuvrait contre la lutte des classes et le capitalisme et prenait souvent part aux mouvements révolutionnaires ouvrier. Il a eu une grande influence sur le développement des sciences humaines et sociales. Ces travaux et idées ont été désignés sous le nom de marxisme.

John Ruskin (1819-1900), était un écrivain, poète, peintre, critique de l'art britannique. Présentant un intérêt particulier pour l'architecture, il défend une théorie selon laquelle la beauté viendrait du geste de celui qui exécute l'ouvrage.

William Morris (1834-1896), était un architecte, imprimeur, poète, peintre et conférencier britannique. Il a été à la fois célèbre pour ces œuvres littéraires, ses créations dans le domaine des arts décoratifs et pour son engagement politique libertaire. Il joue un rôle clé dans l'émergence du courant socialiste.

Edward Carpenter (1844-1929), poète, philosophe anglais. Il militait pour les droits des homosexuels, était un socialiste libertaire et a soutenu ses confrères anarchistes, notamment Kropotkine durant son procès.

Patrick Geddes (1854-1932), est un précurseur dans de nombreux domaines comme l'écologie, l'économie, la sociologie ou l'urbanisme. Il fit construire le premier observatoire urbain The Outlook Tower à Edimbourg, grâce auquel il fit les constats de relations causales entre société humaine et nature, et posa par-là les bases de l'écologie moderne.

Ferdinand Tönnies (1855-1936), était un sociologue et philosophe allemand. Son ouvrage "Communauté et société" inspira bon nombre de sociologues, à travers sa lutte contre la montée de l'individualisme, la revalorisation des vertus de la communauté et la mise en exergue des défauts de la société.

Ananda Kentish Coomaraswamy (1877-1947), était géologue et botaniste de formation mais également collectionneur d'art et métaphysicien. Spécialiste dans l'art indien, hindouiste et bouddhiste il a publié plusieurs ouvrages concernant ces sujets. Il fut l'ami de l'architecte Arthur J. Pentty

Henri Bachelin (1879-1941), était un écrivain, critique littéraire et musicologue français.

Gaston Bachelard (1884-1962), philosophe des sciences, de la poésie, de l'éducation et du temps, était l'un des représentants de l'école française d'épistémologie historique. Il interroge les rapports de la littérature et de la science, de l'imaginaire et du rationnel.

Ernst May (1886-1970), était un architecte et urbaniste allemand. Il a subi un long exil en Afrique durant la seconde guerre Mondiale. Il est notamment connu pour sa production de grands ensembles, comme l'opération de la Nouvelle Francfort (8 624 logements en 3 ans).

Le Corbusier (1887-1965), architecte, urbaniste, écrivain, peintre et dessinateur/sculpteur. Connu pour avoir contribué à l'élaboration des principes de l'architecture moderne, ainsi qu'à l'organisation des CIAM, il a également contribué à une réflexion théorique sur l'organisation de la société et de la ville. Le Corbusier regroupe ses théories et ses recherches en trente-cinq ouvrages entre 1912 et 1966.

Martin Heidegger (1889-1976), philosophe allemand, étudiant d'Edmund Husserl il sera immergé dans le projet phénoménologique de son maître. Il va s'intéresser au "sens de l'être" où il va développer sa réflexion dans son ouvrage "être et temps". Il donnera également une vision nouvelle de la notion de l'habitat, dans un moment où la construction est précipitée pour répondre à l'urgence du relogement des victimes d'après-guerre.

Lewis Mumford (1895-1990), est un historien qui s'est plutôt dirigé dans le domaine de la technologie et les sciences. Il développe le concept des trois phases de civilisation machinique qui se décompose en : l'éotechnique, la paléotechnique et le néotechnique.

Henri Lefebvre (1901-1991), était connu pour être un philosophe, géographe et plus tard un sociologue. Il a été largement influencé par les pensées de Karl Marx dont son rejet catégorique pour le stalinisme a causé son expulsion du PCF en 1958.

Lanza Del Vasto (1901-1981), écrivain, philosophe et poète français. Il écrit "le Pèlerinage aux sources" qui va être son ouvrage le plus renommé. Il va créer la communauté de l'Arche axé sur un mode de vie ascétique et non-violent.

Gunther Anders (1902-1992), philosophe et journaliste allemand puis autrichien. Est un auteur pionnier du mouvement antinucléaire dont le principal sujet de ses écrits est la destruction de l'humanité. Il a été le mari d'Hannah Arendt et l'ami d'Hans Jonas. Il nomma son idée majeure le "Décalage prométhéen".

Otto Friedrich Bollnow (1903-1991), philosophe et professeur allemand, il obtint également un doctorat en physique. Œuvrant aux côtés de Martin Heidegger, il s'est intéressé à la phénoménologie, et à l'existentialisme.

Claude Lévi-Strauss (1908-2009), était un anthropologue et ethnologue français. Il fut l'un des fondateurs du structuralisme, dont la reconnaissance dans le domaine des

sciences humaines et sociale fut internationale durant les années 50.

Léopold Kohr (1909-1994), était un philosophe, juriste, théoricien et économiste. Il avait pour idée un retour à une vie en petites communautés.

Simone Weil (1909- 1943), était une philosophe et poétesse. Elle souhaitait faire voir la philosophie comme une manière de vivre, et s'intéressait aux idées marxistes. Elle est l'une des rares philosophes à avoir tenté de comprendre la "condition ouvrière". Elle lutta contre le nazisme, elle postulait pour un régime qui ne serait ni capitaliste ni socialiste.

Bernard Charbonneau (1910-1996), penseur français, il développa des idées de la décroissance et de la technicritique et se décrivait comme l'un des pionniers de l'écologie politique. Il soutenait le courant d'idées personnaliste, et alerta sur l'atteinte à la liberté que procure l'évolution technique.

Mikel Dufrenne (1910-1995), philosophe français, il était spécialiste en esthétique, pour laquelle il donna une orientation phénoménologique. Il explora également la notion d'a priori dans ses ouvrages sur la métaphysique.

Jacques Ellul (1912-1994), était un sociologue, théologien et historien français, plus connu aux Etats-Unis qu'en France. L'un de ses ouvrages majeurs est "La technique ou l'enjeu du siècle". Il a soutenu que le développement technique amènerait l'humain à sa ruine.

Anne Naess (1912-2009), était un philosophe et le fondateur du courant de l'écologie profonde (deep ecology). Il était également écrivain, professeur et écologiste. Il développa une théorie de langage distincte du positivisme logique, et participa à divers mouvements militantistes pacifistes en faveur de l'écologie.

Abraham Moles (1920-1992), était un ingénieur et un chercheur universitaire. Il est l'un des précurseurs en science de l'information et de la communication en France, et est connu pour avoir publié, aux côtés de sa compagne Elisabeth Rohmer, l'ouvrage Psychosociologie de l'espace, posant les bases de la psychologie environnementale.

Murray Bookchin (1921-2006), connu pour être un écrivain, un philosophe mais également un théoricien politique américain, il fut le fondateur de l'écologie sociale qui consiste à avoir une nouvelle vision politique et philosophique du rapport de l'environnement et l'être humain.

Yona Friedman (1923-2019), architecte et sociologue français, connu pour ses travaux utopistes et futuristes. Son œuvre fut majoritairement littéraire, et a tenté d'apporter une vision nouvelle de l'habitat renouant avec une certaine simplicité de vivre.

André Gorz (1923-2007), philosophe et journaliste français, et également admirateur de Ivan Illich, il fut l'un des principaux théoriciens de l'écologie politique et de la décroissance.

Ivan Illich (1926-2002), était un prêtre qui par la suite est devenu philosophe. Il fut un penseur de l'écologie politique et une figure importante de la société industrielle. Il influença bon nombre de penseurs contemporains, notamment à travers les leçons empreintes d'humanismes qu'il dispensait à Cuernavaca, au Mexique

Lucien Kroll (1927-2022), architecte et urbaniste, il développa avec son épouse Simone Kroll, les premiers principes de l'architecture participative

Friedensreich Hundertwasser (1928-2000) fut un artiste et architecte autrichien. Il connu le succès pour sa vision onirique de la ville, et son rejet du modernisme. Il fut un fervent défenseur de la nature avant même l'apparition des premiers mouvements écologistes.

Pierre Bourdieu (1930-2002), fut connu comme l'un des sociologues français du XXème siècles les plus important. Son œuvre *La distinction* est reconnu comme ouvrage fondamental de la sociologie. Il fonda "la théorie de l'action", dans laquelle il développa la notion d'habitus

Guy Debord (1931-1994), était un écrivain et théoricien, connu pour son esprit révolutionnaire. Il proposa une analyse de la société capitaliste, et décria le fétichisme du consumérisme.

Herman Hertzberger (1932), est l'un des principaux théoriciens et architectes néerlandais de l'époque moderne. Il chercha dans ses conceptions à favoriser les interactions sociales, et lieux propices aux échanges.

Paul Virilio (1932-2018), était un urbaniste français, connu pour ses écrits sur la technologie et la vitesse. Il fut un ami de l'architecte Claude Parent.

David Harvey (1935), est un géographe, économiste marxiste hétérodoxe britannique, professeur d'anthropologie et de géographie. Fortement influencé par les pensées de Karl Marx, Friedrich Engels et Walter Benjamin.

Kirkpatrick Sale (1937), est un essayiste, historien et écologiste américain. Il aborde dans ses ouvrages les technologies et la société industrielle dans une perspective à la fois écologique et anti-industrielle.

Pierre Rahbi (1938-2021), était un philosophe, agriculteur, écologiste, conférencier et romancier français. Il est le fondateur du mouvement colibris et figure représentative du mouvement politique et scientifique de l'agroécologie en France.

Serge Latouche (1940), est un économiste et professeur français, connu pour être une des figures de proue du mouvement politique décroissant français.

Monique Eleb (1945), est une psychologue et sociologue française. Elle est spécialiste des modes de vie, de l'habitat et de son architecture.

Daniel Pinson (1946), est un architecte, docteur en lettre et science Humaines. Ces travaux portent sur l'habitat, croisant la discipline de l'architecture et de la sociologie. Il a été nommé professeur d'urbanisme en 1994 et consacre une grande partie de ses

travaux à l'étalement urbain.

Ruwen Ogien (1947-2017), philosophe libertaire français, il fut à l'origine de l'éthique minimale, une théorie qui réduit la morale à seulement quelques principes clés. Ces travaux abordent notamment la philosophie morale et sciences sociales.

Svetlana Alexievitch (1948), personnalité littéraire et journaliste russe. A reçu le prix Nobel de littérature en 2015 pour son ouvrage Mémorial de la souffrance et du courage à notre époque.

Patrick Viveret (1948) est un philosophe et un essayiste altermondialiste français.

Patrick Rubin (1950,) architecte, designer et graphiste qui fut le fondateur de l'atelier Canal Architecture. Il défend une architecture mutable et réversible.

Thierry Paquot (1952), philosophe et un urbaniste français. Il a écrit une thèse intitulée "Nationalisation : propriété et pouvoir". Très influencé par Ivan Illich, il théorise l'urbain et l'habitat, et soutient l'éco-régionalisme.

Philippe Madec né en 1954 en Bretagne, est un architecte, urbaniste, écrivain, professeur d'université. C'est un pionnier de l'écoresponsabilité, et rédigera aux côtés d'Alain Bornarel et de Dominique Gauzin-Müller le Manifeste pour une frugalité heureuse et créative, amorçant ainsi un mouvement citoyen.

Alfons Garrigós né en 1959 à Alicante, il est professeur et philosophe. Influencé par Ivan Illich, il s'intéresse à l'art, à la lecture de la poésie et à l'enseignement.

Éric Lapierre (1966), est un architecte, enseignant-chercheur, théoricien et écrivain. Il occupe la fonction de président du conseil pédagogique et scientifique depuis 2019. Il a été le commissaire de la triennale de Lisbonne en 2019, qu'il a intitulé La poétique de la raison. Il voit en l'architecture de l'économie de moyens, un enrichissement culturel

André-Frédéric Hoyaux (1969), est un géographe et conférencier, ses travaux s'orientent à partir de l'interactionnisme symbolique et de la phénoménologie sur une analyse de la place des acteurs dans la société.

Pablo Servigne (1978), est un auteur et conférencier français, il est également ingénieur agronome et docteur en science. Il s'intéresse à la transition écologique, l'agroécologie, la collapsologie et la résilience collective.

Mathias Rollot (1988), architecte et enseignant-chercheur, il rédigea une thèse intitulée Eléments vers une éthique de l'habilitation. Il est maître de conférence en théories et pratiques de la conception architecturale et urbaine, et s'intéresse à la question de l'habitabilité, et à l'éco-régionalisme.

articles de presse

ADEME, Le changement climatique en 10 questions, ministère de la transition écologique et solidaire, 2018

ARIES Paul, Décroissance ou barbarie, La décroissance, 2008

ARIES Paul, La politique des grandes questions abstraites, c'est celle des dominants, ballast, 2017

BIGNIER Grégoire, La décroissance appliquée à l'urbanisme : une hypothèse envisageable ?, Le Moniteur, 2008

CARBONE 4, Rapport du groupe III du GIEC : Les points clés, <https://www.carbone4.com/article-giec-groupe3-points-cles>, 2022

CHANEY Eric, Une critique de la raison décroissantiste, Telos, 2021

DURAND Anne-Aël, 1968-2018 : logement, consommation, études... comment la France a changé en cinquante ans, Le Monde, 2018

FREMEAUX Anne, Pour une philosophie de la décroissance, Iphilo, 2013

GERMAIN Marc, "l'économie de la décroissance", thème de recherche émergent, the conversation, 2019

LACAILLE Samuel, Roland Simounet Maisons de vacances en Corse, Le Moniteur, 2015

LOUIS Adrien, MARTIN Guillaume, Comment s'aligner sur une trajectoire à 1,5°, B&L évolution, 2019

MAYER Nathalie, L'humanité n'a jamais émis autant de CO2 qu'en 2021, Futura planète, 2022

RACKHAM John, Anarchisme et décroissance, Le monde libertaire, 2011

WOLFF G, LENAERTZ K, TAGLIAPIETRA S, « La décroissance n'est pas une option pour les pays pauvres ou riches face au changement climatique », Le Monde, 2021

articles de revues

ADAD Chérif, Les effets du rapport architecte et usager sur l'habitat, revue Sciences Humaines, Juin 2004

ALLAIRE Julien, CRIQUI Patrick , Trois modèles de villes Facteur 4. Comparaisons internationales, Les Annales de la recherche urbaine 103, no 1 (2007): 54-63

ANTONIOLI Manola, Les deux écosophies, Chimères, vol. 87, no. 3, 2015, pp. 41-50.

BANARE Eddy, Félix Guattari, Qu'est-ce que l'écosophie ?, Lignes, 1985

BANARE Eddy, Félix Guattari, Qu'est-ce que l'écosophie ?, Lignes, 2014

BELZILE Karine, LEVEL Emma, MOULOT Marguerite, La ville post-croissance, une utopie ?, L'échappée belle, 2016

BERTRAND Nathalie, L'étalement urbain : enjeux environnementaux et aménagement/planification durable, L'Europe - Aménager les territoires, Armand Colin, 2009

BOOKCHIN Murray, Le municipalisme libertaire, Une nouvelle politique communale?, Cassel, Londres, 1995

BRANCACCIO Francesco, Changer la ville, André Gorz et les communs urbains, Variations 22, 2019

CLAEYS Damien, Pour une co-conception écosystémique de l'architecture à l'ère de l'anthropocène, , 2017

CRIBIER Françoise, Vivre ailleurs, vivre autrement. Quand les parisiens se retirent à la campagne, Cairn, 1992

DASTUR Françoise, Heidegger espace, lieu, habitation, Les Temps Modernes, 2008

DEBORD Guy, Théorie de la dérive, Internationale situationniste, 1958

DIDELON Valéry, L'économie de l'architecture, Le visiteur, Société française des architectes, 2002

DOU Henri, CLERC Philippe, JUILLET Alain, L'intelligence économique et stratégique dans la perspective de World3 2000, Revue internationale d'intelligence économique, 2019

221 DOUSSON Lambert, LAHACHE Florent, A quoi pense un architecte ? L'imaginaire architectural entre poétique et politique, entretien avec Eric Lapiere, revue Geste, 2008

DUNBAR Robin, Neocortex size as a constraint on group size in primates, *Journal of Human Evolution*, 1992

DUVERGER Timothée, Écosocialisme ou barbarie : la technocritique, source de l'écologie politique d'André Gorz, z. Écologie & politique : sciences, culture, société, 54, 2017

DUVERGER Timothée , La décroissance : histoire d'une idée, Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe, 2020

FABBRI Véronique, La ville dans les films de Guy Debord, Appareil, numéro spécial, 2008

FIJALKOW Yankel, Léa Mosconi, Émergence du récit écologiste dans le milieu de l'architecture. 1989-2015 : de la réglementation à la thèse de l'anthropocène, *Actualités de la recherche*, 2020

FOL Sylvie, « Déclin urbain » et Shrinking Cities : une évaluation critique des approches de la décroissance urbaine, *Annales de géographie* , 2010

FORSE Michel, les réseaux sociaux d'aujourd'hui un monde décidément bien petit, OFCE, 2012

FRIGGIT J., Les ménages et leurs logements depuis 1970, quelques résultats sur longue période extraits des enquêtes logement, CGEDD, 2018

GEIGER Georg, La légende du héros repentant, ou Comment Claude Eatherly est devenu un personnage médiatique ?, *Tumultes*, 28/29, 2007

GENKO Alexandre, La décroissance, une utopie sans danger ?, *Entropia*, 2008

GRUCA Philippe, De Günther Anders à l'obsolescence de la décroissance, *La Ligne d'horizon*, 2017

GRUCA Philippe, La notion d'échelle humaine chez Kirkpatrick Sale, *L'habitat, un monde à l'échelle humaine, Implications philosophiques*, 2009

HARMAN Graham, L'objet quadruple , Presses Universitaires de

HOYAUX André-Frédéric, Les constructions des mondes de l'habitant. Éclairage pragmatique et herméneutique, Cyberge, 2003

HOYAUX André-Frédéric, Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter, Cyberge, 2002

IORIO Annalisa, Le cohousing : un nouveau mode d'habiter ? Réflexions à partir des projets émergents de cohabitat italiens, Socio anthropologie, 32, 2015

JANCOVICI Jean-Marc, Dormez tranquilles jusqu'en 2100: Et autres malentendus sur le climat et l'énergie, Odile Jacob, 2015

JANCOVICI Jean-Marc, 50 %, ou 50 % ?, annale des Mines, 2019

KROLL Lucien, Architectures d'incertitudes, Firenze University Press, 2008

LABBE Mickaël, Architettura Povera. Réflexions sur l'éthique de l'architecture à partir d'une lecture corbuséenne de la Vila Matilde de Terra e Tuma Arquitetos., Faculté de Philosophie de l'Université de Strasbourg, 2011

LAPIERRE Eric, La beauté de la nécessité, issu de l'ouvrage La beauté d'une ville, Pavillon de l'Arsenal, 2021

LAROCHE Joël, Cultiver la ville écosympathique : un imaginaire à inventer, École d'architecture de Montréal, 2005

LATOUCHE Serge, La voie de la décroissance : Pour une société d'abondance frugale., Dialogues sur la société conviviale, 2011

LATOUCHE Serge, La convivialité de la décroissance au carrefour des Trois cultures, La découverte, 2007

LATOUCHE Serge, La décroissance comme condition d'une société conviviale, L'Esprit du temps, 2005

LATOUCHE Serge, La décroissance comme projet urbain et paysager, Université de Lausanne, 2013

LATOUCHE Serge, Une société de décroissance est-elle souhaitable ?, Lavoisier, 2015

- 223** LOWY Michael, *Le capitalisme comme religion : Walter Benjamin et Max Weber, Raisons politiques*, vol. 23, 2006
- MADEC Philippe, *Territoires à l'épreuve du temps, Contribution au séminaire « 4 écoles autour du 5 »*, 2003
- MARTIN Elsa, STEBE Jean-Marc, Thierry Paquot, *Mesure et démesure des villes*, CNRS Editions, 2020, recension, 2021
- MARTY Céline, *À propos de l'anthologie des textes d'André Gorz, Leur écologie et la nôtre*, *Revue de la régulation*, 31, 2021
- MAZERI Miguel, *Vivre à l'essai : le cas de la Cité Manifeste à Mulhouse, Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA*, 2010
- MEGE Arnaud, Alain Caillé, Marc Humbert, Serge Latouche, Patrick Viveret, *De la convivialité. Dialogues sur la société conviviale à venir, La Découverte*, 2011, compte rendu, 2011
- MIOT Yoan, *Verdir pour survivre. La transition énergétique comme levier face à la décroissance urbaine ? Le cas de Vitry-le-François*, EDP Sciences, 2021
- MISSEMER Antoine, *Un exposé critique de Nicholas Georgescu-Roegen, La Décroissance, Entropie, Écologie, Économie, Éditions Sang de la Terre*, Paris, 3^e édition, 2006. Textes choisis et traduits par Jacques Grinevald et Ivo Rens, *Oeconomia*, 2014
- MOREL-BROCHET Annabelle, *La densification : un tabou dans l'univers pavillonnaire ?*, *Noroi*, 2014
- MOREL-DORIDAT Frédérique, *Représentations de la décroissance urbaine de chaque côté de la frontière franco-allemande*, *Revue du marketing territorial*, Université Rouen Normandie, 2021
- OSWALT Philipp, OVERMEYER Klaus, MISSELWITZ Philipp, *urban catalyst strategies for temporary use*, *Studio Urban Catalyst*, 2004
- PADDEU Flaminia, *Sortir du mythe de la panacée. Les ambiguïtés de l'agriculture urbaine à Détroit*, *Métropolitiques*, 2017
- PORCEDDA Aude, *« Pour la suite du monde : développement durable ou décroissance soutenable ? »*, EDP Sciences, 2009
- RAVAT Jérôme, *Notes de lecture : L'Éthique aujourd'hui : maximalistes et minimalistes*, Ruwen Ogien, Gallimard, 2007, *Cahiers philosophiques*,

RIESEL René, SEMPRUN Jaime, Décroissance et soumission durable, Le partage, 2016

ROGNON Frédéric, Lanza del Vasto et la modernité, Revue d'histoire et de philosophie religieuses, 2003

SADOUX Stéphane, Concevoir et représenter l'utopie La diffusion du modèle des garden-cities en Grande-Bretagne, 1898-2015, Communication et organisation, 48, 2015

SALIN Mathilde, La « courbe de kuznets environnementale » et le « découplage » : deux concepts du débat sur la croissance verte, La Découverte, 2020

SELMANOVSKI Catherine , Effets de lieu et processus de disqualification sociale, Espace populations sociétés, 2009

SERRANO José, Jacquard A. et Amblard H., 2014, Réinventons l'humanité, Association DD&T, 2015

SINAI Agnes, Penser la décroissance, Presses de Sciences Po, 2013

STOCK Mathis, Théorie de l'habiter. Questionnements. , La Découverte, pp.103-125, 2007

SZUBA Mathilde, SEMAL Luc, Rationnement volontaire contre "abondance dévastatrice" : l'exemple des crags, Presses de Sciences Po, 2010

VERY Françoise, Georges Teyssot, Walter Benjamin. Les maisons oniriques, Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine, 29, 2014

VICARI Alessandro, Éco-design Processus et hypothèses de travail, Association Multitudes, 2013

WOLFF Manuel, FOL Sylvie, ROTH Hélène, CUNNINGHAM-SABOT Emmanuelle, Shrinking Cities, villes en décroissance : une mesure du phénomène en France, Cybergeog, 2013

Conférences / interview / extraits de films

ABAHAM Yves-Marie, Décroissance soutenable?, conférence, 2015

ELEB Monique, Entre confort, désir et normes, le logement contemporain, Conférence CAUE Gard, 2015

GARRIGOS Alfons, Algunos placeres elementales del oficio de maestro (Quelques plaisirs élémentaires du métier de maître d'école), Conférence Universidad de Málaga, trad. Silvia GRÜNIG IRIBARREN, 2007

HEIDEGGER Martin, BATIR HABITER PENSER, conférence à Darmstadt, 1951

HUTIN Christophe, Des habitats alternatifs pour bien vieillir ensemble, Conférence à Cité de l'Architecture, 2022

KEREZ Chrisitan, The Rule of the Game, Kenzo Tange Lecture, conférence à Harvard University, 2012

KRAUS Sabine, Patrick Geddes, architecte de paysages et médecin de l'environnement, Conférence ENSAS Montpellier, 2012

LACATON Anne, L'urgence à requestionner le logement, Conférence à Cité de l'Architecture, 2021

LEVY Jacques, "habiter aujourd'hui. Un monde à inventer", conférence ENSAS Strasbourg 2019

MADEC Philippe, #71 - Architecture : la solution ? Philippe Madec, Greenletterclub, 2022

MORDILLAT Gérard, ROTHE Bertrand, Travail, Salaire, Profit, reportage ARTE France, Épisode 1, 2019

VIVERET Patrick, Vers une sobriété heureuse Du bon usage de la fin des temps modernes, École Supérieure d'Agriculture d'Angers, leçon inaugurale, 2009

ALEXIEVITCH Svetlana, La fin de l'homme rouge, babel, 2013

ANDERS Günther, L'obsolescence de l'homme : Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle, Editions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2002 [1956]

ASCHER François, La société hypermoderne ou ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs., éd. de l'Aube, 2005

BACHELARD Gaston, La poétique de l'espace, Les Presses universitaires de France, 1958

BACHELIN Henri, Le serviteur, Flammarion, 1918

BAHAM Reyner, The architecture of the well-tempered environment, The Architectural Press, 1969

BAYON Denis, FLIPO Fabrice, SCHNEIDER François, La décroissance: Dix questions pour comprendre et en débattre, La Découverte, 2011

BENJAMIN Walter, Le capitalisme comme religion, Payot, 2019

BIAGINI Cédric, MURRAY David, THIESSET Pierre, Au origines de la décroissance, L'échapée, 2020

BOLLNOW O., Mensch und Raum, Stuttgart, Kohlhammer (1ère éd. 1963)

BOTTA Mario, Ethique du bâti, Parenthèses, trad. Marie Bels, 2005

BOURDIEU Pierre, La misère du monde, Seuil, Libre examen, 1993

CAMUS Albert, L'homme révolté, Gallimard, 1951

CHIAMBRETTO Bruno, Le corbusier à Cap-Martin, Parenthèses, 1987

CHING Francis D.K., Architecture, forme, espace, organisation, Eyrolles, 2019

COOMARASWAMY Ananda Kentish, La Transformation de la nature en art: les théories de l'art en Inde, en Chine et dans l'Europe médiévale : l'iconographie, la représentation idéale, la perspective et les relations dans l'espace, L'AGE D'HOMME, 1994

DEBORD Guy, Œuvres, Gallimard, 2006

- 227** DI MEO Cyril, La face cachée de la décroissance, La décroissance : une réelle solution face à la crise écologique ?, l'Harmattan, 2006
- ELEB Monique, SIMON Philippe, Entre confort, désir et normes : le logement contemporain, Primento, 2014
- FATHY Hassan, Construire Avec Le Peuple, Actes Sud, 1996
- FRIEDMAN Yona, L'architecture de survie, L'éclat, 2003
- GEDDES Patrick, John Ruskin, Economist, Hardpress Publishing, 2012
- GROSBOIS Louis-Pierre, Handicap et construction, éditions du moniteur, 2006
- HEIDEGGER Martin, L'Etre et le Temps, Gallimard, trad. Boehm et De Waelhens, [1927], 1964
- HEMENWAY Priya, Le code secret, la formule mystérieuse qui régit les arts, la nature et les sciences, evergreen, 2008
- HERTZBERGER Herman, Leçons d'architecture, Gollion, 2010
- ILLICH Ivan, Une société sans école, Seuil, 1971
- ILLICH Ivan, La perte des sens, Fayard, 2004
- ILLICH Ivan, La convivialité, Seuil, 1973
- JULLIEN François, Les transformations silencieuses, Grasset, 2009
- KIRA Alexander, The bathroom, Penguin, 1976
- KRAWINA Joseph, Hundertwasser Architecture, Pour une architecture plus proche de la nature et de l'homme, Taschen, 2018
- LANZA DEL VASTO, Eloge de la vie simple, Rocher, 1996
- LATOUCHE Serge, Le pari de la décroissance, Fayard, 2006
- LATOUCHE Serge, Petit traité de la décroissance sereine, Mille et une nuits, 2007
- LATOUCHE Serge, Bon pour la casse, les déraisons de l'obsolescence programmée, les liens qui libèrent, 2011
- LEFEBVRE Henry, Du Rural à l'Urbain, Anthropos, 2001 [1970]

LEVI-STRAUSS Claude, *Triste Tropiques, Terre Humaine*, 1998 [1955] **228**

MADEC Philippe, *Mieux avec moins, Terre Urbaine*, 2021

MAGNAGHI Alberto, *Le projet local*, Mardaga, 2003

MOLES Abraham, ROHMER Elisabeth, *Psychosociologie de l'Espace*, l'Harmattan, 1998

MUMFORD Lewis, *The Story of Utopias*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2015

MUMFORD Lewis, *Le déclin des villes*, Éditions France-Empire, 1970

MUMFORD Lewis, *La Cité à travers l'histoire*, Agone, 2011

MUMFORD Lewis, PAQUOT Thierry, *Pour une juste plénitude*, ISBN, 2015

NAESS Arne, *Ecologie, communauté et style de vie*, MF éditions, 2008

NAESS Arne, *Ecologie, communauté et style de vie*, MF éditions, 2008

NORBERG SCHULZ Christian, *Genius Loci*, Mardaga, 2017

OGIEN Ruwen, *L'éthique aujourd'hui: maximalistes et minimalistes*, Gallimard, 2007

PAQUOT Thierry, *Mesure et démesure des villes*, CNRS Editions, 2020

PAQUOT Thierry, *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, European, 2005

PINSON Daniel, *Architecture et modernité*, Flammarion, 1996

RABHI Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, 2010

ROLLOT Mathias, *Critique de l'habitabilité*, Libre et Solidaire, 2017

ROLLOT Mathias, *L'obsolescence : Ouvrir l'impossible.*, MétisPresses, 2016

ROLLOT Mathias, *L'hypothèse collaborative : Conversation avec les collectifs d'architectes français*, Hyperville, 2018

ROLLOT Mathias, *L'obsolescence : ouvrir l'impossible*, MétisPresses, 2016

- 229** RUBIN Patrick, Construire réversible, Canal architecture, 2017
- RYKWERT Joseph, La maison d'Adam au Paradis, Parenthèses, 2017, éd. originale 1972
- SALE Kirkpatrick, Human Scale, New Catalyst Books, 2007
- SCHWARTE Ludger, Philosophie de l'architecture, Zones, 2019
- SERFATY-GARZON Perla, Psychologie de la maison: une archéologie de l'intimité, Cours Universitaire, 1999
- SERVIGNE Pablo, CHAPELLE Gauthier, L'entraide, l'autre loi de la jungle, les liens qui libèrent, 2017
- SERVIGNE Pablo, STEVENS Raphaël, Comment tout peut s'effondrer, Média Diffusion, 2015
- TEYSSOT Georges, Walter Benjamin : Les maisons oniriques, Hermann, 2013
- THOREAU Henry David, Walden, ou la vie dans les bois, Nouvelle revue française, trad. Louis Fabulet, 1922
- TRETIACK Philippe, Faut-il pendre les architectes, Seuil, 2001
- ZUMTHOR Paul, Babel ou l'inachèvement, Editions du Seuil, 1997
- ZUMTHOR Peter, Atmosphères, Birkhäuser GmbH, 2008

Mémoires de fin d'études

- CAILLEAU Marius, Architecture et appropriation, expérimentation et logement collectif en France, Mémoire ENSAPL, 2021
- DEGASNE Samuel, Le projet de jardin partagé en pied d'immeuble de logements sociaux: quelle mise en oeuvre adopter pour une inscription qualitative du jardin sur le patrimoine non bâti des bailleurs sociaux?, mémoire sciences agricoles, 2014
- FOURNIER François, La décroissance : examen philosophique d'un mouvement pour une économie alternative, Université de Laval, Mémoire de philosophie, 2017

HOGGE Adèle, Tiny house : un mode d'habitat résumé en quelques mètres carrés. Comment accentuer la faisabilité des tiny Houses - roulottes en tant que solution alternative aux habitats de courte ou de longue durée ?, Faculté d'Architecture de Liège, 2018

MARENNE Jean-François, Les enjeux éthiques de l'obsolescence programmée, mémoire de Master en sciences de gestion, Université Louvain, 2013

ROY Jean-François, l'intégration du concept de décroissance dans les instruments d'urbanisme comme réponse au déclin des villes, mémoire maîtrise en environnement, 2022

TIRARD-COLLET Odile, La décroissance : une solution aux problèmes environnementaux inhérents à la société de consommation?, Université de sherbrooke, mémoire en environnement, 2013

Thèses

GRÜNIG IRIBARREN, Ivan Illich (1926-2002) : la ville conviviale, thèse d'urbanisme, université Paris-Est, 2013

MEGE Arnaud, Militer pour la décroissance. De l'émergence d'une idéologie à sa mise en pratique, Thèse de doctorat en sociologie, 2016

ROLLOT Mathias, Elements vers une éthique de l'habitation, Thèse de Doctorat en Architecture, 2016

SOWA Charline, Penser la ville en décroissance : pour une autre fabrique urbaine au XXI^e siècle., Communauté Université Grenoble Alpes, 2017

Table des matières

Introduction	7
Définition du sujet	13
Etat de l'art	15
Corpus d'étude	17
Limites du corpus	17
Méthodes et sources	18
chapitre 1. Sur la piste d'une définition de l'habitat décroissant	21
1.1 Qualifier notre habitat	22
Une notion qui dépasse son cadre bâti	22
Pourquoi nous intéresser à la question de l'habitat aujourd'hui ?	27
L'habitat, comme moyen d'expression de soi	32
1.2 La décroissance et ses enjeux	36
Qu'est-ce que la décroissance ?	36
Les fondements d'une pensée décroissante	39
Pourquoi nous intéresser à la décroissance aujourd'hui ?	41
Approche d'une philosophie de la décroissance	43
Refonder la notion de valeur, Gorz, Guattari	45
Les registres d'expression du « militantisme décroissant »	47
Les faiblesses de la pensée décroissante	49
1.3 Habiter décroissant, « Mieux, avec moins »	53
l'habitat libéré des croyances	53
l'habitat décroissant, une croix sur le bien-être ?	56

chapitre 2. La fabrication de l'habitat décroissant	65
Premiers pas du travail de recherche	69
Détermination d'une grille de lecture	70
Présentation du travail de recherche	71
L'émergence de thématiques clés	71
Des thématiques non traitées	72
A qui s'adressent ces outils ?	73
2.1 La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat à son espace environnant	75
« L'effet de lieu » - Bourdieu, Geddes	75
L'emprise du capitalisme, Guy Debord, Mumford	78
Notion d'échelle, taille des villes - Lefebvre, Camus, Bookchin, Pinson	84
Notion d'échelle, taille de l'habitat - Pinson, MAY, Kohr	94
Symbiose avec l'environnant - Illich, DUFRENE, Coomaraswamy, THOREAU, RAHBI, MOLES	102
2.2 La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au groupe	110
organisations spatio- sociétales, BOOKCHIN, KOHR, ANDERS	110
Le rapport à la propriété - Lanza Del Vasto, Lefebvre, Harvey	116
Barrières, ouverture de l'habitat aux autres, Hundertwasser, Servigne	120
«faireaveclesautres» notion de coopération, Gorz?, HUNDERTWASSER, Ruskin,	126

2.3	La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au corps	136
	Le rapport au corps humain, Vitruve, SALE	136
	L'importance des sens, Illich	143
	Un corps standard ?	145
	notion de confort, la limite du «plancher de verre»	148
	L'économie de moyens	151
2.4	La décroissance, un outil de conception de l'habitat comme lieu de mise en action d'une idéologie	166
	La révolte, Ellul, Charbonneau, Alexievitch	166
	L'habitat productif	169
	Le «fait maison», ou « faire sans architecte », Rollot, Mège, Friedman	170
	L'architecte accompagnant – le cas de l'autoplanification, Friedman, Garrigos, Illich	174
	Redéfinition du luxe, une esthétique de la pauvreté, Kérez	180
	Une quête du bonheur, Bachelard, Bachelin, Rabhi	186
2.5	La décroissance, un outil de conception du rapport de l'habitat au temps	194
	la responsabilité du temps long	194
	« mouvances, adaptations, mutations » Thoreau, Weil, Rubin	195
	L'obsolescence, Rollot, Friedman, Gorz	200
	Conclusion	209
	Note additionnelle	211
	Les principaux auteurs abordés dans cet ouvrage	213
	Bibliographie	219

L'habitat de la décroissance

anthologie d'une littérature engagée
émergence d'un récit architectural nouveau ?

David REXER

mémoire de master en architecture
école nationale supérieure d'architecture de Strasbourg
décembre 2022

sous la direction de Pascale MARION